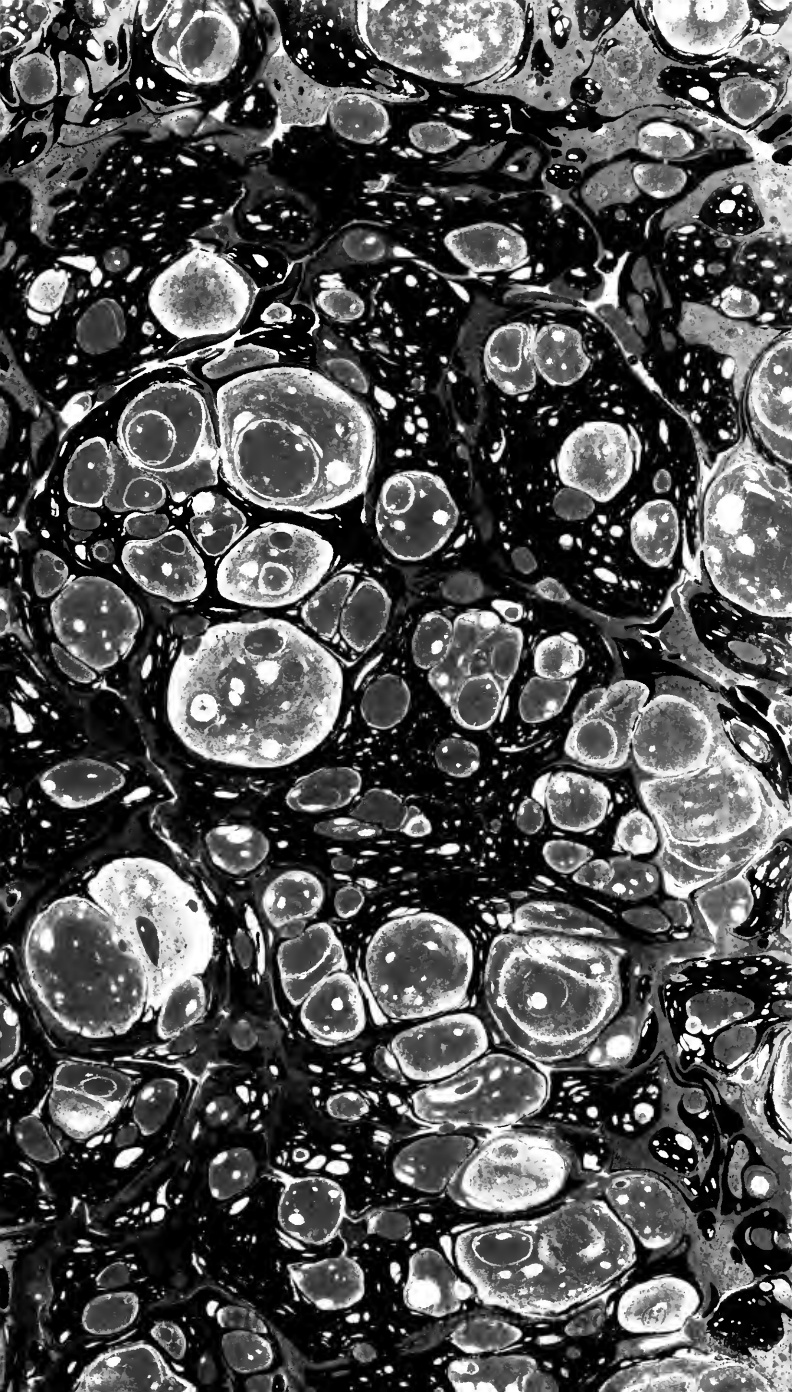




THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA
LOS ANGELES



EWL

400

Arms of Chamber, Lord Stuart de (Pretoria)
added later (late 1850)

10

HISTOIRE
RAISONNÉE
DE LA DERNIÈRE GUERRE.

Digitized for Microsoft Corporation
by the Internet Archive in 2006.

From University of California Libraries.

May be used for non-commercial, personal, research,
or educational purposes, or any fair use.

May not be indexed in a commercial service.

HISTOIRE RAISONNÉE
DES
OPÉRATIONS MILITAIRES
ET POLITIQUES
DE LA DERNIÈRE GUERRE,
SUIVIE
D'OBSERVATIONS
SUR

*LA RÉVOLUTION qui est arrivée dans les
Mœurs & sur celle qui est sur le point
d'arriver dans la Constitution d'Angleterre.*

Par M. JOLY DE ST. VALIER,
Lieutenant-Colonel d'Infanterie.



A L I È G E ,

Et se trouve chez les principaux Libraires
de l'Europe.

M. DCC. LXXXIII.



DA
510
J68

P R É F A C E.

J'AI dit quelque part qu'il ne s'est encore trouvé personne ni chez les Anciens ni chez les Modernes *qui ait su écrire l'Histoire* ; j'ai dit qu'il règne une si grande confusion dans toutes les Histoires qui ont été écrites jusqu'à ce jour, qu'après la lecture de vingt ou trente pages, le Lecteur le plus appliqué ne fait plus où il en est, & qu'il ne peut retirer au plus d'une lecture aussi fatigante que le souvenir de quelques anecdotes peu intéressantes. J'ai indiqué ensuite le plan que l'on doit suivre pour que l'Histoire soit écrite avec ordre, avec simplicité, avec clarté ; ce qui est le seul moyen de ne pas fatiguer le Lecteur & de rendre l'Histoire aussi *utile qu'agréable* (*). Je vais me conformer

(*) VOYEZ Réflexions sur l'éloge de M. Voltaire, par M. d'Alembert, imprimées en 1780.

*

7G4913

à ce plan dans l'Histoire que je me propose d'écrire , & comme ce plan est absolument neuf, il sera facile de juger si mes observations ont été fondées & si j'ai indiqué le seul plan qu'il convient de suivre.

EN donnant l'Histoire raisonnée des Opérations militaires & politiques de la dernière Guerre, en exposant la révolution qui est arrivée dans les mœurs & celle qui est sur le point d'arriver dans la constitution de l'Angleterre, j'offre au Public l'ouvrage le plus intéressant qu'on puisse lui présenter. Je dois prévenir ici le Lecteur que dans tout le cours de cette Histoire je me suis imposé la loi de ne rien dire.... absolument rien de tout ce qui pourrait avoir des suites à l'avenir, parce que *le secret des Nations doit rester concentré dans le fond des cabinets.*

J'AI écrit cette Histoire pour tout le monde; il n'est pas possible de l'écrire avec plus d'ordre & de simplicité que

je ne l'ai fait; il n'est pas possible d'éviter avec plus de soin tout ce qui pourrait embrouiller ou jeter de la confusion dans les faits dont je parle. Mes raisonnemens sont également clairs & simples; ils sont fondés sur la théorie & sur l'expérience; si j'ai raisonné sur quelque objet que je ne connais pas bien, j'ai eu soin d'en prévenir le Lecteur afin qu'il soit sur ses gardes; & lorsque je n'ai pas été bien assuré d'un fait, j'ai eu soin de le faire connaître en m'exprimant ainsi : *On dit, &c.* Il est facile de voir par-là que je ne veux tromper personne : *l'homme d'état, l'homme du peuple, un enfant* peut m'entendre. Si mon ouvrage est bon, tout le monde peut en profiter; s'il est mauvais, tout le monde peut le juger & le rejeter.

LE suffrage du Public est le seul que je réclame & dont je suis jaloux. Je me garde bien, dans le dessein de flatter mon amour-propre, de dire que j'en appelle à cette classe d'hommes *que l'on*

* ij

dit éclairés, je ne connais pas *ces illuminés* : ceux qui réclament uniquement leur suffrage, devraient les indiquer, afin qu'il n'y eût que des gens de cette espèce qui fussent leurs ouvrages. -- Croire qu'il y a une classe d'hommes dont le jugement doit entraîner l'opinion du Public, c'est insulter le Public, c'est lui dire grossièrement qu'il est aveugle & qu'il ne peut voir que par les yeux de ces maîtres impérieux qui veulent usurper le pouvoir de dominer sur son jugement. Eh ! quels sont ces maîtres ? Quelle confiance méritent-ils ? C'est à nous autres Philosophes, &c... dit l'Abbé Raynal. Qui êtes-vous donc vous autres Philosophes, M. l'Abbé ? ... à en juger par vous ... Je fais qu'il y a *des hommes éclairés* ; mais ces hommes aussi sages que remplis de lumières, sont flattés eux-mêmes lorsque le Public est de leur opinion ; ils dédaignent *ce ton tranchant & suffisant* que l'on n'a que trop adopté de nos jours, & qui ne convient qu'à des ignorans ou à des imposteurs.

--- Desirer le suffrage de ces hommes éclairés, c'est desirer le suffrage du Public. Tel est le vœu que je forme pour cet ouvrage.

On trouvera peut-être que ce livre est bien petit pour contenir tant d'objets importans & les mettre dans tout leur jour. --- L'expérience m'a appris que ce ne sont pas les gros livres qui instruisent : il est bien aisé de faire une multitude de volumes sur un sujet quelconque, mais ces volumes sont remplis de tant d'inutilités, de tant d'épisodes ennuyeuses & fatigantes, qu'à la fin on oublie le sujet principal, parce qu'il est noyé dans une multitude d'objets qui lui sont totalement étrangers.

Le grand art d'un Auteur est de ne jamais s'écarter de son sujet, de le traiter avec brièveté, & cependant de le traiter à fond, pour que le Lecteur puisse le suivre dans tous ses raisonnemens & dans toutes ses démonstrations.

--- Le grand art d'un Auteur est d'écrire avec tout l'ordre & toute la clarté pos-

fible , pour que le Lecteur puisse l'entendre & le juger avec facilité : c'est ce que j'ai tâché de faire , soit dans le Traité sur l'Education des deux Sexes , sujet important , sur lequel on a écrit jusqu'à ce jour tant & tant de volumes remplis d'une multitude d'erreurs & d'inutilités ; c'est ce que j'ai tâché de faire en écrivant cette Histoire ; & si contre mon espoir je n'ai pas réussi à satisfaire le Lecteur autant que je l'ai désiré , du moins ai-je indiqué la seule marche que l'on doit tenir en pareil cas.

Il est certain & *on peut compter sur ma parole* , il est certain qu'en suivant cette marche pénible , les livres deviendront *utiles* , & qu'on ne fera plus de gros volumes , particulièrement lorsqu'on écrira sur des sujets importants. C'est alors que le Lecteur n'étant pas effrayé à l'aspect d'un gros livre & n'étant pas ennuyé par les inutilités qu'il contient , ne s'amusera pas à parcourir un ouvrage ; c'est alors qu'il le lira avec attention , & qu'il pourra réfléchir & médi-

ter à son aise sur ce qu'il contient (*). Cette manière d'écrire diminuera beaucoup le nombre des Ecrivains qui inondent le Public de leur bavardage. Ce n'est qu'après avoir acquis beaucoup d'expérience qu'on peut réussir dans cette manière d'écrire, & le monde n'aura plus des enfans ou des ignorans pleins d'effronterie pour précepteurs.

J'AI écrit cette Histoire avec toute l'impartialité possible ; si je me fusse senti agité par le moindre mouvement d'aucune passion, je me serais bien gardé de prendre la plume : j'ai dit le bien avec le plus grand plaisir ; j'ai dit le mal avec tant de regret qu'il s'en faut bien que j'aie dit tout celui que je pouvais dire. J'aurais voulu le taire, mais l'Histoire doit être un tableau fidèle du bien & du mal, puisque l'un & l'autre sert également à instruire les hommes : j'eusse été bien flatté de n'avoir à comparer que des actions plus belles les unes que les

(*) JE préviens ici le Lecteur que ceux qui voudront parcourir cette Histoire, peuvent se dispenser de la lire.

autres ; malheureusement je n'ai pas été dans ce cas-là.

On trouvera peut-être que je me suis un peu appesanti sur quelques sujets, mais je ne l'ai fait que lorsque ces sujets m'ont paru assez importants pour mériter d'être mis dans tout leur jour, ou d'être démontrés avec la dernière évidence : on peut juger par-là de ma franchise & ma bonne-foi.

Si j'ai parlé un peu de moi, on peut bien me le pardonner ; ce n'est certainement point par ostentation ; mais les sujets que j'ai traité ainsi que la position où je me suis trouvé, m'ont mis dans cette nécessité. Le long séjour que j'ai fait en Angleterre & d'autres circonstances que l'on pourra appercevoir, m'ont placé en quelque façon derrière la scène, d'où j'ai pu voir à mon aise tous les efforts qui ont fait mouvoir la plus grande partie des Puissances de l'Europe pendant cette Guerre, *particulièrement l'Angleterre.*

HISTOIRE



HISTOIRE RAISONNÉE

DES

OPÉRATIONS MILITAIRES

ET POLITIQUES

DE LA DERNIÈRE GUERRE, &c.

*Opérations militaires sur le Continent,
soit en Amérique ou en Europe.*

JE ne me propose pas de donner ici le détail du mouvement des armées, de leur position, de leur ordre de bataille un jour de combat. Cet exposé ferait sans doute très-intéressant, mais il exigerait un ouvrage à part & des détails que celui-ci ne peut pas permettre, parce que ce ferait distraire le lecteur. Je me contenterai donc de rap-

A

porter avec exactitude les principales actions qui ont eu lieu, & de les raisonner, ainsi que les opérations qui ont été projetées ou exécutées pendant cette guerre. Je m'expliquerai d'une manière si simple & si solide, que le lecteur pourra facilement juger avec moi, *sans crainte de se tromper*, des avantages ou des défavantages qui devaient en résulter. Il est difficile de se proposer un objet plus intéressant & plus utile. J'ose donc me flatter que le public m'en fera quelque gré, si je le remplis avec toute l'intelligence qu'il exige. Je n'ai épargné ni peine, ni travail pour cela; entrons en matière.

IL semble qu'on se soit attaché en Angleterre à chercher toutes les opérations qui pouvaient n'avoir aucun succès en Amérique, & qui devaient causer la perte & la ruine entière de l'Angleterre sans faire le moindre tort aux Américains. C'est ce qu'il faut faire voir avec la dernière évidence.

On a débuté par y agir très-faiblement dans le moment où on aurait dû ne pas donner aux Américains le temps de se reconnaître. Un si mauvais début a commencé la perte des affaires de l'Angleterre en Améri-

que, & il est arrivé que les *Loyalistes* ou *Royalistes*, comme on le voudra, se voyant si mal soutenus, n'ont point osé lever le masque & se déclarer en faveur de l'Angleterre. Il est arrivé d'autre part que les Américains, se voyant attaqués si faiblement & si mal-adroitement, se sont affermis dans la résolution de secouer le joug de leur mère-patrie, & qu'ils ont pu rassembler des forces capables de lutter avec avantage contre celles qui leur étaient opposées, de sorte que le premier combat qui s'est livré a été en faveur des Américains (*).

APRÈS ce premier échec, l'Armée Anglaise a été obligée de se renfermer dans Boston, & ce ne fut que sous le bon plaisir des Américains que les Anglais ont eu la liberté d'évacuer cette place & de se rembarquer (**).

(*) LE combat de Dunkerhill.

(**) IL faut remarquer que dans le temps que les Anglais auraient dû joindre à la force des armes toutes les voies possibles de l'honnêteté & de la conciliation, pour ramener les Américains, c'est dans ce même temps qu'ils n'épargnaient ni *rigueur* ni *scandale* pour les aigrir & pour s'en faire détester. Cela a été porté au point qu'un Général, qui commandait à Boston, a permis d'y jouer

Cet événement produisit en faveur de l'Amérique tous les effets qu'on pouvait en attendre : il ranima le courage des Américains, il les accoutuma à ne plus craindre leurs ennemis, il refroidit le zèle des partisans de l'Angleterre, tandis que d'autre côté il obligea les Généraux Anglais à agir avec plus de circonspection, & l'Armée Anglaise à ne plus dédaigner les troupes contre qui elle allait combattre à l'avenir. Toutes les opérations qui ont suivi cet événement n'ont plus été qu'un tissu de fautes énormes & presque incroyables de la part de l'Angleterre. L'armée battue, après avoir évacué Boston, se retira à Halifax pour y attendre les renforts qu'on devait lui envoyer d'Europe (*). Dès que

la comédie *dans un Temple* : on dit que c'est M. le Général Burgoine. -- Qu'on ne pense pas qu'en écrivant cette Histoire, je veuille être l'accusateur ou l'apologiste de personne ; mais à quoi servirait l'Histoire si on n'exposait pas tous les faits qui ont rapport aux événemens qui sont arrivés ? On n'aura certainement pas ce reproche à me faire. Cette Histoire est la première que j'aie écrit de ma vie, & elle sera vraisemblablement la dernière.

(*) CES renforts étaient immenses, & si l'Armée Anglaise, après les avoir reçus, avait été placée de manière

ces renforts furent arrivés , elle se rembarqua & se porta sur New-York , où elle eut d'abord quelques succès que l'Angleterre a payé bien cher ensuite , & qui ont été la cause de tous ses revers. Telle fut la fin de la campagne de 1776.

EN 1777 l'Angleterre augmenta encore beaucoup ses forces en Amérique , & les porta jusqu'à cinquante-cinq mille hommes. Il y avait certainement là deux fois plus de monde qu'il n'en fallait pour subjuguier toute l'Amérique , il ne s'agissait que de les mettre à portée d'agir , & c'est ce qu'on n'a jamais su. C'est aussi ce qui a produit de si grands revers , lorsqu'on aurait dû n'attendre que les succès les plus brillans.

Aussi-tôt que la saison devint favorable aux opérations de la campagne , l'Armée Anglaise qui était à *New-York* s'embarqua , tandis qu'une autre armée de douze mille hommes & de beaucoup de Sauvages , venant du Canada sous les ordres de M. le Général Burgoine , se porta sur le lac Champlain , &

à pouvoir agir , elle eût fait très-facilement la conquête de l'Amérique entière en moins de deux ans.

vint occuper le poste de Ticonderago. — Je pensai alors que, les Anglais ayant reconnu leur faute, l'Armée Anglaise alloit occuper le seul poste qui lui convenait, & dès que j'appris l'arrivée de M. Burgoine à Ticonderago, je crus les Américains perdus sans ressource.

Je fus long-temps dans mon erreur, parce qu'on fut long-temps à savoir ce qu'était devenue l'armée embarquée; mais enfin ayant appris qu'elle s'était portée sur Philadelphie, tandis que M. le Général Burgoine se portait de Ticonderago sur Albany, en occupant les postes ou forts qui étaient sur sa route, pour assurer sa communication avec Ticonderago & le Canada, j'annonçai la perte des Armées Anglaises; & peu de temps après on apprit que l'armée du Général Burgoine avait été obligée de mettre bas les armes & de se rendre prisonnière de guerre aux Américains à Saratoga.

BIEN des gens ont blâmé dans cette occasion M. le Général Burgoine, & cela avec la plus grande injustice & sans le moindre discernement. — Dès qu'il a eu ordre de se porter de Ticonderago sur Albany, dès que les Américains, ayant mis à couvert leur pays, l'ont

obligé de marcher par des lieux extrêmement difficiles, & où il ne pouvait trouver aucune subsistance, sa perte était certaine; car il était facile aux Américains, lorsque M. Burgoine a été un peu engagé dans ces déserts, de lui couper toute communication & de l'affamer. Il n'était pas besoin de combattre pour cela, il suffisait de le chicaner & de le harceler dans ses marches. Dès-lors le courage & l'habileté devenaient inutiles, & si les Américains n'eussent pas sommé M. Burgoine de se rendre, il eût été obligé de les prier de le recevoir avec toute son armée à discrétion, plutôt que de la voir périr inutilement de faim & de misère. C'est ici l'histoire des *Fourches Codines* pour les Romains.

Qui n'aurait pas cru qu'après ce fatal événement, les Anglais auraient enfin reconnu la fausseté de leur position à New-York, qui les exposait à tous les revers possibles, sans pouvoir se flatter d'aucun succès? Comment se peut-il qu'il ne se soit pas trouvé en Angleterre un seul homme qui ait fait connaître le danger & l'inutilité de ces opérations, & qui en ait indiqué d'autres dont le succès était certain. Cela peut paraître inconcevable,

mais n'en est pas moins vrai. — Peut-être est-il plus vrai encore qu'on ne revient pas aisément sur ses pas, & qu'il est rare que dans les premières places on ait le courage d'avouer publiquement son erreur. Il n'y a que les plus grands hommes qui soient capables de cet effort généreux. Au reste, c'est à tous ces événemens, c'est à la persévérance de l'Angleterre, dans ces funestes opérations, que l'Amérique doit aujourd'hui son salut & sa liberté. — J'apperçois que tout ceci aurait l'air d'une vaine déclamation, si je n'entrais pas dans de plus grands détails pour faire connaître, sans qu'on puisse s'y méprendre, & la certitude des revers & l'impossibilité de se promettre aucun succès de ces opérations : mais il faut pour cela remonter à la source, & reprendre les choses d'un peu plus loin.

LES Anglais passaient autrefois, & à juste titre, pour un peuple solide & réfléchi, c'est par-là qu'ils avaient acquis une si grande considération dans le monde entier, que lorsqu'il arrivait quelque événement un peu important, on se demandait, qu'en pense-t-on en Angleterre? Autrefois on parlait peu en Angleterre, & on pensait beaucoup : aujour-

d'hui il n'y a peut-être pas de pays au monde où on bavarde plus qu'en Angleterre, & où on pense moins. Aujourd'hui les Anglais ne donnent plus que dans la frivolité & dans le merveilleux. Des Anglais légers & frivoles ! c'est peut-être tout ce qu'on peut imaginer de plus *burlesque* pour les deux sexes. Qu'on me pardonne cette expression, elle n'est point exagérée ; que les Anglais ne s'offensent pas de ces vérités, elles peuvent peut-être encore leur être utiles, quoiqu'il soit bien tard.

Ce goût pour le merveilleux influe à présent sur les opérations les plus importantes. On croirait ne rien proposer, si on proposait des opérations simples & d'une facile exécution. Il faut quelque chose de singulier & qui ait l'air extraordinaire ; telle est l'opération dont je vais parler, & qui a causé la perte de l'Angleterre : je vais la mettre dans son plus grand jour, afin que tout le monde puisse facilement juger de sa valeur.

LES Anglais, en se portant sur New-York, ont eu pour objet d'ôter aux Colonies du Sud de l'Amérique toute communication avec celles du Nord. Ils ont pensé qu'en coupant ainsi le gâteau en deux, les morceaux leur

tomberaient dans leurs poches, & que l'affaire serait tout de suite terminée.

LORSQU'ILS ont été à New-York, ils ont aperçu que, malgré les succès qu'ils avaient eu d'abord, il leur était cependant impossible d'interrompre cette communication; mais persistant dans leur projet, ils ont fait venir du Canada un corps de douze mille hommes, qui, après s'être établi à Ticonderago, avait ordre de se porter sur Albany où devaient se trouver les postes avancés de l'armée du Général *Howe*. C'est dans cette position qu'imaginant couper toute communication par terre entre les Colonies du Sud & du Nord de l'Amérique, tandis qu'étant maîtres de la mer, & comptant empêcher les Américains de sortir de leurs ports, les Anglais pensaient obliger bientôt toute l'Amérique à se rendre à discrétion. Examinons à présent la possibilité du succès de cette opération.

ON voit que dans cette position, il ne s'agissait pas moins que d'établir une chaîne de postes depuis l'embouchure du fleuve Saint Laurent jusqu'à l'embouchure de la rivière d'Hudson, c'est-à-dire dans un espace de plus de deux cents lieues, & dans des pays la

plupart déferfs. — On voit que pour exécuter ce monftrueux projet, *fuppofé qu'il fût fufceptible d'exécution*, il aurait fallu non pas une armée de cinquante mille hommes, mais une armée deux cents mille hommes. — On voit qu'en rompant le moindre chaînon d'une chaîne auffi étendue, ce qui était très-facile, le refte tombait prefque de lui-même, ou qu'on n'avait befoin que de faire les plus faibles efforts pour la détruire en entier. — Peut-on avoir oublié la célèbre campagne d'hiver de M. le Maréchal de Turenne en 1675 contre les alliés qui s'étaient établis en Alface? Ne fait-on pas qu'il détruiſit prefqué dans un instant une armée trois fois plus forte que la ſienne, quoique la poſition des alliés en Alface ne fût pas à beaucoup près auffi mauvaife que celle des Anglais en Amérique. — On voit enfin que quand on ferait parvenu à donner à cette chaîne immenſe une conſiſtence dont elle n'était pas fufceptible, les Anglais ſeraient reſtés pendant deux ſiècles dans cette poſition ſans pouvoir ſe flatter du moindre avantage, & ſans faire le moindre tort aux Américains. — Ceci demande de plus grands détails.

SUPPOSONS l'impossible , supposons que cette chaîne immense eût eu assez de solidité pour résister aux efforts qu'on aurait fait pour la détruire ; qu'en pouvait-il résulter ? rien absolument rien qui pût causer le moindre préjudice aux Américains. C'est ce qu'il faut démontrer.

L'ARMÉE Anglaise , quelque nombreuse qu'elle fût , devait être constamment employée à garder les postes qu'elle avait occupés , & elle ne pouvait pas hasarder d'en dégarnir aucun sans s'exposer aux plus funestes revers. --- Dans cette position il lui était donc impossible de former la moindre entreprise sur les Provinces Américaines , & les Américains restaient paisibles possesseurs de tout le Continent de l'Amérique. --- Par-là ils avaient la liberté de cultiver tranquillement leurs terres & de se procurer toutes les choses dont ils avaient besoin , soit pour subsister soit pour faire subsister leur armée : tandis que l'Armée Anglaise , resserrée de toute part & n'occupant qu'un très-petit espace de terrain , qui eût été bientôt sans culture faute de cultivateurs , n'aurait pu tirer sa subsistance que de l'Angleterre. --- A-t-on jamais formé le

projet de faire une guerre à plus de douze cents lieues de la capitale, & de se mettre dans la nécessité de porter delà à toute une armée jusqu'à son déjeûné. Ceci paraîtra sans doute inconcevable dans les siècles à venir, mais ce n'est rien encore.

DANS cette position de l'Armée Anglaise, les partisans de l'Angleterre en Amérique se trouvaient enchaînés & hors d'état d'agir en sa faveur (*). L'Angleterre perdait donc

(*) QUOIQUE la position des Armées Anglaises en Amérique ait toujours été si fort en l'air, qu'elles étaient hors d'état de protéger efficacement les partisans de l'Angleterre, cependant il est facile d'appercevoir par la quantité des Royalistes qui se sont trouvés dans ces armées, combien l'Angleterre avait de partisans en Amérique, lors du commencement des troubles qui y sont survenus, & combien il s'en serait déclaré en sa faveur, si les Armées Anglaises s'étaient trouvées dans une position à pouvoir les protéger solidement, ainsi que leur famille & leur fortune contre les persécutions de leurs compatriotes. On peut bien juger, d'après cette observation, que plus des trois quarts ont ou gardé le silence, ou se sont déclarés contre l'Angleterre lorsqu'ils ont vu qu'il leur était impossible d'attendre aucune protection des Armées Anglaises, & lorsqu'ils ont apperçu les mauvais succès qui devaient être la suite inévitable de leurs mauvaises opérations.

par-là un des plus grands avantages qu'elle pût avoir pour ramener les Américains à l'obéissance, puisque l'exemple des uns aurait pu séduire ou forcer les autres à se soumettre : mais ce qui met le comble à la singularité, j'allais dire à l'extravagance de ce projet, c'est que l'Armée Anglaise se trouvait elle-même enchaînée & hors d'état d'agir ; car en supposant qu'on eût pu dégarnir les postes & rassembler un corps d'armée pour attaquer les Provinces du Midi, les Provinces du Nord seraient bientôt tombées sur les derrières de cette armée, & l'auraient obligée de rebrousser chemin (*). De même si l'Armée Anglaise eût voulu agir sur les Provinces du Nord, celles du Sud lui seraient tombées sur les bras, & l'auraient obligée de revenir sur ses pas. Dans cette position, que pouvait faire un pauvre Général, quelque habile qu'il pût être, sur-tout n'ayant pour toute retraite que ses vaisseaux en cas de revers, & se voyant

(*) C'EST précisément ce qui est arrivé ; & on a vu qu'aussi-tôt que le Lord Howe s'est porté sur Philadelphie, les troupes du Nord de l'Amérique sont tombées à leur aise sur l'armée du Général Burgoine.

alors obligé de s'abandonner à la merci des vents, sans savoir que devenir ? Je le demande aux plus habiles ?

CETTE position était donc excessivement mauvaise, & on a travaillé à la rendre pire encore ; car non content de vouloir établir une chaîne de postes depuis l'embouchure du fleuve St. Laurent jusqu'à l'embouchure de la rivière d'Hudson, M. le Général Howe a voulu étendre cette chaîne jusqu'à l'embouchure de la Délavare, & a été s'emparer de Philadelphie. On a vu que la perte de l'armée du Général Burgoine a été la suite inévitable d'une opération si bien combinée : si le projet de couper par terre toute communication aux Provinces du Nord de l'Amérique avec celles du Sud était chimérique, celui d'empêcher les Américains de sortir de leurs ports ne l'était pas moins, comme nous le verrons ailleurs. C'était cependant sur ces deux opérations que l'Angleterre fondait tout l'espoir de ses succès en Amérique : faut-il être surpris si elle a si bien réussi ?

JE crois que je viens de démontrer d'une manière bien sensible & bien incontestable l'impossibilité des succès & la certitude des

revers qu'on devait éprouver dans les opérations dont je viens de parler. On dira peut-être que ce n'est qu'après les événemens que j'ai si bien raisonné ; si cela était, j'aurais encore quelque mérite pour avoir développé bien clairement la cause de tous les événemens qui sont arrivés. Cependant pour donner encore plus de poids à ce que j'ai dit sur ces opérations, je crois qu'il convient de rapporter ici ce qui a déjà été rendu public il y a plus de trois ans. Le voici :

Dès que je vis la position des Anglais en Amérique & que j'eus découvert leur projet, j'annonçai leurs revers. Ce fut une des premières choses dont je parlai en 1778 à M. le Chevalier York, alors Ambassadeur d'Angleterre à la Haye (*). Je le lui répétais en 1779, je

(*) On fait qu'en 1778 j'ai été obligé pour vivre d'aller offrir mes services à une Puissance étrangère, & que j'avais choisi l'Angleterre. Heureusement je n'ai pas réussi, & l'Angleterre m'a puni bien cruellement de la préférence que je lui ai donné. On fait que j'ai fait tout ce qui a été en mon pouvoir, & que j'ai voulu prendre la queue d'une charrue pour n'être pas réduit à cette cruelle nécessité. Personne... absolument personne ne peut m'accuser d'en

je dis la même chose au Lord Stormont en 1780. — Je fis plus, je l'imprimai la même année, en y ajoutant : *que Dieu, comme homme, échouerait dans de pareils opérations,* & que, si les Américains avaient été à portée de concerter avec les Ministres d'Angleterre des opérations qui pussent ne leur faire aucun tort, tandis qu'elles devaient causer la ruine de l'Angleterre, il leur était impossible d'en indiquer une plus favorable à ces deux objets que de les inviter à faire occuper par l'Armée Anglaise *le poste de New-York* ; parce qu'une fois placée là, elle ne pouvait absolument plus rien faire qui pût lui procurer le moindre avantage, malgré la supériorité du nombre quel qu'il pût être, tandis qu'elle était exposée continuellement aux revers les plus accablans. C'est ainsi que j'ai parlé & écrit dès les premiers momens que j'ai connu cette opération. Tous les événemens ont complète-

d'en imposer. On peut voir là-dessus mon Mémoire sur ce qui s'est passé entre M. le Chev. York & moi. Au reste les Ministres d'Angleterre ne peuvent, je crois, me refuser la justice d'avouer que, si j'avais été écouté, les affaires de leur patrie seraient sur un tout autre pied qu'elle ne sont aujourd'hui.

B

ment répondu à ce que j'avais annoncé (*). Que pouvais-je dire, que pouvais-je écrire de plus positif? Mais, grace au Ciel, les Ministres d'Angleterre n'ont jamais tenu le moindre compte de ce que j'ai dit ou écrit là-dessus, & comme ils ne m'ont jamais mis dans une position qui pût m'autoriser à leur indiquer les opérations dont le succès était certain, j'ai gardé le silence. J'en ferai autant à présent non seulement sur les opérations militaires qui auraient convenu alors, mais sur les opérations politiques qu'il aurait fallu suivre, & dans lesquelles les Ministres d'Angleterre ont commis encore de plus grandes fautes, si cela est possible, que dans leurs opérations militaires. J'ai déjà annoncé que mon dessein est de ne rien dire... absolument rien de ce qui pourrait avoir des suites à l'avenir, parce que le secret des Nations doit rester concentré dans le fond des cabinets. Je sacrifie volontiers à ce principe important mon amour-propre, & la petite satisfaction que je pourrais avoir de mettre au jour des opérations un peu mieux

(*) VOYEZ la première partie de l'exposé des Opérations des Ministres d'Angleterre, publiée en 1789.

vues & un peu mieux concertées que celles dont j'ai déjà parlé, ou dont je parlerai sur l'un & sur l'autre objet.

AVANT de passer à la campagne de 1778, il est bon de placer ici une observation qui fera connaître la cause de presque tous les événemens de la dernière guerre. L'Angleterre n'a fait cette guerre *qu'en financier*, elle n'a cessé de dire dès le commencement, que celui qui aurait le dernier sol, ferait celui qui donnerait la loi à l'autre, & comme elle pensait qu'elle était beaucoup plus riche que tous ses ennemis, elle ne doutait pas de les avoir bientôt à discrétion : delà est venue la mollesse de sa conduite, soit sur mer, soit sur terre ; delà est venue la bévue de toutes ses opérations, soit militaires, soit politiques, pendant cette guerre.— Quand on a des coffres bien remplis, quand on a des ressources que l'on croit inépuisables (*), se donne-t-on la peine de concerter des opérations qui puissent être utiles ? non. Se donne-t-on la peine de les pousser avec vigueur ? non. On se contente de gagner

(*) ON peut dire que l'Angleterre les a crus inépuisables par la manière dont elle en a fait usage.

du temps, cela est bien plus commode & n'exige ni travail, ni génie. Telle a été la conduite de l'Angleterre pendant cette guerre. La France s'est conduite sur des principes absolument opposés, il était donc facile de prévoir de quel côté serait l'avantage.

UNE autre observation non moins importante & qui a beaucoup influé sur les événemens de cette guerre, est qu'on a vu toute la première Noblesse de France s'empresse de combattre pour la Patrie, & d'aller partager avec les Alliés de la France les dangers de la guerre dans les contrées les plus éloignées. Il s'en faut bien qu'on ait vu la même émulation en Angleterre dans le temps même qu'elle était menacée de sa ruine entière : passons à la campagne de 1778.

LES revers que l'Angleterre a éprouvé cette campagne en Amérique, ont été la suite des mauvaises opérations de la campagne précédente. La France ayant fait un traité de commerce & d'alliance avec les Américains, la France ayant envoyé à leur secours une flotte de douze vaisseaux de ligne, sous les ordres de M. le Comte d'Estaing, le Général Clinton, commandant alors l'Armée Anglaise,

s'apperçut bientôt que , si M. le Comte d'Estaing venait à lui couper sa communication avec New-York , il serait obligé de se rendre à discrétion aux Américains , & que l'Armée Anglaise serait entièrement détruite. Ce fut pour prévenir ces funestes événemens qu'il se pressa d'évacuer Philadelphie , & tout le monde est d'accord que dans sa retraite il eût été fait prisonnier avec les troupes qui étaient sous ses ordres , sans la faute que fit un Général Américain. M. Clinton évacua ensuite Rhode-Island. C'est ainsi que les Anglais perdirent presque dans un instant tout le fruit des campagnes de 1776 & 1777.

La campagne 1779 ne fut pas plus heureuse : l'Espagne ayant déclaré la guerre à l'Angleterre , les Anglais parurent d'abord très-satisfaits de cet événement , & se promettaient les conquêtes les plus riches & les plus utiles sur ce nouvel ennemi qu'ils avaient souvent provoqué de la manière la plus dure : mais tous ces projets s'évanouirent comme un songe , & ce n'a été qu'avec la langue que l'on a fait des conquêtes sur les Espagnols qui , au contraire , se sont présentés avec succès contre les Etablissmens Anglais qui étaient dans leur

voisinage & les ont enlevés les uns après les autres, comme on aura lieu de le voir dans la suite. Ce fut cette même année que commença le blocus de Gibraltar. Différons de parler de cette opération jusqu'à l'année 1782 qui est le temps où elle a fait le plus de bruit en Europe, & peut-être dans le monde entier. Je reviens à l'Amérique.

L'ANGLETERRE forcée de renoncer au projet de couper toute communication entre les Provinces du Sud & du Nord de l'Amérique, l'Angleterre connaissant l'impossibilité de former & de conserver une chaîne de postes depuis l'embouchure du fleuve St. Laurent jusqu'à l'embouchure de la rivière d'Hudson & de la Délavare, conçut & travailla à l'exécution d'un projet bien plus bisarre & bien plus extraordinaire encore, celui de former une chaîne de postes depuis Pensacola sur les bords du Mississipi jusqu'à New-York, c'est-à-dire, dans un espace de plus de 300 lieues, & cela lorsque les Armées Anglaises étaient fort affaiblies par les pertes & les revers qu'elles avaient éprouvé. Ce fut dans ce dessein que M. le Général Clinton envoya M. le Général Prévôt s'emparer de Savanah, à l'extrémité

de la Géorgie (*), & qu'il partit lui-même à la fin de la même année, à la tête d'un gros détachement de l'armée qui étoit à New-York, pour s'emparer de Charlestown. La suite de ce projet merveilleux a été la nécessité d'évacuer toutes ces belles conquêtes, & la perte de l'armée entière, commandée par le Lord Cornwallis, qui a été faite prisonnière, comme on le verra dans peu.

LA campagne de 1780 commença par la prise de Charlestown. Il est impossible de refuser à M. le Général Clinton les plus grands éloges sur sa conduite, soit avant, soit durant ce siège : il a eu à combattre jusqu'aux élémens, car il a essuyé les plus violentes tempêtes pendant sa traversée de New-York à Charlestown. Arrivé devant cette place avec des troupes

(*) M. le Comte d'Estaing forma au mois d'Octobre de la même année le projet de reprendre cette place ; mais la saison déjà très-avancée l'ayant obligé de précipiter ses opérations, & les obstacles insurmontables de la nature le firent échouer dans l'exécution de ce projet, après avoir fait des prodiges de valeur. Malgré ce revers il fut se faire si fort respecter de ses ennemis, qu'ils n'osèrent pas même tenter de l'inquiéter dans sa retraite. Voyez la relation du Général Prévôt, Commandant à Savanah.

B iv

extrêmement fatiguées par la mer , & se trouvant trop faible pour en former le siège , il a été obligé d'occuper des postes où il a su se maintenir jusqu'à l'arrivée des renforts qu'il fit venir de New-York , après quoi il fit le siège de cette place , qu'il prit en très-peu de temps , & dont il a fait toute la garnison prisonnière de guerre (*) : un pareil événement fait connaître ce qu'on aurait dû attendre d'un Général aussi habile , s'il eût été chargé d'opérations susceptibles d'exécution.

APRÈS ce succès , M. le Général Clinton revint à New-York , & laissa une partie des troupes qui avaient servi au siège de Charlestown , soit pour former la garnison de cette place , soit pour tenir la campagne sous les ordres du Lord Cornwallis , & faire la conquête des deux Carolines.

L'ARMÉE aux ordres du Lord Cornwallis était trop faible pour exécuter rien de décisif & sur-tout pour conserver des conquêtes , supposé qu'il eût pu en faire. Cependant ce Gé-

(*) CETTE garnison était de six mille hommes , & l'armée du Général Clinton n'était guère que de douze mille hommes.

néral a fait tout ce qu'il était possible de faire avec de si faibles forces. Il s'est avancé dans le pays, & sans se laisser effrayer par la supériorité du nombre, il a osé attaquer & il a battu à Cambden l'armée des Américains beaucoup plus forte que celle qui était à ses ordres. La relation qu'il donne de ce combat est simple, & ne peut pas être soupçonnée d'ornemens ou d'exagération. On voit dans cette relation que le Lord Cornwallis a déployé dans cette journée tout le génie, l'intelligence, l'activité, le courage qu'on pouvait attendre d'un Général habile.

Ce succès ne servit presque de rien, & l'armée victorieuse, accablée de fatigues, manquant presque de tout, harcelée continuellement par les Américains qui, malgré le revers qu'ils avaient éprouvé à Cambden, tenaient toujours courageusement la campagne, fut obligée de se replier sur Charlestown pour être à portée de ses magasins & prendre quelque repos. Telle fut à-peu-près la campagne de 1780. On voit que dans la nouvelle position des Armées Anglaises il leur était impossible de faire la moindre conquête, & qu'il leur était plus impossible encore de la conserver.

On voit qu'elles étaient réduites à la nécessité de ne faire la guerre qu'en Tartares, on voit qu'elles ne pouvaient faire que des incursions, & désoler le pays pour tâcher de subsister, on voit qu'elles étaient obligées de se retirer ensuite, sans avoir rien opéré & sans pouvoir rien opérer de solide ou de décisif.

LES Espagnols s'emparèrent cette campagne de Pensacola après s'être emparé la campagne précédente des Etablissmens Anglais dans la baie d'Honduras, & la France envoya au secours des Américains une flotte de fix vaisseaux de ligne, sous les ordres de M. le Comte du Baras, avec un corps de fix mille hommes de troupes sous les ordres de M. le Comte de Rochambeau qui s'établit à Rode-Island. Passons à la campagne de 1781 ; celle-ci devient la plus importante de toutes, puisqu'elle a été décisive & qu'elle a terminé les opérations de l'Angleterre dans le Continent de l'Amérique d'une manière bien funeste à l'Angleterre.

Le projet des Armées Anglaïses dans cette partie du monde pendant cette campagne est encore pour moi un mystère que je n'ai pas pu pénétrer, ainsi je ne puis pas le développer

au Lecteur comme j'ai développé le projet des opérations des campagnes précédentes. Sans doute que les Ministres d'Angleterre feront connaître un jour quelles étoient leurs vues en ordonnant des opérations qui ont causé la perte d'une armée entière, & qui ont ruiné pour toujours & sans ressource leurs affaires en Amérique, sans qu'il fut possible de se flatter de l'ombre du moindre succès, ou du moindre avantage. Venons à ces opérations.

LE Lord Cornwallis eut ordre de se porter de Charlestown à Yorktown qui est à l'embouchure de la Chesapeake. — Par ce mouvement il abandonnait la Géorgie & les Carolines, &c. à la merci des Armées Américaines. — Par ce mouvement il exposait Charlestown & Savannah à tomber entre les mains des Américains. — Par ce mouvement il ne pouvait plus avoir de communication ni avec ces places ni avec ses magasins, & forcé de courir le pays comme un aventurier, il courait risque d'être arrêté quelque part, & d'y trouver son tombeau & celui de toute son armée, comme cela est arrivé. Mais quand même il eût échappé à cet événement, ce qui était très-difficile, quel avantage l'Angleterre pouvait-elle se promet-

tre de ce mouvement ? c'est ce qu'il ne m'est pas possible d'appercevoir. Les Ministres d'Angleterre, ou leurs Généraux nous l'apprendront peut-être un jour : j'attends ce moment avec impatience.

AVANT d'aller plus loin, je dois parler ici d'un jeune Héros, de M. le Marquis de la Fayette, dont le nom doit être cher & précieux aux Américains tant qu'ils conserveront leurs mœurs, leur constitution, leur liberté. — Puisse-t-il continuer d'aller à l'immortalité encore plus par l'éclat de ses vertus que par l'éclat de ses exploits ? Puisse-t-il agréer mes vœux à cet égard ? Puisse-t-il se convaincre par l'expérience qu'il en a déjà faite que l'éclat des exploits ne donne une gloire solide & digne d'être recherchée, qu'autant qu'il est soutenu par l'éclat des vertus.

LE Lord Cornwallis s'étant mis en mouvement, M. le Marquis de la Fayette qui avait déjà donné bien des preuves d'un courage & d'une habileté très-rare, M. le Marquis de la Fayette à la tête d'un corps d'Américains, très-inférieur à l'Armée du Lord Cornwallis, s'opposa à sa marche, & ne cessa de le harceler, en se plaçant toujours si avantageusement

que le Général Anglais, malgré la supériorité de l'Armée qui était à ses ordres, n'a jamais osé l'attaquer & le combattre. Enfin M. le Marquis de la Fayette arriva aussi-tôt que le Lord Cornwallis à Yorktown, & fut le premier à lui couper tous moyens de retraite.

L'ARRIVÉE du Lord Cornwallis à Yorktown offrait une occasion trop belle aux Américains pour détruire presque entièrement les forces de l'Angleterre en Amérique, pour la laisser échapper.

M. le Général Washington, dont le nom fera immortel pour avoir eu l'habileté de lutter avec des armées très-faibles & mal-aguerries contre des armées très-supérieures & bien disciplinées, pour avoir eu le courage & la fermeté de ne point se laisser abattre par les revers qu'il a éprouvés, enfin pour avoir procuré la liberté & l'indépendance à sa patrie. M. Washington, instruit de l'arrivée de M. Cornwallis à Yorktown, forma le projet de l'attaquer & de le faire prisonnier avec toute son armée.

Pour remplir ce projet, M. Washington ayant été joint par M. le Comte de Rochambeau & les Français qui étaient à Rode-Is-

land, se porta sur Yorktown. M. Washington, voulant assurer le succès de son expédition, fit des mouvemens qui firent craindre à M. le Général Clinton que c'était à lui qu'il en voulait, afin de l'empêcher d'envoyer des secours à M. Cornwallis, *secours* qui, je crois, n'eussent fait qu'augmenter la perte des Anglais dans cette occasion. Mais le principal objet de M. Washington était d'engager le Lord Cornwallis à rester à Yorktown, & à ne pas prendre d'inquiétude sur le mouvement de l'Armée Américaine.

M. le Général Clinton, instruit du mouvement des ennemis, crut d'autant plus facilement que c'était à lui qu'on en voulait, qu'il avait intercepté quelque temps auparavant des couriers où il avait trouvé des lettres qui annonçaient le projet de l'attaquer. — Si M. le Général Clinton avait eu connoissance de ce que j'avais dit & publié l'année précédente au sujet de la position de l'Armée Anglaise à New-York, il fût resté tranquille & aurait vu que le poste de New-York était le dernier dont les Américains auraient voulu s'emparer. Cette observation aurait sans doute sauvé, du moins en partie, l'armée du Lord Cornwallis qui,

voyant que c'était contre lui que se faisaient tous ces mouvemens , aurait pu tenter de se retirer avant d'être entièrement investi. Quoi qu'il en soit , M. le Général Clinton , croyant que c'était à lui qu'on en voulait , se mit en défense & en état de recevoir l'ennemi de son mieux s'il était attaqué ; & comme son armée était faible , il crut qu'il ne convenait pas d'en détacher la moindre partie pour renforcer l'armée de M. Cornwallis. Renforts qui , je le répète , n'auraient fait qu'augmenter la perte des Anglais dans cette occasion.

M. Washington , content d'avoir donné des inquiétudes à M. le Général Clinton , se porta sur Yorktown le plutôt qu'il put , & secondé par un corps de Troupes Françaises qui était arrivé à l'embouchure de la Chesapeake , sur la flotte aux ordres de M. le Comte de Grasse , il investit & resserra l'armée du Lord Cornwallis en s'emparant de tous les passages par où il aurait pu tenter de se retirer ; après quoi il fit les approches d'Yorktown , & M. Cornwallis se trouvant sans provisions & sans grosse artillerie , fut obligé de se rendre au bout de peu de jours prisonnier de guerre avec toute son armée.

M. Clinton crût qu'il convenait de paraître avoir voulu secourir le Lord Cornwallis, pour cela il fit embarquer des troupes & se mit à leur tête dans le dessein de se porter à Yorktown ; mais cette opération se fit si tard & si lentement, qu'il apprit que l'armée, qu'il allait secourir, avait mis bas les armes lorsqu'il était encore bien éloigné d'elle.

CETTE opération du Général Clinton était certainement bien inutile ; car en supposant qu'il fût arrivé à temps, il lui eût été impossible d'effectuer son débarquement en présence d'une flotte aussi considérable que celle de M. de Grasse qui était maître de la mer. -- Que s'il fût débarqué, il eût vraisemblablement échoué complètement dans l'attaque des postes que les ennemis occupaient, & qu'ils avaient eu le temps de fortifier.

TOUTE cette opération de M. le Général Clinton n'était donc qu'une vaine ostentation qui aurait pu avoir les suites les plus funestes si l'Amiral Français eût été moins occupé, ou peut-être un peu plus actif. C'est ainsi que la campagne de 1781 se termina par la prise d'une armée entière : cet événement est trop extraordinaire pour ne pas mériter ici quelque observation. Si

Si le Lord Cornwallis a eu ordre de garder le poste d'Yorktown à quelque prix que ce fût, il n'y a pas de reproche à lui faire, & on peut supposer après l'habileté qu'il a fait voir à Cambden, qu'il a reçu cet ordre : que si le Lord Cornwallis s'était opiniâtré à rester dans un poste qui n'était pas tenable, & s'il avait donné par-là aux armées combinées le temps de se rassembler & d'occuper des postes qui lui ôtaient tous moyens de retraite, tandis qu'en prévenant leur jonction, il aurait pu se faire jour & se retirer, du moins avec la plus grande partie de son armée. Dès-lors il ne serait pas possible de le justifier. Venons à la campagne de 1782, elle nous offrira encore des événemens bien singuliers.

LES revers de la dernière campagne occasionnèrent les plus violens débats au Parlement, on blâma les Ministres d'avoir agi offensivement en Amérique, & l'on décida qu'il fallait s'en tenir à une guerre défensive. On poussa même les choses si loin qu'on proposa de regarder comme traître à la patrie quiconque oserait agir offensivement en Amérique (*).

(*) LA révolution qui arriva peu de temps après dans le Ministère empêcha ce bill d'avoir lieu.

LES Ministres demandèrent ce qu'était une guerre défensive où il ne serait pas permis d'agir offensivement, puisqu'il n'y a pas de guerre défensive qui ne soit en même temps offensive, & ils avaient raison. --- C'est à l'habileté du Général qui commande dans ces occasions à favoir non seulement empêcher l'ennemi de faire aucun progrès, mais à le harceler, à le fatiguer, à l'épuiser & à profiter du moindre mouvement hasardé pour le combattre avec avantage, &c. *Je crois que tout cela est agir offensivement.* --- C'est ce que M. le Maréchal de Turenne a exécuté avec tant de gloire à la fin de la campagne de 1674; c'est aussi ce qu'a exécuté en partie M. le Maréchal de Saxe en 1744 à Courtray, où, avec une armée qui était au plus la moitié aussi forte que celle des alliés, il eut l'habileté non seulement de les empêcher de rien entreprendre contre les frontières de France, mais les obligea de prendre des quartiers d'hiver beaucoup plutôt qu'ils n'auraient voulu. Autant vaudrait-il *livrer à l'ennemi pieds & poings liés* un Général avec toute son armée, que de lui ôter la liberté d'agir offensivement lorsqu'il en trouve l'occasion.

Quoi qu'il en soit de l'objection des Ministres, M. le Général Conwai qui a été depuis & qui est encore Généralissime des armées d'Angleterre, se chargea de la réfuter & comme Général d'armée, & comme Membre du Parlement. — Ce Général pour donner plus de poids à ce qu'il allait proposer, commença par dire qu'il avait fait plusieurs campagnes en Allemagne sous les ordres de M. le Prince FERDINAND, qui a acquis une gloire immortelle par ses belles campagnes pendant la guerre précédente ; après quoi il compara la guerre défensive qu'il proposait à ce qui s'était passé jusques-là à Gibraltar & à Minorque ; il dit qu'il fallait se contenter de garder les places qu'on avait en Amérique, sans tenter d'aucune manière quelconque de troubler les Américains par aucune entreprise qu'on pourrait former contre eux.

Si c'est là faire une guerre défensive, j'avoue que ce genre de guerre est absolument nouveau & qu'il m'était totalement inconnu. C'était au plus s'attacher à conserver des places dont les Américains se feraient emparés les unes après les autres, & cela d'autant plus facilement qu'ils n'avaient pas à craindre

C ij

d'être troublés dans leurs opérations ou dans leurs mouvemens. Ce projet du Généralissime des armées d'Anglererre aurait donc complété la ruine des Armées Anglaïses en Amérique sans le moindre danger pour les Américains ; mais cet événement n'a pas eu lieu, parce que le parti de l'opposition ayant triomphé & supplanté les anciens Ministres, les nouveaux Ministres qui étaient à la tête de ce parti, se sont pressés d'évacuer Savanah, Charlstown, & ensuite New-Yorck, en abandonnant *tous les Loyalistes à la merci* des Américains.

TELLES furent les opérations de la campagne de 1782, & telle a été *la fin glorieuse* & le succès de toutes les belles opérations projetées par l'Angleterre contre l'Amérique. On voit qu'elles ont complètement répondu à tout ce que j'avais annoncé & publié plus de quatre ans auparavant ; venons au siège de Gibraltar.

Depuis 1779 jusqu'au mois de juin 1782, le siège de Gibraltar n'a été réellement qu'un blocus, il n'est donc pas étonnant qu'il ait résisté, puisque les approches les plus voisines étaient encore à cette époque à plus de cinq cents toises de la place. — La seule chose qui aurait pu alors obliger cette place de se rendre,

aurait été un manque absolu de subsistance, ce qu'elle n'a jamais éprouvé. — Tant qu'elle avait des vivres ; il eût été aussi lâche que ridicule de penser à se rendre ; sa résistance jusques-là est donc bien naturelle & n'a rien d'étonnant.

CE fut en 1782 que la France & l'Espagne résolurent de faire les plus grands efforts pour tâcher de s'emparer de cette place ; ce fut en 1782 que commença réellement le siège de Gibraltar. C'est à cette époque qu'il faut s'arrêter pour juger du mérite de l'attaque & de la défense de Gibraltar.

LES préparatifs de ce siège ont été immenses, & c'est peut-être ce qui peut lui donner le plus de célébrité. — Dès que les Armées Espagnoles & Françaises furent réunies, on poussa les approches par terre jusqu'au pied du rocher ; mais comme ce rocher est d'une très-grande élévation & inaccessible, il fallut chercher d'autres points d'attaque pour pouvoir faire des brèches & s'ouvrir un accès plus facile dans la place, & ce n'est que du côté de la mer que l'on pouvait rencontrer ces facilités.

Pour parvenir à remplir cet objet, il fal-

C iij

lait commencer par trouver le moyen d'établir sur mer des batteries qui eussent la même consistance & la même solidité que sur le Continent, & c'est ce qui a été exécuté avec beaucoup d'habileté par M. *Darson*, Ingénieur Français.

Si-tôt qu'on a eu découvert l'art de construire ces batteries, il ne s'agissait plus que de faire les approches sur mer avec les mêmes précautions qu'on les fait sur terre : pour cela il fallait commencer à placer ces batteries à une distance suffisante pour éteindre petit-à-petit les feux de la place, comme c'est d'usage dans tous les sièges ; ces batteries devaient être placées sur un assez grand front pour occuper & tenir toujours sur les armes la plus grande partie de la garnison ; on ne manquait ni d'hommes ni de vaisseaux pour cela ; dans cette position, si l'ennemi eût tiré à boulets rouges sur les batteries flottantes, ces boulets n'eussent pas fait un grand effet, & il eût été facile de s'en garantir. Il eût peut-être été aussi facile de déterminer M. le Général Elliot à *ne pas faire usage* d'un pareil moyen de défense ; j'en dirai les raisons tout-à-l'heure. Au surplus s'il eût persisté, je le

répète, cela n'aurait pas été fort dangereux, & après avoir pris de nouvelles précautions pour se garantir de ce nouvel accident, on aurait bientôt eu occasion de prendre sa revanche.

EN opérant ainsi, & en approchant insensiblement de la place, on ferait enfin parvenu à se mettre à portée de faire des brèches praticables, & de pouvoir prendre la place d'affaut, supposé que la garnison n'eût pas voulu capituler, ce qui est peu vraisemblable, parce qu'étant peu nombreuse, elle aurait été épuisée par les fatigues, & fort diminuée encore par les pertes qu'elle aurait soufferte.

C'EST faute de ces précautions, c'est pour avoir voulu faire en vingt-quatre heures ce qui aurait exigé au plus huit ou dix jours de travail, que l'on a échoué. — C'était ainsi que j'imaginai qu'on conduirait le siège de Gibraltar, & si je fus bien surpris lorsque j'appris qu'on s'était conduit tout différemment, je ne fus pas étonné d'apprendre les malheurs qui avaient été la suite de l'attaque précipitée que l'on avait formée. — Que si l'on me dit que l'opération que je propose était impraticable, j'en ignore les raisons ;

C iv

mais dès-lors je répondrai que le siège de Gibraltar était une chimère : venons aux boulets rouges.

LES batteries flottantes devant Gibraltar étaient des vaisseaux ; il est arrivé plusieurs fois de ma connaissance que les Flottes Anglaises s'étant présentées devant des places , leurs vaisseaux ont tiré sur les forts , soit pour éteindre le feu de ces forts , soit pour y faire des brèches. Leurs vaisseaux pouvaient donc être regardés alors comme des batteries flottantes ; cependant il n'est jamais arrivé qu'on se soit avisé de tirer sur les Vaisseaux Anglais à boulets rouges. On aurait cru blesser les loix de la guerre & commettre un acte de barbarie, fait pour soulever toutes les Nations. Je le répète, les batteries flottantes étaient sur des vaisseaux, & avaient le droit d'être traitées avec les mêmes égards qu'on avait traité jusques-là les Vaisseaux Anglais, qui avaient tiré sur les différens forts où ils s'étaient présentés. Cependant la France & l'Espagne ont eu la générosité & la grandeur d'ame de ne pas se plaindre *de cette infraction violente des loix* , ou au moins *des usages* de la guerre, pratiqués jusqu'alors : il

était réservé aux Anglais de s'en écarter.

Tout ce que je viens de dire ici, n'est pas pour attaquer ou diminuer la gloire de M. le Général Elliot : il y a peu d'hommes en Europe qui puissent estimer plus que moi sa conduite pendant le siège & le blocus de Gibraltar ; mais il pense trop noblement pour se trouver flatté d'éloges exagérés ou qui n'ont aucun rapport à ses actions. — Sa gloire consiste dans la constance avec laquelle il a soutenu les travaux d'un blocus & d'un siège aussi long. — Sa gloire consiste dans l'habileté qu'il a fait paraître dans sa défense, en sachant, avec une garnison peu nombreuse, faire des sorties qui ont souvent eu les plus grands succès. — Sa gloire consiste dans l'habileté avec laquelle il a su maintenir le zèle & le courage d'une garnison composée de différentes nations, malgré les besoins urgents & les travaux violents & continuels auxquels elle était souvent exposée (*). Il faut certainement être un grand homme pour se conduire avec tant d'habileté, & on peut présumer

(*) LA garnison de Gibraltar était composée partie d'Anglais, partie d'Hanovriens, &c.

qu'il eût acquis une gloire qui l'eût égalé à tous les Héros anciens ou modernes par la belle défense qu'il aurait faite, s'il avait été dans le cas *de défendre des brèches & de soutenir un assaut*; mais il n'a pas été *dans ce cas-là*. — Encore un mot sur Gibraltar.

LA persévérance de l'Espagne à vouloir s'emparer de cette place *a sauvé l'Angleterre* ou a diminué beaucoup les pertes qu'elle aurait souffert pendant cette guerre. — Gibraltar par lui-même n'était rien *sur-tout après la perte de Minorque*, puisque tout le monde fait qu'il n'y a qu'une rade assez mauvaise à Gibraltar, qu'il n'y a point de port pour recevoir les flottes, & par conséquent point de chantier pour les réparer. Dans cette position Gibraltar devenait absolument inutile aux Anglais, & ils y auraient fait peu d'attention si on ne l'avait pas rendu célèbre par les efforts prodigieux & inutiles qu'on a fait pour le prendre; de sorte que cette place *ferait tombée d'elle-même*, soit pendant la guerre, soit à la paix entre les mains de l'Espagne, sans que l'Angleterre eût pensé à *faire valoir beaucoup ce sacrifice*, qui dans le fait n'en était pas un.

LES choses ont changé de face lorsque

L'Espagne s'est décidée à vouloir faire la conquête de cette place à quelque prix que ce fût. Dès-lors étant obligée d'employer non seulement ses Flottes, mais une partie des Flottes Françaises à garder le Détroit; étant obligée d'occuper à ce siège une grande partie de ses forces réunies avec les forces de France qui auraient pu être employées avec beaucoup de succès ailleurs; étant obligée de faire des dépenses immenses pour remplir son objet, il convenait à l'Angleterre de tâcher d'occuper là ses ennemis, qui, même en réussissant, ne pouvaient pas lui faire un grand tort, comme je viens de le dire, tandis qu'ils auraient pu occasionner sa perte entière, s'ils se fussent portés ailleurs.

PAR toutes ces raisons, il convenait à l'Angleterre de faire tous ses efforts pour tâcher de prolonger le siège de cette place : cette opération devenait d'autant plus importante à l'Angleterre que les dépenses qu'elle était obligée de faire pour cela, n'étaient presque rien en comparaison de celles qu'elle occasionnait à ses ennemis. C'est par toutes ces circonstances que l'attaque & la défense de Gibraltar, dont j'ai fait connaître toute la valeur ci-dessus, a acquis tant de célébrité.

Des Opérations maritimes.

COMME la conquête des différentes Isles qui ont été prises sur l'Angleterre tient absolument aux opérations maritimes, j'en parlerai en même temps. Je dois prévenir ici le lecteur que je ne suis pas marin, & que si je hasarde quelques observations sur les combats qui se sont livrés sur mer, ce n'est qu'autant que je pense que ces combats peuvent avoir rapport avec ceux qui se livrent sur le Continent; mais je le répète, ces observations ne sont que *hasardées*.

Dès que l'Angleterre eut déclaré les Américains rebelles, & qu'elle eut pris la résolution de les ramener à l'obéissance par la force des armes, elle prit le parti d'envoyer une flotte nombreuse sous les ordres de M. l'Amiral Howe pour les bloquer dans leurs ports. Tout le monde fait que malgré cette flotte formidable, les Américains ont trouvé le moyen de venir en Europe, où ils apportaient les denrées de leur pays, & d'où ils retournaient en Amérique chargés de toutes les choses dont ils pouvaient avoir besoin.

C'est ainsi que les choses se sont passées depuis 1776 jusqu'en 1778.

A PEINE l'Angleterre eut-elle déclaré les Américains rebelles, qu'ils annoncèrent au monde entier leur indépendance; & il y avait près de deux ans qu'ils en jouissaient & qu'ils se gouvernaient par leurs propres loix & par leurs propres délibérations, lorsque la France fit avec eux un traité de commerce & d'alliance.

POUR régler ce commerce & pour l'assurer, la France crut qu'il lui convenait de protéger efficacement les Américains; c'est dans ce dessein qu'elle leur envoya un Ambassadeur & une flotte de douze vaisseaux de ligne sous les ordres de M. le Comte d'Estaing. — Avant de parler des opérations qui ont suivi cet événement, il convient d'entrer dans de plus grands détails sur cette alliance, *objet important* dont on a tant parlé & dont *on a parlé si différemment*.

IL n'y a pas de loi au monde qui empêche une Puissance de faire un traité de commerce & d'alliance avec une autre Puissance indépendante, les Américains étaient dans ce cas-là depuis près de deux ans lorsque la France

a fait son traité de commerce & d'alliance avec eux. Ce traité n'avait donc rien qui pût bleffer les anciens traités entre l'Angleterre & la France. Ajoutons que toute la conduite de la France *a été noble & ouverte* dans cette occasion, elle n'a pas envoyé des secours clandestins aux Américains, elle n'a pas tenu dans le secret son traité avec eux, elle l'a fait signifier par son Ambassadeur à la Cour de Londres, en l'assurant qu'elle ne prétendait pas troubler par-là, la bonne harmonie qui avait regné jusqu'alors.

Si ce traité avait quelque chose qui pût être contraire à cette déclaration, si ce traité pouvait être regardé comme une infraction aux anciens traités entre la France & l'Angleterre, c'était donc à la Cour de Londres à l'annoncer, c'était à la Cour de Londres à déclarer ouvertement la guerre à la France, elle qui avait tant de fois menacé la France, elle qui l'avait tant de fois provoquée, *elle qui lui avait mis tant de fois le marché à la main* sans le moindre sujet, qu'on voie toute la conduite, tous les cris, *toutes les pialleries* du Lord Stormont, Ambassadeur d'Angleterre en France, lors du commencement des trou-

bles de l'Amérique. — La Cour de Londres n'a rien fait de tout cela ; elle s'est contentée de rappeler son Ambassadeur qu'elle avait en France, & l'Ambassadeur de France quitta l'Angleterre en même temps. — Il y a plus, la Cour de Londres parut si peu aigrie de ce traité, qu'elle entra peu de temps après en négociation avec la France pour prévenir les suites qu'il pourrait avoir.

EN se conduisant ainsi, la Cour de Londres ne reconnaissait-elle pas publiquement que ce traité n'était pas une infraction aux anciens traités entre la France & l'Angleterre ? Ou *était-ce ruse & politique* de sa part ? Car malheureusement & très-mal-adroitement ces deux termes sont devenus synonyme aujourd'hui, pour tâcher de tenir la France dans une dangereuse sécurité, afin de la surprendre & de l'attaquer avec avantage au moment qu'elle s'y attendrait le moins, comme on avait fait en 1756, c'est ce que la suite nous découvrira bientôt ; mais les temps étaient bien changés, & *cette petite ruse*, ne pouvait plus tourner que contre ceux mêmes qui l'employaient.

COMME on ne doutait pas que malgré cette

apparente modération, l'Angleterre ne cacha des vues d'hostilité, la situation de la France devint très-critiquée : il n'y a personne en Europe qui ne crut que la France allait succomber dès les premiers momens, & tout semblait annoncer que sa perte était certaine. Voici les motifs sur lesquels était fondée cette opinion :

LES Anglais avaient pour eux des succès presque constans depuis près d'un siècle contre la marine de France ; ils passaient pour les meilleurs marins de l'Europe ; on savait les forces immenses qu'ils pouvaient mettre en mer. Tels étaient leurs avantages sur la France qui ne pouvait avoir devant les yeux que ses revers passés, qui avait une marine *au plus dans son enfance*, & qui était fort bornée dans les moyens de l'accroître. Que d'habileté, que de prudence, que de courage n'a-t-elle pas dû employer pour lutter d'abord & combattre ensuite avec avantage un ennemi qui avait tout, *jusqu'au préjugé*, en sa faveur ? Venons aux opérations maritimes qui ont suivi cet événement.

L'ANGLETERRE fut la première à envoyer une flotte dans l'Océan ; cette flotte de vingt
ou

ou vingt-deux vaisseaux de ligne, sous les ordres de M. l'Amiral Képel, rebroussa bientôt chemin, & retourna dans les ports d'Angleterre lorsqu'elle apprit qu'il y avait à Brest trente ou trente-un vaisseaux de lignes prêts à mettre en mer au premier ordre. Ce premier mouvement de l'Amiral Anglais n'était pas *d'un bon augure* pour l'Angleterre : il annonçait de la défiance dans l'habileté des manœuvres de ses flottes, il annonçait qu'elle ne pouvait se promettre des succès sur ses ennemis qu'autant qu'elle leur serait égale ou même supérieure en forces.

M. l'Amiral Képel ayant été pourvu d'un nombre de vaisseaux égal à la flotte de Brest, ayant même une grande supériorité dans le nombre des canons, remit en mer & s'approcha de Brest. — La Flotte Française, sous les ordres de M. le Comte d'Orvillier, en était sortie, & comme elle avait pour objet de couvrir les mouvemens de M. le Comte d'Estaing qui venait de sortir du Détroit de Gibraltar, ce n'était point à elle à aller au devant de la Flotte Anglaise, il suffisait qu'elle se mît à portée d'observer ses mouvemens.

L'on était encore dans l'incertitude s'il y

D

aurait des actes d'hostilité; mais M. l'Amiral Képel égal en nombre de vaisseaux, supérieur en artillerie, croyant marcher à une victoire certaine, n'hésita pas de saisir la première occasion qui pourrait l'autoriser à attaquer la Flotte Française aussi-tôt qu'il pourrait la rencontrer (*). La modération de l'Angleterre jusques-là n'était donc qu'*artifice ou politique* si l'on veut.

CETTE occasion se présenta bientôt, & M. Képel ayant apperçu une Frégate Française, *la Belle-Poule*, envoya une Frégate Anglaise au moins de même force lui ordonner de se rendre à son bord. M. *de la Clocheterie*, Capitaine de la Belle-Poule, répondit qu'il n'avait d'ordre à recevoir que de son Amiral, & dès-lors le combat commença. Ce combat fut très-vif, & la Frégate Anglaise se trouvant fort maltraitée fut obligée de se retirer. La Frégate Française en fit autant. C'est ainsi que les hostilités ont commencé de la part

(*) M. l'Amiral Képel s'est fait gloire en plein Parlement sur la fin de 1778, d'avoir déterminé la guerre entre la France & l'Angleterre, & par conséquent d'avoir commencé les actes d'hostilité.

de l'Angleterre. Ce second événement ne fut point encore *d'un bon augure* pour l'Angleterre , puisqu'à forces égales , l'avantage fut au moins égal de part & d'autre.

APRÈS cet événement, il n'y eut plus d'incertitude sur ce qui devait arriver entre les deux flottes , aussi-tôt qu'elles pourraient se rencontrer. M. le Comte d'Orvillier qui commandait la Flotte Française , n'avait aucune raison , comme je l'ai déjà dit , de chercher la Flotte Anglaise ; il lui suffisait d'observer ses mouvemens & de ne pas l'éviter au cas qu'elle vînt à sa rencontre. Il n'en était pas de même de M. l'Amiral Képel : dès qu'il eut fait commencer les hostilités, *il ne lui restait plus d'autre objet* qu'à chercher à combattre la Flotte Française aussi-tôt qu'il pourrait la rencontrer ; & c'est ce qu'il fit.

LES deux flottes s'étant trouvées en présence à la hauteur d'Ouessant le 27 Juillet, le combat commença bientôt, & dura presque jusqu'à la nuit que les deux flottes se séparèrent avec un avantage à peu près égal de part & d'autre. M. le Comte d'Orvillier ayant rempli son objet rentra dans Brest pour se réparer, & M. Képel retourna dans les

ports d'Angleterre pour le même objet. Aussitôt que la Flotte Française se fut pourvue des choses dont elle avait besoin, elle remit promptement en mer. La Flotte Anglaise en fit autant dès qu'elle fut réparée. — Cette conduite de la France n'était certainement pas fuir ou tâcher d'éviter de combattre contre les Flottes Anglaises. *Si la France eût craint de combattre*, ses flottes seraient restées dans ses ports & c'est ce qui n'est point arrivé.

Si l'Angleterre avait eu bien envie de combattre, & son unique objet devait être alors *de chercher & de combattre les Flottes Françaises* avec la dernière chaleur, *afin de tâcher de les détruire*: il était facile à l'Amiral Képel de rencontrer encore la Flotte Française & de l'attaquer. En se conduisant différemment, c'est donc lui qui a évité le combat, & non pas l'Amiral Français. — D'après cela il est facile de juger que dès la première campagne les Flottes Anglaises, avec un nombre de vaisseaux égal, & avec un nombre de canons supérieur, ont évité autant qu'elles ont pu de s'engager avec les Flottes Françaises. Cette troisième opération n'était pas encore *d'un bon augure* pour l'Angleterre, & il était facile d'en prévoir les suites.

Si je me suis un peu étendu sur cet objet, c'est que l'Europe entière a été fatiguée & à la fin ennuyée de voir dans toutes les relations Anglaïses que les Français, après un combat assez court & où les avantages avaient été égaux, s'étaient retirés du combat, & avaient ôté aux Flottes Anglaïses *la gloire* de remporter sur celles de France *des victoires complètes*. Cette manœuvre, qui est très-difficile sur terre, est presque impossible sur mer. Mais allons plus loin.

LES Amiraux Anglais pendant toute cette guerre ne pouvaient & ne devaient avoir d'autre objet que de tâcher de détruire les Flottes Françaises. Il n'en était pas de même des Amiraux Français qui ont toujours eu des opérations très-importantes à exécuter (*); il convenait donc aux premiers d'engager le combat avec la dernière vigueur, & de ne point quitter prise jusqu'à ce qu'ils eussent remporté *une victoire complète*, tandis qu'il convenait aux seconds de se contenter d'avoir

(*) LE second mouvement de la Flotte Française avait pour objet de couvrir les opérations de M. le Marquis de Vaudreuil dans le Sénégal.

éloigné l'ennemi ; & de s'occuper ensuite de l'exécution des opérations dont ils étaient chargés. Les Amiraux Anglais en se conduisant différemment avaient sans doute leurs raisons ; je ne les connais pas & ne puis les deviner ; mais ils n'avaient aucune raison pour dire dans leur relations , que les Flottes Françaises évitaient le combat & se retiraient après un faible engagement. Pour que ces relations fussent fondées , il faudrait qu'après cet engagement les Flottes Françaises se fussent retirées dans leurs ports & eussent laissé les Anglais Maîtres de la mer , c'est ce qui n'est jamais arrivé toutes les fois que les Flottes Françaises ont eu quelques opérations à exécuter ; & on a vu que pendant toute cette guerre elles n'ont cessé de former avec succès des entreprises sur les Etablissmens Anglais , tandis que les Flottes Anglaises n'en ont formé aucune sur les établissemens de leurs ennemis que lorsqu'elles ont pu les prendre au dépourvu. Telles ont été les conquêtes de Ste. Lucie , St. Eustache , Pondichery , Trincomale , &c. On peut juger à présent à qui appartient le reproche d'avoir combattu faiblement , ou d'avoir évité le combat. Revenons à la bataille d'Ouessant.

ON a tant parlé de ce combat, & il a eu des suites si extraordinaires qu'il convient d'entrer dans de plus grands détails sur cette journée qui est devenue si intéressante pour les deux nations. Si M. Képel aurait eu l'avantage dans cette journée, comme il l'a publié, & toute l'Angleterre n'a cessé de le publier après lui (*), pourquoi a-t-il ramené sa flotte dans les ports d'Angleterre *aussi-tôt après le combat*? Il ne pouvait, ni être fatigué de la mer, ni manquer de provisions, puisqu'il n'y avait que très-peu de temps qu'il était en mer. Il devait donc continuer sa croisière, pour suivre la flotte ennemie & venir la bloquer devant Brest. Cette conduite aurait pu paraître la suite d'une victoire, quoiqu'il ne se fût emparé d'aucun vaisseau, & qu'il n'en eût détruit aucun. Il y a plus, cette conduite aurait pu être suivie de quelques avantages, puisqu'il y avait deux ou trois vaisseaux de ligne qui, s'étant écartés de la Flotte Française pendant l'obscurité de la nuit, auraient pu tomber entre les mains de l'Amiral Képel. Si malgré toutes ces rai-

(*) Le corps des Marchands de la cité de Londres lui a fait présent d'une boîte de cœur de chêne, où l'on a gravé la Flotte Française fuyant devant la Flotte Anglaise.

sons M. Képel s'est pressé de ramener sa flotte *dans les ports d'Angleterre*, c'est, je crois, une preuve incontestable qu'il avait besoin d'y rentrer, *parce qu'il avait été fort maltraité*; autrement sa conduite aurait mérité *les reproches les plus graves* : cependant on ne lui en a fait aucun là-dessus lors de son procès, parce qu'il était connu qu'après le combat plusieurs vaisseaux *étaient si maltraités* qu'ils ne pouvaient presque plus *marcher*, & que pour cacher leur situation aux yeux du public, *on les a fait réparer* autant qu'on a pu *en mer*, afin qu'ils pussent marcher de meilleure grace en arrivant au port.

C'ÉTAIT donc l'Amiral Français qui aurait pu se glorifier, & cela à bien des titres, d'avoir remporté la victoire ; cependant il a eu la noble modestie de n'en rien faire. Ses titres étaient qu'on pouvait regarder comme une victoire de sa part, de n'avoir pas été battu dans cette première action, lorsque l'Europe entière pensait que la Flotte Française serait détruite dans ce combat, par l'opinion que l'on avait de la supériorité & de l'habileté des Flottes Anglaises dans l'art de manœuvrer ; sur-tout les Flottes Anglaises pouvant être animées par le souvenir de leurs anciens succès, tandis que

les Flottes Françaises n'avaient devant leurs yeux que les revers qu'elles avaient éprouvé jusqu'alors. — Ses titres étaient d'avoir combattu contre une flotte supérieure en artillerie, & supérieure en nombre de vaisseaux, puisqu'on fait que les vents avaient séparé de la Flotte Française quelques vaisseaux de ligne qui n'ont pas pu se trouver au combat. Enfin ses titres étaient d'avoir si fort maltraité l'Amiral Képel, qu'il a été obligé de quitter la mer *lorsque personne ne lui en disputoit l'empire*, & de ramener sa flotte dans les ports pour la réparer. Je crois que tous ces titres *étaient un peu mieux fondés* que ceux de l'Amiral Képel. Cependant je le répète, l'Amiral Français a eu *la noble modestie* de ne pas se glorifier d'avoir remporté la victoire.

ON était si persuadé en Angleterre que l'Amiral Képel détruirait la Flotte Française s'il pouvait la combattre, qu'à la première nouvelle que l'on eut, qu'il y avait eu un engagement, on se pressa de sonner les cloches, & on préparait déjà l'artillerie pour annoncer au peuple *la glorieuse victoire* qu'on croyait qu'il avait remporté: mais cette joie anticipée fut d'une courte durée, & on apprit bientôt *qu'il n'y avait pas de quoi se vanter*.

LORSQUE la campagne fut finie , & qu'elle fut finie fans le moindre succès pour l'Angleterre (*), on crut devoir s'en prendre à M. Képel ; en conséquence on l'accusa d'avoir mal manœuvré , on l'accusa de n'avoir pas fait tout ce qu'il aurait pu faire au combat d'Ouefant , & on le mit au Conseil de guerre.

EN lisant les détails de ce procès , il est impossible de ne pas convenir qu'on a employé plusieurs manœuvres peu honnêtes pour tâcher de faire succomber M. l'Amiral Képel , mais elles furent inutiles , & il fut acquitté avec toute la distinction possible. Il serait à souhaiter pour rendre la gloire de M. Képel plus complète dans cette occasion , qu'il eût mis moins de subtilité dans plusieurs questions qu'il a fait lui-même à ses témoins. Il serait à souhaiter aussi qu'il se fût justifié un peu plus complètement lorsqu'on lui a reproché de n'avoir pas fait poursuivre & attaquer quelques

(*) JE me trompe : les Anglais couvrirent la mer d'une multitude de corsaires , qui prirent un grand nombre de vaisseaux marchands , parce que la France , ne croyant pas que son traité avec les Américains dût occasionner une rupture avec l'Angleterre , n'avait pris aucune précaution pour les protéger , & n'avait pas averti les négocians de se tenir sur leurs gardes. On voit que ces succès n'exigeaient pas beaucoup d'habileté.

vaisseaux Français qui s'étaient séparés de la flotte, pendant l'obscurité de la nuit, & qui étaient encore à sa portée le 23 au matin.

La seule raison qu'en donne l'Amiral Képel est que le vent était assez fort & portait à terre, de sorte qu'il aurait pu faire échouer les vaisseaux qu'il aurait envoyé pour attaquer les vaisseaux dont je viens de parler. — Mais le même vent qui aurait pu faire échouer les vaisseaux Anglais, aurait fait échouer aussi les vaisseaux Français, & comme ils se seraient vus attaqués par de forces très-supérieures, sans espoir de secours, il est à présumer qu'ils auraient préféré de se faire échouer plutôt que de tomber entre les mains de l'ennemi. Il est à présumer encore que cet accident leur serait arrivé long-temps avant que les vaisseaux Anglais eussent pu les atteindre. Ainsi il y avait peu de risque pour les vaisseaux Anglais; d'ailleurs l'habileté des manœuvres aurait facilement pu les garantir de cet accident. — Ne manœuvre-t-on pas tous les jours contre le vent? Il n'y a que les violentes tempêtes qui empêchent ces manœuvres; mais ce n'était pas le cas dans le moment dont je parle. Il convenait donc *au moins*

de tenter cette opération avec beaucoup de prudence, si l'on veut, puisqu'il n'y avait aucun danger, & qu'il pouvait en résulter de très-grands avantages, sur-tout au commencement de cette guerre. Ce que je dis n'est que conjecture de ma part, fondée cependant sur quelque expérience. C'est aux gens du métier à juger de la valeur de cette observation; car je le répète, je ne suis pas marin.

M. l'Amiral Képel ayant été acquitté comme je viens de le dire, son triomphe fut éclatant, il devint l'homme du jour, & il était dangereux de paraître ne pas être animé du même enthousiasme en sa faveur. Mais tout cela ne fut qu'un feu de paille qui ne dura pas long-temps, & on en revint bientôt à lui reprocher avec amertume la journée du 27 juillet qu'on lui reprochera encore souvent, & dont l'Angleterre se ressouviendra long-temps.

M. l'Amiral Képel dans sa justification ayant été obligé d'accuser l'Amiral Palissier qui commandait sous lui, de désobéissance à ses ordres, lorsqu'il voulait renouveler le combat, s'en prit à cette désobéissance pour assurer qu'elle lui avait enlevé une victoire complète sur la flotte ennemie. Je ne sais sur quoi

était fondée cette assertion , & ce qui s'était passé dans le premier combat où la Flotte Anglaise avait été certainement plus maltraitée que la Flotte Française, comme on a pu le voir, peut faire douter *d'autant plus de sa vérité*, que la flotte de M. le Comte d'Orvillier était en ligne & attendait la flotte Anglaise : quoi qu'il en soit *de la solidité de cette assertion*, elle fit tant d'effet que M. Palisser devint l'objet de la haine publique, qu'on pilla, qu'on renversa sa maison, & qu'il fut mis bientôt après au Conseil de guerre.

IL faut avouer que l'on a pris toutes les précautions possibles pour composer ce Conseil de guerre de Juges qui pouvaient traiter M. Palisser avec toute l'indulgence que *l'équité & la rigueur des loix* pourrait leur permettre ; peut-être *les circonstances* rendaient-elles *ces précautions nécessaires*. Cependant en acquittant M. Palisser, on lui a tenu compte du courage avec lequel il avait combattu dans le premier engagement, pour le traiter avec indulgence sur sa désobéissance aux signaux de l'Amiral Képel, lorsqu'il voulait renouveler le combat.

MALGRÉ ce triomphe de M. Képel, &

malgré les vœux apparens de toute la nation en sa faveur, il se démit bientôt du commandement de la flotte qui lui avait été rendu, & n'a plus voulu servir en qualité d'Amiral pendant tout le reste de la guerre; il s'est contenté de prendre la place de premier Lord de l'Amirauté en 1782, lorsqu'il aurait pu avoir le commandement de la grande flotte, après le déplacement des anciens Ministres; ceci peut paraître extraordinaire, puisque M. Képel ne pouvait plus alléguer les mêmes raisons qui semblaient autoriser son refus sous le précédent ministère. — C'était cependant bien le moment *de prendre sa revanche*, & de faire connaître si la bonne opinion que l'on avait de ses talens était bien fondée; car il était facile d'appercevoir que cette campagne lui offrirait *de belles occasions de montrer toute son habileté & d'acquérir beaucoup de gloire*: mais il a préféré la place *de premier Lord de l'Amirauté* à celle d'Amiral-Commandant. Venons aux opérations de M. le Comte d'Estaing, pendant cette campagne.

Le sort de cette guerre était certainement entre les mains de M. le Comte d'Estaing; s'il eût échoué dans sa mission, s'il eût eu

le moindre revers, l'Angleterre en aurait tiré de si grands avantages qu'il eût été presque impossible à la France de se relever. Pour se convaincre de cette vérité, jettons un coup-d'œil sur la situation de M. le Comte d'Estaing, & sur la qualité de la mission dont il était chargé.

COMMENÇONS par ne pas perdre de vue dans quel état se trouvait la marine de France qui ne faisait que de commencer à naître ; ne perdons pas de vue aussi l'opinion qu'on en avait dans toute l'Europe ; opinion que la suite a fait voir *être bien mal-fondée* ; mais enfin cette opinion existait, & la France après tant de revers antérieurs, *pouvait douter elle-même* si cette opinion n'était pas fondée.

DANS cette position M. le Comte d'Estaing se trouve chargé d'une commission très-importante en Amérique ; il est obligé pour la remplir de s'éloigner de plus de douze cents lieues de la capitale, livré à lui seul avec les douze vaisseaux qu'on lui avait confié, sans espoir d'aucun renfort ou d'aucun secours s'il venait à éprouver quelques revers. Avant d'aller plus loin, entrons dans quelques détails qui feront connaître davantage les difficultés

& les dangers des opérations dont M. le Comte d'Estaing était chargé.

M. le Comte d'Estaing pouvait rencontrer en Amérique des forces infiniment supérieures à celles qu'il commandait, & les Anglais doivent se reprocher éternellement de ne l'avoir pas prévenu en Amérique, puisqu'ils le pouvaient très-facilement & que c'était *la seule chose dont ils devaient s'occuper* ; mais ils ont aussi mal combiné leurs opérations sur mer qu'ils avaient combiné leurs opérations dans le Continent de l'Amérique.

Si M. le Comte d'Estaing eût rencontré des forces supérieures en Amérique, comme il devait s'y attendre, & s'il eût été attaqué, il n'aurait pas été surprenant qu'il eût succombé dans le combat qui aurait eu lieu, malgré son courage & son habileté, sur-tout étant déjà fort fatigué par une traversée très-longue & très-laborieuse. Dès-lors sa mission eût été manquée en Amérique ; car on peut supposer, *je crois sans offenser les Américains*, qu'étonné de ce revers, & conservant peut-être encore *les anciens préjugés* qu'ils avaient de la marine de France, ils auraient pu alors prêter l'oreille aux propositions

tions des Commissaires Anglais qui s'étaient rendus auprès d'eux pour leur offrir des conditions très-avantageuses (*). On peut supposer aussi qu'ils auraient pu refuser l'entrée de leurs ports à la flotte battue, & M. le Comte d'Estaing, n'ayant point de port pour se retirer & réparer les dommages du combat, aurait été perdu sans ressource : que si les Américains lui eussent ouvert l'entrée de leurs ports; peut-être cet échec aurait-il fort refroidi leur zèle pour la France; peut-être auraient-ils fourni difficilement à la flotte battue les choses dont elle aurait eu besoin pour se réparer, & les Anglais, maîtres de la mer, eussent facilement retenu la Flotte Française dans les ports d'Amérique, ce qui aurait produit d'autres événemens très-funestes, comme on va le voir.

LA mission de M. le Comte d'Estaing ne

(*) ON voit que le seul moyen de ne pas faire dédaigner ces propositions, sur-tout après les revers de la campagne précédente, & après le traité d'alliance de l'Amérique avec la France, était de paraître d'une manière formidable, non seulement dans le Continent, mais dans les mers d'Amérique; & c'est ce que l'Angleterre n'a pas fait.

E

regardait pas l'Amérique seule, il devait pouvoir aussi à la défense des Indes Occidentales qui se trouvaient sans forces maritimes. S'il eût été battu en Amérique, toutes les Indes Occidentales se trouvaient donc à la merci des Flottes Anglaises; car tout le monde fait que le sort des îles dépend uniquement de la protection des flottes qui veillent à leur défense. D'après ce court exposé, il est facile de juger qu'il n'y a point eu d'exagération de ma part, lorsque j'ai dit que le sort de cette guerre était entre les mains de M. le Comte d'Estaing; cependant je pourrais ajouter encore des observations de la plus grande importance; mais je ne puis pas me permettre de les faire connaître ici, par les raisons dont j'ai déjà parlé. Il est trop clair-voyant & trop habile pour n'avoir pas connu, & l'importance de sa mission lorsqu'il s'en est chargé, & les difficultés de la remplir.

Si M. le Comte d'Estaing n'a pas rencontré en arrivant en Amérique les obstacles dont j'ai parlé, il le doit uniquement à l'habileté avec laquelle il a su déguiser sa marche, & le véritable objet de sa destination. Les Anglais qui n'ont rien su deviner pendant cette guerre,

& qui ont toujours été à la queue des opérations de leurs ennemis, incertains des projets de M. le Comte d'Estaing, dont ils connaissaient par expérience la valeur & la capacité, envoyèrent après lui M. l'Amiral Biron, avec une flotte égale à la sienne, pour le suivre & l'attaquer par-tout où il pourrait le rencontrer.

M. le Comte d'Estaing ayant plusieurs semaines d'avance sur l'Amiral Biron, le prévint en Amérique, y exécuta la commission dont il était chargé, & après s'être pourvu à Boston de l'eau & des vivres dont il avait besoin, se porta sur Long-Island, pour y seconder une entreprise que les Américains avaient formé sur cette île. Peu de jours après son arrivée à Long-Island, M. le Comte d'Estaing ayant appris que M. l'Amiral Howe approchait dans le dessein de secourir cette île, il en partit pour se rendre aux Indes Occidentales, & les Américains se retirèrent de Long-Island, où ils avaient déjà eu des très-grands succès.

M. l'Amiral Howe sur cette nouvelle fit mine d'aller après M. d'Estaing, avec une flotte qui, quoique supérieure en nombre, était plus faible par la qualité des vaisseaux. On

E ij

dit que les deux flottes étant proches l'une de l'autre, le combat était sur le point de s'engager, lorsqu'une violente tempête les sépara. Quoi qu'il en soit de ce fait, M. le Comte d'Estaing continua sa route pour les Indes Occidentales, où sa présence était devenue très-nécessaire. --- Si M. l'Amiral Howe avait eu bien envie de combattre M. le Comte d'Estaing, c'était à lui de le suivre, il avait eu occasion d'apercevoir qu'il n'éviterait pas le combat; mais l'Amiral Français avait des objets *trop importants à remplir* pour s'amuser à chercher l'Amiral Anglais dans le dessein de le combattre : on sait que M. le Comte d'Estaing arriva encore trop tard aux Indes Occidentales, puisqu'il trouva les Anglais maîtres de Ste. Lucie, & l'escadre de l'Amiral Barrington emboissée dans le port de cette île (*).

(*) STE. Lucie étant peu habitée, se trouvait presque sans défense, parce que l'air y était très-mal-sain. Si cette conquête, qui est la seule que les Anglais aient fait avec beaucoup de facilité sur les Français, pendant cette guerre, leur a été utile par sa proximité de la Martinique, on peut dire qu'ils en ont payé bien cher la possession, & qu'elle a été le cimetière d'une très-grande partie des

JAMAIS situation ne fut peut-être plus embarrassante que l'était alors celle de M. le Comte d'Estaing. Il vit qu'il ne pouvait attaquer l'Amiral Barrington dans la position où il était, sans exposer plusieurs de ses vaisseaux à être extrêmement maltraités ; il vit qu'en détruisant l'escadre de M. l'Amiral Barrington, il ne faisait qu'endommager sa flotte, sans que cela pût lui faciliter la conquête de l'île ; il sentit la nécessité de conserver sa flotte, autant par l'impossibilité où il était de réparer les dommages qu'il pourrait recevoir, que pour tâcher d'empêcher les Flottes Anglaises, qui allaient devenir très-supérieures à la sienne, de rien entreprendre contre les Etablissmens Français ; enfin il était pressé par les momens, parce qu'il n'ignorait pas que M. l'Amiral Biron était sur le point d'arriver avec sa flotte qu'il avait augmentée de plusieurs vaisseaux de celle de l'Amiral Howe ; dans cette cruelle extrémité, M. le Comte d'Estaing se décida pour un coup de main, bien assuré que, s'il pouvait se rendre maître de l'île, il aurait alors bon marché des vaisseaux emboissés.

troupes qu'ils ont été obligés d'y envoyer pour sa défense.

E iij

AYANT pris cette résolution, M. le Comte d'Estaing se mit à la tête de quelques troupes qu'il avait débarquées; mais les obstacles du terrain furent si grands qu'il ne put jamais les surmonter, malgré son intrépidité & le courage des troupes qu'il commandait; de sorte qu'il fut obligé de se rembarquer après une perte assez considérable. Peu de temps après cet événement, M. l'Amiral Biron étant arrivé, M. le Comte d'Estaing se retira avec sa flotte dans le port de la Martinique.

C'EST ainsi que se termina cette campagne tant en Amérique, que dans les Indes Occidentales. La France envoya la même année M. le Marquis de Vaudreuil s'emparer des Etablissmens Anglais sur la côte d'Afrique, avec ordre de joindre ensuite M. le Comte d'Estaing, ce qu'il a exécuté avec tout le succès possible; quelque temps après, la France détacha encore M. le Comte de Grasse avec sept vaisseaux de ligne pour se rendre à la Martinique & renforcer M. le Comte d'Estaing.

M. le Marquis de Bouillé, Gouverneur de la Martinique, dont les entreprises multipliées pendant cette guerre ont été *autant de succès & de victoires signalées*, s'était emparé la

même campagne de St. Vincent. Venons à la campagne de 1779.

LA campagne de 1779 présente un tableau bien intéressant par les révolutions qu'elle a eu. Les Anglais très-supérieurs en forces dans les Indes Occidentales, les Anglais se rappelant leurs anciens succès dans ces parages pendant la guerre précédente, se croyaient déjà maîtres d'une partie des Possessions Françaises, & l'Europe entière ne doutait pas que la France ne dût y éprouver quelque revers considérable. — On peut donc dire sans exagération, que la présence seule de M. le Comte d'Estaing *a sauvé les Possessions Françaises* dans cette occasion.

L'Amiral Biron, quoique très-supérieur en forces, connaissait trop bien à qui il avait à faire pour oser diminuer sa flotte, & former le projet de quelque conquête; forcé d'y renoncer, il se détermina à observer & à bloquer M. le Comte d'Estaing à la Martinique. Dès-lors il annonça *fièrement* à l'Angleterre & au monde entier *qu'il en rendrait bon compte*. Sur ces assurances, & sur la supériorité des forces qu'il commandait, personne ne doutait en Angleterre, & presque tout le monde

E iv

pensait en Europe que l'Amiral Anglais allait bientôt se rendre maître de l'Amiral Français & de toute sa flotte ; de sorte qu'on s'attendait tous les jours à le voir arriver prisonnier en Angleterre. --- Je me souviens qu'à la Haye je trouvais un homme très-répandu qui me dit, qu'aussi-tôt que M. le Comte d'Estaing serait arrivé en Angleterre, il y ferait un voyage pour le voir ; il m'ajouta que la seule chose qui l'embarrassait était l'argent nécessaire pour le voyage. Je lui répondis qu'il pouvait se tranquilliser là-dessus, que je lui offrais ma bourse, & qu'il ne devait pas s'inquiéter de me rendre l'argent que je lui prêterais. Je connaissais trop bien, & je respectais trop M. le Comte d'Estaing, pour ne pas connaître toute la valeur de mon engagement.

TELLES étaient les extrémités où se trouvait réduit M. le Comte d'Estaing au commencement de 1779, environné de forces infiniment supérieures à celles qu'il commandait, manquant des choses les plus nécessaires ; son courage, son habileté, sa prudence lui ont fait surmonter des obstacles qui paraissaient insurmontables, & qui l'eussent peut-être été pour tout autre que pour lui. Observons que dans

cette situation il fut toujours en imposer tellement à l'*Amiral Anglais*, qu'il n'a jamais osé rien entreprendre. — Tel est l'avantage des grands hommes, *qu'ils sont encore redoutés* dans le temps même qu'on les croit réduits aux dernières extrémités.

Au bout de quelques mois, M. le Comte d'Estaing étant informé de l'approche de M. le Comte de Grasse, fit un mouvement, & sortit avec sa flotte du port de la Martinique, afin d'attirer sur lui les forces & l'attention de l'*Amiral Anglais* qui aurait pu s'opposer à l'arrivée de M. le Comte de Grasse. — L'*Amiral Anglais* ayant donné complètement dans le piège, M. le Comte d'Estaing rentra dans le port avec toute sa flotte, & la jonction se fit sans le moindre obstacle. — Les Anglais crièrent alors victoire, ils annoncèrent que M. le Comte d'Estaing avait fui précipitamment à l'approche de leur flotte. — *M. le Comte d'Estaing* fuir? Ce n'était pas de lui que les Anglais pouvaient se permettre de parler ainsi : au reste, *ils furent bientôt détrompés*.

Dès que M. le Comte d'Estaing se fut pourvu des choses dont il avait besoin, il remit bientôt en mer avec des forces égales à celles de

l'Amiral Biron, & l'Amiral Anglais ne jugea pas à propos de s'opposer à ce second mouvement. M. le Comte d'Estaing qui avait d'autres objets à remplir que de chercher l'Amiral Biron, se porta sur la Grenade dont il s'empara avec une célérité & un courage qui est presque sans exemple. — A peine la capitulation était-elle signée, qu'on aperçut la flotte Anglaise qui venait au secours de la Grenade : aussi-tôt M. le Comte d'Estaing ayant pourvu à la défense de cette île, se rend sur son bord, marche à la Flotte Anglaise, la bat si complètement qu'elle ne s'est pas hasardée de sortir du port de la Jamaïque, où elle s'était retirée, tant que M. le Comte d'Estaing est resté dans ces mers. — Le temps des opérations étant passé, & les Anglais ne pouvant plus rien entreprendre dans les Indes Occidentales, M. le Comte d'Estaing se porta à Savannah, où les obstacles de la nature le firent échouer comme je l'ai dit ci-dessus, après avoir fait des prodiges de valeur. Après cette opération, M. le Comte d'Estaing revint en France couvert de gloire & de blessures.

Il fallait être un grand homme & certaine-

ment un bien grand homme pour surmonter tant d'obstacles & tant de dangers; car M. le Comte d'Estaing a eu à combattre jusqu'aux élémens: combien de fois n'a-t-il pas vu sa flotte dispersée & extrêmement maltraitée par les tempêtes les plus violentes? Il y a bien peu d'exemples d'une navigation aussi laborieuse que celle de M. le Comte d'Estaing.

IL fallait, pour réussir dans des opérations aussi difficiles que celles qu'il a exécutées avec tant de succès, joindre le courage & l'habileté à la prudence la plus rare; & ces qualités qui se trouvent rarement dans un seul homme, se sont trouvées réunies dans M. le Comte d'Estaing au degré le plus éminent. Combien de fois n'a-t-il pas fallu se faire violence & négliger quelques avantages passagers, pour ne pas perdre de vue & aller droit à l'objet essentiel? Il n'y a que les plus grands hommes qui soient capables *de se surmonter alors, & de faire ces sacrifices.*

ON trouvera peut-être que j'ai parlé bien séchement des opérations de M. le Comte d'Estaing; je fais que rien n'est plus flatteur pour un historien que de s'étendre sur les actions des grands hommes dont il est dans le

cas de parler ; mais je dois dire ici , que j'écris cette histoire entièrement de mémoire & fans avoir rassemblée les moindres matériaux. Je ne m'attendais pas à devenir un jour historien & on s'en appercevra bien. D'ailleurs on fait que mon objet en écrivant cette histoire n'est pas d'entrer dans les détails des actions ou des opérations dont je parle , mais de les exposer en grand , de les développer & de les raisonner ensuite , afin d'en faire connaître toute la valeur.

APRÈS cet aveu , j'espère que l'on voudra bien me pardonner s'il se trouve quelque inexactitude dans les faits que je rapporte ; elle ne fera jamais assez considérable *pour tirer à conséquence* & induire le Lecteur dans des erreurs *qu'il pourrait me reprocher*. Venons à ce qui s'est passé dans les mers d'Europe pendant cette campagne.

L'ESPAGNE qui avait tant lieu de se plaindre de l'Angleterre , l'Espagne que les Anglais avaient si souvent provoquée , leur déclara la guerre & fit un traité d'alliance offensif & défensif avec la France. En conséquence de ce traité , les deux Puissances projetèrent de réunir leurs flottes en Europe & de venir me-

nacer l'Angleterre jusques dans ses foyers.

LA France qui a toujours été *la première à mettre en mer*, & qui a prévenu les Anglais en tout pendant cette guerre, envoya M. le Comte d'Orvillier près du cap de Finisterre pour se joindre avec la Flotte Espagnole qui était à Cadix. Si les Anglais avaient eu envie de combattre la Flotte Française, eux qui ont tant de fois reproché aux Français, pendant cette guerre, d'avoir évité le combat, ils avaient alors beau jeu. Les Anglais pouvaient combattre la Flotte Française au sortir de Brest, les Anglais pouvaient joindre M. le Comte d'Orvillier au cap de Finisterre où il a été obligé d'attendre très-long-temps la Flotte Espagnole avant que la jonction pût se faire ; *les Anglais devaient tout tenter pour prévenir cette jonction* ; cependant ils n'en ont rien fait. Comment oser dire après cela que ce sont les Flottes Françaises qui ont évité les Flottes Anglaises ?

LA jonction s'étant faite sans que les Anglais aient seulement tenté d'y mettre obstacle, les flottes combinées balayèrent l'Océan, entrèrent dans la Manche, & se présentèrent devant Plymouth. Ces flottes étaient de plus de

soixante vaisseaux de ligne, & les Anglais avaient sur leurs côtes une flotte de trente-huit vaisseaux de ligne sous les ordres de M. l'Amiral Hardy.

ON a blâmé, & cela bien injustement, M. le Comte d'Orvillier de n'avoir rien entrepris avec des forces si supérieures en apparence sur Plymouth. --- M. le Comte d'Orvillier avait donné tant de preuves de courage & d'habileté la campagne précédente, qu'il ne devait pas s'attendre à ces reproches, & ceux qui les lui ont fait, sont *ou bien injustes* ou bien peu clair-voyans. Pour faire connaître cette vérité, entrons dans de plus grands détails.

PENDANT le long séjour que M. le Comte d'Orvillier avait fait sur les côtes d'Espagne, en attendant la jonction de la Flotte Espagnole, la maladie s'étant mise dans l'équipage de ses vaisseaux, au point qu'il avait perdu son fils & une grande quantité de matelots, il avait encore en arrivant devant Plymouth plus d'un tiers de ses équipages malade, & le reste était languissant ou harassé de fatigue; joignons à cela d'autres considérations qu'il ne me convient pas d'exposer ici, mais qui sont de la plus grande importance & qu'il n'est pas bien

difficile de deviner ; ajoutons encore que M. le Comte d'Orvillier pouvait être attaqué à tout instant par la flotte de l'Amiral Hardy, forte de trente-huit vaisseaux de ligne, qui ne faisait que de mettre en mer & dont les équipages étaient frais & très-complets. Dans cette position, n'aurait-ce pas été *la plus grande témérité* de la part de M. le Comte d'Orvillier, d'oser former la moindre entreprise sur Plymouth, & de s'exposer à être obligé d'abandonner les troupes qu'il aurait débarqué pour cette expédition, s'il eût éprouvé le moindre revers. — *Revers* qui n'était que trop certain, si l'Angleterre avait agi *avec un peu plus de vigueur* dans cette occasion ; en voici la raison :

EST-CE le nombre qui décide la supériorité d'une armée, ou la situation & le bon état des forces qui la composent ? Je crois que tout le monde décidera, & avec raison, la supériorité en faveur de la dernière. A quoi sert le nombre dans une armée, si elle est presque hors d'état de se mouvoir & d'agir ? Tel était à-peu-près la flotte sous les ordres de M. le Comte d'Orvillier. Toute la supériorité était donc *dans le fait* du côté de M. l'Amiral

Hardy, & il avait encore bien d'autres avantages, comme nous allons le voir.

L'ÉQUIPAGE des vaisseaux de la Flotte Anglaise jouissait de la meilleure santé, & n'était pas fatigué. M. l'Amiral Hardy qui la commandait, se trouvait à portée des ports d'Angleterre, où, s'il eût combattu, il aurait pu facilement se retirer en cas de quelque désavantage sans qu'il pût en résulter le moindre accident pour sa patrie, parce que M. le Comte d'Orvillier, dans l'état où il était & où il se ferait trouvé après le combat, n'aurait pas pu profiter de sa victoire, puisqu'il était hors d'état de tenir encore long-temps la mer, ce qui était connu de tout le monde.

QUE si M. le Comte d'Orvillier avait été battu, & nous avons vu qu'il était presque impossible qu'il ne le fût pas, sa flotte aurait été perdue sans ressource. Point de ports pour se retirer, obligée de parcourir une partie de la Manche, & de faire un grand trajet dans l'Océan avant de se rendre à Brest, la plus grande partie de cette flotte eût été prise ou eût échoué, & il n'en ferait rentré qu'une très-petite partie dans les ports de France. Rien
n'est

n'est exagéré dans ce que j'avance, & il est facile d'en appercevoir les suites.

Tout l'avantage était donc du côté de l'Angleterre, & il lui convenait de faire attaquer la flotte combinée *coûte qu'il coûte*, du moins au moment de sa retraite; c'était bien le temps *d'hasarder quelque chose*, & voici ce qui en ferait résulté : ce coup hardi lui eût fait le plus grand honneur dans le monde entier, un revers dans cette circonstance ne pouvait lui faire aucun tort, tandis qu'un succès, & *tout annonçait ce succès*, lui eût procuré des avantages incalculables : mais l'Angleterre n'a jamais su pendant cette guerre *former à propos une entreprise de vigueur*.

TOUTES ces observations n'avaient pas échappé à M. le Comte d'Orvillier, & c'est d'après cela qu'il s'est conduit avec tant de sagesse & de prudence. Sa retraite s'est faite dans le meilleur ordre possible, & il a ramené la flotte combinée à Brest, augmentée d'un vaisseau de ligne dont il s'était emparé. --- M. le Comte d'Orvillier a demandé sa démission peu de temps après son retour à Brest; on doit bien regretter qu'un Commandant si brave, si sage, si intelligent, ait quitté le commandement des

F

flottes, dans un temps où il aurait pu être encore si nécessaire.

ON ne doit jamais perdre de vue que M. le Comte d'Orvillier, en se rendant devant Plymouth *dans l'état où il était*, a exécuté une des opérations les plus dangereuses de cette guerre, & qui a été de la plus grande utilité. Je ne puis me permettre aucun détail là-dessus, mais il est aisé de les appercevoir: on ne doit jamais perdre de vue que le moindre revers aurait pu avoir les suites les plus funestes dans un moment où *les flottes combinées* ne faisaient que de commencer à agir ensemble; & d'après cela on conviendra de toute la sagesse & de toute l'habileté de M. le Comte d'Orvillier, dans la conduite qu'il a tenue. J'ignore, si quelqu'un serait assez peu éclairé pour me demander encore des détails là-dessus; si cela était, il ne mériterait pas de réponse.

J'AI tort; il faut cependant leur répondre encore à ces censeurs amers, qui, du sein de l'oïveté, jugent de tout sur les moindres apparences, & prononcent sur tout avec autant de suffisance que de légèreté. Ajoutons à tout ce que j'ai déjà dit, la supposition suivante, pour faire connaître complètement les dan-

gers de la position de M. le Comte d'Orvillier.

SUPPOSONS qu'il fût survenu une tempête lorsque M. le Comte d'Orvillier aurait eu formé quelque entreprise sur Plymouth, ou lorsqu'il était devant ce port; cette supposition, je crois, n'a rien de choquant, & ces événemens ne sont que trop familiers, sur-tout dans la saison où M. le Comte d'Orvillier se trouvait sur les côtes d'Angleterre.

QUE serait devenue alors cette flotte immense, dont la plus grande partie était très-faible d'équipages, par les ravages que les maladies y avaient causé? que serait devenue cette flotte immense dans une mer étroite qu'elle connaissait peu, & où elle n'avait pas de port pour se réfugier en cas d'accident? N'aurait-ce pas été le second tome de la fameuse *ARMADA* de Philippe II, à-peu-près dans la même mer? La tempête n'en eût-elle pas détruit ou fait échouer la plus grande partie, & la Flotte Anglaise n'eût-elle pas détruit le reste avec la plus grande facilité, *comme cela est arrivé alors*? Peut-on imaginer que M. le Comte d'Orvillier ne connaissait pas toute le danger de sa position? peut-on imaginer qu'il

F ij

n'avait pas toujours cet événement devant les yeux, ou qu'il ne prévoyait pas toutes les suites funestes qu'il aurait eu, s'il fût arrivé? *Suites* qui ne se bornaient pas à la perte de sa flotte. Quelqu'un oserait-il dire qu'il convenait à M. le Comte d'Orvillier de mettre encore de nouveaux embarras à sa situation, dans le cas dont je viens de parler, en formant des projets d'attaque sur Plymouth? Revenons aux opérations maritimes de cette campagne.

L'AMIRAL Biron ayant si mal-réussi dans les Indes Occidentales fut rappelé, & M. l'Amiral Rodney ayant été nommé pour y commander parti des ports d'Angleterre vers la fin de Novembre, à la tête de vingt-un vaisseaux de ligne & de plusieurs transports. Il eut ordre, chemin faisant, d'aller ravitailler Gibraltar, & emmena sur son bord M. le Prince GUILLAUME-HENRI, troisième fils du Roi, âgé alors de quatorze ans. — Ce jeune Prince n'a plus quitté la mer depuis ce moment-là jusqu'aujourd'hui, & quoiqu'il soit impossible *de ne pas admirer le courage, la constance & l'application de ce jeune Prince*, cependant il passe même très-lentement par tous les grades, en attendant

qu'il parvienne un jour au commandement des flottes.

M. l'Amiral Rodney exécuta sa commission pour Gibraltar sans le moindre obstacle & avec tout le bonheur possible ; car ayant rencontré huit Vaisseaux de ligne Espagnols qui bloquaient cette place par mer, il les attaqua avec ses vingt-un vaisseaux, en prit quatre ; le St. Domingue fut pris sans qu'on pût savoir par quel accident, les autres s'échappèrent. M. Rodney eut encore le bonheur de rencontrer presque à l'entrée du Détroit une flotte marchande, richement chargée pour les Colonies Espagnoles en Amérique, dont il s'empara sans coup férir.

Je ne dois point passer sous silence une des plus belles actions qui ait eu lieu pendant cette guerre, & dont on n'a presque pas parlé. Je ne connais cependant pas d'action qui puisse caractériser davantage le noble courage & le patriotisme de la Nation Espagnole. La voici :

UN des vaisseaux dont s'était emparé l'Amiral Rodney, se trouvant trop faible d'équipage pour manœuvrer par un gros temps, & se trouvant sur le point de périr ou d'échouer, les Anglais voulurent forcer les Prisonniers

Espagnols, qu'ils avaient renfermé à fond de cal, de les aider à sauver le vaisseau. Ces Prisonniers répondirent tous qu'ils étaient prêts à périr avec leurs vainqueurs, mais qu'ils ne leur donneraient aucune assistance pour les tirer de danger, à moins qu'ils n'eussent la liberté de ramener le vaisseau dans un des ports d'Espagne. La nécessité ayant forcé les Anglais d'y consentir, les Espagnols ramenèrent leurs vainqueurs prisonniers à Cadix. L'histoire ancienne ou moderne n'offre que bien peu d'exemples d'un pareil courage & d'un pareil patriotisme. *Une action si glorieuse pour la Nation Espagnole & le nom de tous ces braves gens* devrait être immortel dans les fastes de l'Espagne; mais je ne fais par quelle fatalité, *les actions de courage qui ont eu le plus d'éclat* pendant cette guerre ont été tout-à-coup ensevelies dans l'oubli le plus profond. Cette circonstance réduisit à trois vaisseaux de ligne les avantages de M. l'Amiral Rodney à Gibraltar.

CE fut à-peu-près dans le même temps que l'Angleterre fit attaquer par des forces très-supérieures l'escorte que les Hollandais avaient donné à plusieurs vaisseaux marchands de leur

nation qui portaient des munitions navales dans les ports de France. — L'Amiral Hollandais trop faible pour faire aucune résistance, céda à la force, mais sauva une grande partie du convoi, qui se rendit à sa destination. Les Anglais, en s'emparant de la Flotte Hollandaise, exigèrent que l'Amiral remît son pavillon (*), & l'amènèrent dans leur ports, d'où il retourna bientôt après en Hollande, avec toute sa flotte. Passons à la campagne de 1780.

M. l'Amiral Rodney, en arrivant aux Indes Occidentales, avait des forces bien supérieures à celles que la France avait alors dans ces parages ; mais ces forces étaient commandées par M. de la Motthe-Piquet, qui a donné tant de preuves de son habileté & de son courage pendant cette guerre. — Avec de si faibles forces, M. de la Motthe-Piquet empêcha non seulement l'Amiral Rodney de rien entreprendre contre les Etablissmens Français, mais même contre les convois qui lui furent envoyés ; de sorte qu'il n'y eut pas un vaisseau de pris ; & il se soutint sans le moindre échec jusqu'à l'arrivée de M. le Comte de Guichen, à qui la France

(*) N'ÉTAIT-CE pas jouer la comédie ?

donna cette année le commandement de ses flottes dans les Indes Occidentales.

LORSQUE M. de Guichen fut arrivé, les flottes devinrent égales de part & d'autre, & il y eut peu de temps après un de ces combats qui ne décident rien, & qui n'ont été que trop fréquens pendant cette guerre. J'ai déjà fait voir que ce n'était pas aux Flottes Françaises à chercher les Flottes Anglaises, & qu'il devait leur suffire de les éloigner & de les empêcher de mettre obstacle à leurs opérations; car la France a toujours fait *une guerre vive & offensive*. Après ce combat, les deux flottes ne se rencontrèrent plus, & M. le Comte de Guichen se rendit à St. Domingue, avec toute sa flotte, jusqu'à ce que le temps des opérations dans les Indes Occidentales fut passé.

M. l'Amiral Rodney, jugeant de l'avenir par le passé, & croyant que les Français ne pouvaient que se répéter dans leurs opérations, imagina que M. de Guichen se porterait en Amérique, comme l'avait fait M. le Comte d'Estaing la campagne précédente. En conséquence, il crut devoir l'y prévenir.

IL n'était cependant pas bien difficile à M. l'Amiral Rodney de prévoir que la France

venant de faire passer aux Américains un renfort de six mille hommes escortés par une escadre de cinq ou six vaisseaux de ligne, sous les ordres de M. le Comte du Baras, qui devait rester en Amérique, la France serait tranquille cette campagne sur le sort des Américains, & qu'elle n'entreprendrait plus rien en Amérique. Il devait donc soupçonner que M. de Guichen avait de tous autres projets à exécuter, il ne pouvait pas même ignorer que l'on avait rassemblé à St. Domingue un nombreux convoi pour la France & pour l'Espagne en Europe. Il devait donc ne pas perdre de vue un instant M. le Comte de Guichen, & il devait s'opposer de toutes ses forces au départ de ce convoi dont il savait que la France & l'Espagne avaient le plus grand besoin (*). Quoi qu'il en soit de ces observations, M. Rodney ne les fit pas, & il se rendit en Amérique, d'où il annonça bientôt après qu'il rendrait bon compte de la flotte de M. le Comte du Baras; mais il en fut de cette flotte ce qu'il en avait été de la flotte de M. le

(*) Ce fut cette campagne que la France commença à donner des escortes aux vaisseaux marchands.

Comte d'Estaing la campagne précédente ; c'est-à-dire, que l'Amiral Anglais n'entreprit rien sur elle ; quant à M. de Guichen, il partit bientôt après de St. Domingue avec presque toute sa flotte & un convoi immense qu'il conduisit à Cadix sans perdre un seul vaisseau : venons à ce qui se passa dans les mers d'Europe.

LA France ayant pourvu à la défense de ses isles & à la protection des Américains, n'avait projeté aucune opération en Europe, & se tenait tranquille dans ses ports en attendant le convoi qui devait lui arriver des Indes Occidentales ; ayant seulement à Brest quelques vaisseaux toujours prêts à mettre en mer au premier ordre. Il en était de même de l'Espagne qui ne pensait qu'à garder le Détroit & empêcher qu'on envoyât des secours à Gibraltar.

QUOIQUE tout indiqua ces dispositions de la France & de l'Espagne, cependant la Cour de Londres imagina que ces Puissances projetaient encore une jonction pour venir menacer les Ports d'Angleterre, & ce fut pour la prévenir qu'on envoya l'Amiral Darby *se morfondre devant Brest*, avec ordre d'attaquer

la Flotte Française si elle sortait du port.

Ce n'était pas assez de cette crainte imaginaire & de cette bévue, il fallait y mettre le comble en envoyant sous une faible escorte un convoi immense, destiné pour les Indes Occidentales & pour les Indes Orientales sans ordonner à la flotte devant Brest de l'accompagner jusqu'à ce qu'il eût quitté le cap de Finisterre. La Flotte Espagnole instruite *de cette imprudence*, je crois que c'est le nom le plus doux que l'on puisse donner à cette conduite, sortit de Cadix, & s'empara de tout le convoi qui était venu *se livrer lui-même* entre ses mains, il n'y eut que l'escorte qui échappa.

LORSQU'ON en fit des reproches à la Chambre-Haute au Lord Sandwich, premier Lord de l'Amirauté, il dit qu'il eût été imprudent à la flotte devant Brest de s'éloigner & de se porter jusqu'au cap de Finisterre. Comme j'ai déjà parlé ailleurs de cette réponse (*), je me contenterai de dire ici que, s'il était imprudent à la Flotte Anglaise de se porter

(*) VOYEZ la première partie de l'exposé des opérations des Ministres d'Angleterre.

jusqu'au cap de Finisterre pour escorter le convoi, c'était une preuve évidente *que l'on y appercevait quelque danger*. Il était donc bien plus imprudent encore d'y envoyer un convoi immense sous une faible escorte. N'était-ce pas l'envoyer à une perte certaine ? Au reste, il est difficile *de deviner* pourquoi il eût été imprudent à la Flotte Anglaise de se porter jusqu'au cap de Finisterre.

LE Lord Sandwich dit encore que la perte de ce convoi était l'effet d'un de ces hasards qui ne sont que trop communs à la guerre. J'en ai assez dit pour que l'on puisse juger que, si celle-ci est l'effet du hasard, il n'y a plus rien qu'on ne puisse mettre sur le compte du hasard ; de sorte qu'on peut dans la suite se dispenser de toute réflexion, de toute précaution, de toute prudence dans la conduite des affaires d'une guerre ; dès-lors la conduite des Ministres devient très-aisée, *le hasard seul doit répondre des événemens*.

QUELQUES mois après, M. le Comte d'Estaing qui s'était rendu à Cadix, prit le commandement de l'escorte du nombreux convoi qui était arrivé des Indes Occidentales, & l'amena dans les ports de France sans perdre

un seul vaisseau. Ce fut cette même année que la ligue du Nord prit toute la consistance possible, & que la Russie qui était le chef de cette ligue, envoya dix-sept vaisseaux de ligne qui s'arrêtèrent quelque temps aux Dunes sur les côtes d'Angleterre. Cette flotte établit ensuite sa croisière, partie dans la Méditerranée, partie dans l'Océan & partie dans la Baltique. Par cette disposition, la Russie fut en état de faire respecter par-tout son pavillon & celui des autres Puissances qui avaient accédé au traité de neutralité.

CETTE disposition de la Flotte Russe parut assez sérieuse au Lord Stormont, alors Secrétaire d'Etat, pour le déterminer à rendre une ordonnance par laquelle il prescrivait aux Officiers commandant les Vaisseaux Corsaires ou autres de ne visiter les Vaisseaux Russes qu'avec tous les ménagemens possibles, & il leur indiqua ensuite les effets qui pouvaient être regardés comme contrebande, sans dire un seul mot *des munitions navales*; de sorte qu'après cette ordonnance le transport des munitions navales fut absolument permis, *comme il l'était de droit* par les anciens traités concernant les Puissances neutres. On

voit que cette ordonnance était superflue , on voit aussi qu'elle devenait commune , comme elle l'a été en effet pour toutes les Puissances neutres.

LA Hollande ayant été une des premières à accéder au traité de neutralité , il n'y avait donc plus d'occasion de lui reprocher d'avoir transporté des munitions navales dans les ports de France , reproche très-injuste dès son origine , comme je viens de le faire voir. Cependant ce fut dans le même temps que cette ordonnance parut , que la Cour de Londres déclara la guerre à la Hollande , & cette déclaration était fondée particulièrement sur les reproches qu'on lui faisait d'avoir permis l'importation des munitions navales dans les ports de France. On voit que quelque injuste que fût ce reproche dès son origine , il n'avait plus alors le moindre fondement. Quel pouvait donc être vrai le motif de la déclaration de cette guerre ? Je le ferai connaître ailleurs.

LORSQUE la Cour de Londres déclara la guerre à la Hollande , c'était le moment où les Vaisseaux Hollandais , tranquilles sur la foi des traités , revenaient paisiblement & sans la moindre protection dans leurs ports. L'Angleterre ayant

distribué une multitude de lettres de marque, la mer se trouva bientôt couverte de corsaires qui s'emparèrent de presque tous les Vaisseaux Hollandais qui retournaient dans leurs ports; c'est ainsi que l'Angleterre tâcha de faire oublier à la nation l'imprudence qui avait occasionné *la perte de son convoi pour les deux Indes*. Telle fut la fin de la campagne de 1780.

IL y eut cette même année un ouragan affreux, qui bouleversa presque toutes les Indes Occidentales. Heureusement pour la France & pour l'Angleterre, elles n'y avaient plus qu'un très-petit nombre de vaisseaux qui souffrirent excessivement : passons à la campagne de 1781.

M. l'Amiral Rodney revint de très-bonne-heure d'Amérique, où il n'avait rien fait, dans les Indes Occidentales, où la France n'avait point de flotte, & où les Colonies étaient encore dans la plus grande détresse, occasionnée par les accidens qu'avait causé l'ouragan violent dont je viens de parler. M. l'Amiral Rodney voulant profiter de cette dernière circonstance où tout le monde était encore dans la désolation, M. l'Amiral Rod-

ney, étant maître de la mer où il n'y avait personne pour lui en disputer l'empire, forma des projets de conquêtes, & crut que la victoire suivrait par-tout ses pas. Plein de cette idée, il commença par attaquer avec toute sa flotte & quatre mille hommes de débarquement l'isle de St. Vincent, qui n'était défendue que par six ou sept cents Français.

M. du Montet, ancien Commandant de cette isle, homme de beaucoup de courage & d'intelligence, avait fait de si bonnes dispositions, qu'il ne fut pas difficile à son successeur, qui arriva la veille de l'attaque, de repousser par-tout les Anglais & de les obliger enfin de se rembarquer. Tel fut le succès de la première opération de M. l'Amiral Rodney; mais il eut bientôt occasion d'oublier ce revers en marchant à des conquêtes plus faciles & plus lucratives.

L'ANGLETERRE ayant déclaré la guerre à la Hollande, M. l'Amiral Rodney marcha avec toutes ses forces de terre & de mer contre St. Eustache, qui était défendu *au plus par cent hommes*, dont la plus grande partie *était invalide*. On ignore encore, & je crois qu'on ignorera long-temps, *quelle résistance fit*

fit ou put faire une garnison aussi faible. Quoi qu'il en soit de cette résistance, M. l'Amiral Rodney traita l'isle de St. Eustache comme un pays pris à discrétion ; il dépouilla les habitans de tout ce qu'ils avaient de plus précieux ; il les traita avec la plus grande violence & se contenta de leur laisser la vie. M. Rodney s'empara de tous les bâtimens qui étaient dans le port, & ne voulant pas que rien pût lui échapper, il fit poursuivre un Vaisseau de guerre Hollandais qui était la seule défense de ce port, & qui s'était retiré à l'approche de toute la Flotte Anglaise. Ce vaisseau fut bientôt pris, & le Commandant mourut peu de temps après de chagrin du traitement qu'il éprouvait & qu'on faisait éprouver à ses compatriotes. Tout cela n'a pas suffi pour satisfaire M. l'Amiral Rodney ; il voulut rendre sa conquête encore plus utile en laissant flotter dans l'isle le Drapeau Hollandais, afin d'y attirer les vaisseaux qui ignoreraient qu'il s'en fût rendu maître ; & *ce piège tendu à la bonne-foi des navigateurs* dans un port ci-devant neutre, n'a que trop bien réussi.

CETTE *immortelle conquête* fut célébrée à

G

Londres, où j'étais alors, avec tout l'éclat possible : on fit sonner les cloches, on tira le canon, on fit des chansons, on fit des plaisanteries très-fines sur les *mein hirs* & sur les grandes culottes de leurs matelots ; on distribua de la bière aux troupes pendant leurs exercices, &c....&c.... Mais cette joie passa bien vite, & on eut bientôt lieu *de chanter sur un autre ton*.

LE premier accident qui suivit cet événement, fut que M. de la Motte-Piquet s'empara dans les mers d'Europe de 20 ou 22 vaisseaux que M. l'Amiral Rodney s'était pressé d'envoyer en Angleterre chargés de la plus riche partie des dépouilles des habitans de St. Eustache. M. Rodney en traitant St. Eustache *sans discrétion* ne croyait pas travailler pour les Français. *C'est ainsi que la Providence qui est juste, se joue des projets des faibles humains.*

M. le Comte de Grasse, à qui la France avait donné cette année le commandement de ses flottes dans les Indes Occidentales, étant arrivé vers le milieu du mois de Mai à la Martinique avec des forces un peu supérieures à celles de l'Amiral Rodney, changea bientôt la face des affaires.

M. Rodney ne voulant pas quitter sa glorieuse & son utile conquête de St. Eustache, garda près de lui le Sandwich, vaisseau de quatre-vingt ou quatre-vingt-dix canons, & chargea M. l'Amiral Hood d'aller au devant de M. le Comte de Graffe avec des forces inférieures. Il y eut dans cette occasion deux combats qui ne décidèrent rien; mais M. l'Amiral Hood eut la gloire de combattre avec des forces inférieures sans qu'on put se flatter d'avoir remporté aucun avantage sur lui. — Il est difficile de croire que l'Amiral Français n'eût pas pu mieux faire.

PEU de temps après, M. le Comte de Graffe fut attaquer l'isle de Tabago, dont M. le Marquis de Bouillé s'empara avec cette célérité, ce courage, cette habileté *qui l'ont caractérisé dans toutes les entreprises qu'il a formées*. M. Rodney fit mine de vouloir attaquer la Flotte Française qui ne lui était pas fort supérieure, & de secourir Tabago; mais il n'osa pas le tenter, quoique cette conquête se soit faite sous ses yeux.

C'EST ainsi que se passa le temps des opérations dans les Indes Occidentales; après quoi M. le Comte de Graffe se porta sur la Chesapeak

G ij

pour y exécuter la commission dont il était chargé contre l'armée du Lord Cornwallis. Quelqu'importante que fut cette opération, M. l'Amiral Rodney ne jugeant pas qu'il y eut rien qui pût mériter sa présence, se contenta de faire suivre l'Amiral Français par M. l'Amiral Hood *avec des forces inférieures*, & il y eut encore dans cette occasion un de ces combats qui ne décident rien ; quant à lui il revint *trionphant* (*) en Europe *dans un des meilleurs vaisseaux* de la Flotte Anglaise. M. Rodney n'ayant pu emporter avec lui dans ce vaisseau toutes les richesses qu'il avait amassé à St. Eustache, fut obligé d'y laisser une somme très-considérable d'argent qui fut distribuée aux Soldats Français lorsqu'ils s'emparèrent l'année d'ensuite de cette île : venons à ce qui se passa dans les mers d'Europe.

LA France commença cette campagne par former une entreprise sur l'île de Jersey, & le Commandant de cette entreprise qui se con-

(*) Tout le monde sait qu'après son arrivée à Londres, M. Rodney parut à la Cour dans l'équipage le plus riche & le plus recherché.

duisit avec beaucoup de courage & qui a été tué, n'a échoué que parce qu'il n'avait avec lui qu'environ douze cents hommes, au lieu de deux mille ou deux mille cinq cent, dont il aurait eu besoin pour réussir.

L'ESPAGNE ayant résolu cette année de s'emparer de l'île de Minorque, fit équiper à Cadix une flotte considérable sur laquelle elle fit embarquer un grand nombre de troupes sous les ordres de M. le Duc de Crillon. Il était impossible de prendre le change sur la destination de cet armement; cependant l'Angleterre ne l'a pas même soupçonnée, puisqu'elle n'a donné aucun ordre pour la défense de Minorque, & que le Général Muray qui commandait dans cette île, a été surpris au point qu'il a été obligé d'abandonner beaucoup de provisions, une partie de son apothicairerie, & qu'il y eut quelques troupes qui ont eu beaucoup de peine à rentrer dans le fort St. Philippe. M. le Duc de Crillon ayant débarqué dans l'île *sans le moindre obstacle*, fit bientôt après le siège de ce fort qui se rendit au bout de peu de jours; c'est ainsi que toute l'île tomba entre les mains des Espagnols & des Français qui avaient agi de concert dans cette expédition: poursuivons.

G iij

LES flottes combinées voulant empêcher l'Angleterre de donner du secours à Minorque, & assurer la riche flotte qui venait de la Havane, se rendirent maître de l'Océan, & forcèrent la Flotte Anglaise de se retirer dans ses ports. --- Ce fut dans ce même temps que se donna le combat de *Doguer-banc* entre une Flotte Hollandaise & une Flotte Anglaise ; ce combat a été le plus vif & le plus meurtrier qui se soit donné pendant toute cette guerre, & les deux flottes se séparèrent enfin étant hors d'état de combattre l'une & l'autre ; cependant tout l'avantage était du côté des Anglais, puisqu'ils avaient des vaisseaux d'une force bien supérieure à ceux des Hollandais. Revenons encore sur les opérations des flottes combinées.

LES ouragans qui sont ordinaires à l'approche de l'Equinoxe, maltraitèrent si fort ces flottes, qu'elles furent obligées de quitter leur croisière avant même que le convoi de la Havane fût arrivé, & de rentrer dans leurs ports très-maltraitées, & ayant besoin d'un radoub considérable qui devait les y arrêter long-temps. La Flotte Anglaise qui était restée dans ses ports pendant toute cette croi-

fière & qui n'avait rien souffert, pouvait donc alors sans danger se rendre maître de la mer à son tour, tenter d'enlever le riche convoi que l'Espagne attendait de la Havane, tenter de secourir Gibraltar & Minorque : *toutes ces opérations étaient certainement très-possibles & sans danger.* Cependant la flotte d'Angleterre n'en a entrepris aucune, & s'est contentée d'aller croiser sur les côtes d'Irlande pour éloigner quelques Corsaires Français qui inquiétaient ces parages : c'était bien *anoblir des Corsaires Français* que d'envoyer la *grande flotte d'Angleterre* pour les combattre dans un temps où elle avait tant d'autres choses de la plus grande importance à exécuter. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'est que les Ministres se sont vantés *de cette belle opération*, & l'ont fait beaucoup valoir lors de la rentrée du Parlement d'Irlande.

APRÈS tous ces événemens, la France voulant conserver sa supériorité dans les Indes Occidentales & dans les Indes Orientales, mit en mer, vers le mois de Décembre, un convoi immense sous la protection de quinze vaisseaux de ligne, commandés par M. le

Comte de Guichen. — L'Amiral Kempelfeld avec une escadre de six vaisseaux de ligne attaqua ce convoi dans le moment où M. le Comte de Guichen avec toute sa flotte s'en était trop écarté pour pouvoir le protéger, & enleva plus de trente bâtimens de transport chargés de troupes & de différentes munitions.

IL y eut certainement beaucoup de courage & d'habileté dans M. l'Amiral Kempelfeld, d'oser former & exécuter une pareille entreprise avec des forces aussi faibles que celles qu'il commandait. On n'ignorait pas, ou on ne devait pas ignorer qu'il était à la hauteur de Brest lorsque le convoi sortit de ce port; il fallait donc commencer ou par le combattre & l'éloigner, ou prendre les plus grandes précautions pour la protection de ce convoi : ce qui paraît très-possible avec une flotte aussi supérieure que celle qui était sous les ordres de M. le Comte de Guichen.

LE reste du convoi fut dispersé par les tempêtes, & rentra difficilement dans les ports de France. M. le Marquis de Vaudreuil qui avait eu l'habileté d'arrêter les progrès de l'Amiral Kempelfeld avec deux vaisseaux qu'il avait à ses ordres, fut le seul qui fut vaincre

aussi les tempêtes, & qui se rendit avec ses deux vaisseaux & plusieurs transports à la Martinique. Passons à la campagne de 1782.

M. le Comte de Grasse ayant fini avec succès ses opérations sur la Chesapeake contre l'armée du Lord Cornwallis, revint aux Indes Occidentales, où il se trouva de beaucoup supérieur à M. l'Amiral Hood, qui y commandait alors les Flottes Anglaises ; & peu de temps après son retour, M. le Marquis de Bouillé forma le projet de s'emparer de St. Eustache : les obstacles qu'il rencontra en arrivant sur les côtes de cette île, ne lui permirent de débarquer qu'une très-petite partie des troupes qu'il avait avec lui, & cela encore avec bien de la difficulté. Cet accident aurait déconcerté & fait échouer tout autre Général, mais M. le Marquis de Bouillé, *incapable de se rebuter par les obstacles*, joignant le courage à la célérité, pénétra promptement dans l'île, fit prisonnier le Commandant qu'il trouva sur sa route, attaqua & prit une partie de la garnison qui faisait l'exercice, pénétra ensuite dans le fort où il surprit le reste de la garnison qui était encore au lit, & la fit prisonnière. C'est ainsi qu'il s'empara, le

26 Novembre 1781, presque dans un instant de toutes les forces que les Anglais avaient à St. Eustache, & qui étaient au moins doubles de celles qu'il avait pu débarquer. — Ayant été informé ensuite qu'il y avait une somme considérable que M. Rodney n'avait pu emporter avec lui, il s'en empara, & la fit distribuer aux soldats qui l'avaient secondé avec tant de bravoure; après quoi il retourna à la Martinique, d'où il envoya des troupes s'emparer de *Denemary* & d'*Essequibo*. Telle fut la suite des *brillantes conquêtes de M. l'Amiral Rodney* sur la Hollande.

APRÈS cette expédition, M. le Comte de Grasse forma le projet d'attaquer l'île de St. Christophe. M. le Marquis de Bouillé ayant rassemblé les troupes nécessaires à cette opération, débarqua dans l'île, & forma le siège du fort qui passait pour imprenable, mais dont il vint à bout en très-peu de temps.

M. l'Amiral Hood croyant pouvoir secourir St. Christophe, vint pour cet effet avec une flotte de dix-huit ou vingt vaisseaux de ligne & quelques troupes de débarquement. M. le Comte de Grasse informé de son arrivée, fut à lui, & M. l'Amiral Hood eut l'adresse de

gagner la baie de Basseterre & de s'y emboffer. Il débarqua ensuite les troupes qu'il avait avec lui, mais sans succès; elles furent repoussées par M. le Marquis de Bouillé dans toutes leurs attaques & obligées de se rembarquer. C'est ainsi que M. le Marquis de Bouillé surmonta tous les obstacles qui pouvaient s'opposer à sa conquête; & on voit qu'ils étaient grands, puisqu'après la manœuvre de M. l'Amiral Hood, il n'avait presque plus de relation avec la Flotte Française, & qu'il s'est trouvé fort long-temps entre deux feux. — M. l'Amiral Hood resta emboffé à Basseterre pendant tout le siège du fort de St. Christophe; *nouvel obstacle* pour M. le Marquis de Bouillé, parce que la garnison de ce fort, voyant toujours la Flotte Anglaise à Basseterre, ne pouvait faire qu'une résistance plus constante & plus vigoureuse par l'espoir que lui donnait cette flotte d'être enfin secourue. Dès que le fort fut pris, la flotte de l'Amiral Hood se retira sans le moindre accident. Cet événement est trop extraordinaire pour ne pas exiger quelques observations. Je le répète ces observations *ne sont que hasardées*, car

je ne suis pas marin : c'est aux gens du métier à juger si elles ont quelque valeur.

UNE flotte embossée est une flotte dont tous les vaisseaux sont arrêtés par deux ancres, une sur l'avant, l'autre sur l'arrière, chaque vaisseau présentant le travers à l'ennemi. Une flotte dans cette position a besoin de beaucoup de temps pour remettre à la voile, parce qu'il lui faut beaucoup de temps pour lever ses ancres, & cette manœuvre ne peut se faire sans être apperçue très-aisément; comment se peut-il donc que cette flotte n'ait pas été observée d'assez près pour connaître le moment où elle se préparait à partir? Comment se peut-il faire qu'elle soit partie & qu'elle soit échappée à la Flotte Française, qui était forte de trente ou trente-deux vaisseaux de ligne, sans en être apperçue ou sans éprouver le moindre accident? Cela peut paraître très-extraordinaire, & c'est sans doute la singularité de cet événement qui a fait prêter à M. le Marquis de Bouillé le bon-mot que voici : on dit qu'après s'être rendu maître du fort de St. Christophe, ayant appris que la flotte de l'Amiral Hood s'était retirée, il répondit : *Cela n'était pas dans*

la capitulation. On voit que l'on dit des bons-mots ici comme par-tout ailleurs. Une flotte dans la position de celle de M. l'Amiral Hood ne peut remettre promptement à la voile qu'autant qu'elle coupe ses cables, & c'est ce qui n'est point arrivé à la Flotte Anglaise. Quelque puisse être la cause de cet événement, *il a coûté bien cher ensuite.* Passons à d'autres observations.

Une flotte emboissée est, comme je l'ai déjà dit, une flotte dont les vaisseaux sont sur deux ancrés; cette flotte est fixe dans la place qu'elle occupe, & ne peut plus manœuvrer. Dans cette position, la flotte ennemie peut diriger ses attaques sur quel point elle juge à propos, sans crainte d'y rencontrer à l'avenir d'autres obstacles que ceux qui lui sont présentés, puisque chaque vaisseau de la flotte emboissée est, pour ainsi dire, enchaîné par ses ancrés & ne peut plus manœuvrer.

N'ÉTAIT-IL donc pas possible à M. le Comte de Graffe, dont la flotte était très-supérieure à celle de M. l'Amiral Hood, d'occuper tout le front de la flotte ennemie, & d'attirer sur lui tout son feu en l'attaquant d'aussi près ou d'aussi loin qu'il l'aurait jugé à propos? Ne pou-

vait-il pas faire attaquer en même temps les vaisseaux des flancs par des forces supérieures & renouveler ces attaques aussi souvent qu'il l'aurait voulu, jusqu'à ce que ces vaisseaux fussent pris, brûlés ou coulés à fond ?

CETTE besogne une fois faite, la Flotte Anglaise eût été perdue sans ressource, & il n'en ferait pas échappé un seul vaisseau, puisqu'elle pouvait être alors attaquée de front, par ses flancs & par ses derrières, à cause de la supériorité de la Flotte Française, sans pouvoir faire le moindre mouvement pour s'échapper ; *l'on n'a pas même besoin de la supériorité dans cette circonstance* : enfin n'était-il pas possible de la brûler ? Dans quelle position peut-on brûler une flotte, si ce n'est lorsqu'elle est emboîtée ? N'est-ce pas dans cette position que les Russes ont brûlé la Flotte Turque dans la dernière guerre de la Russie contre la Porte ?

L'AMIRAL Français n'avait rien à redouter en formant cette entreprise, puisqu'en prenant ou en brûlant la Flotte Anglaise, il trouvait de quoi réparer bien amplement les pertes qu'il aurait pu faire en l'attaquant avec la plus grande vigueur ; l'Amiral Français avait

tout le temps possible pour exécuter cette opération, parce qu'il ne craignait pas d'avoir bientôt sur les bras des forces supérieures comme M. le Comte d'Estaing à Ste. Lucie ; d'ailleurs la position de M. l'Amiral Hood dans la rade de Basseterre, était bien différente de celle de M. Barrington dans le port de Ste. Lucie.

M. Hood n'avait aucune protection à attendre du côté de l'île St. Christophe, puisque M. le Marquis de Bouillé avait obligé les troupes qui la défendaient de se retirer dans le fort où il les tenait assiégées, tandis que M. l'Amiral Barrington, étant embossé *dans le port de Ste. Lucie*, dont les Anglais étaient maîtres, pouvait être protégé par les batteries qui étaient, *ou qui pouvaient être construites sur le rivage*. Je ne puis trop le répéter, ces observations ne sont que hasardées, c'est aux gens du métier à les juger.

PEU de temps après cette expédition, M. l'Amiral Rodney arriva aux Indes Occidentales avec un renfort considérable, & fit sa jonction avec l'Amiral Hood sans le moindre obstacle ; par cette jonction M. Rodney se trouva très-supérieur à M. le Comte de Grasse.—
La Flotte Française était alors à la Martini-

que où l'on préparait un nombreux convoi pour une expédition que l'on avait projetée. Lorsque tout fut prêt , la Flotte Française mit à la voile pour se rendre à St. Domingue, où elle devait se joindre à une Flotte Espagnole, & aller ensuite de concert attaquer la Jamaïque : M. le Marquis de Bouillé devait commander les opérations dans l'isle, & il suffit de le nommer pour appercevoir que la conquête de cette isle était certaine.

Dès que la Flotte Française eut mis en mer, M. l'Amiral Rodney se mit à sa suite & l'atteignit le 9 Avril, où il y eut un de ces combats de peu d'importance, & sans aucun avantage de part ou d'autre. L'objet de l'Amiral Français dans cette circonstance devait être de poursuivre sa route avec toute la célérité possible & d'éviter le combat à quelque prix que ce pût être ; il avait déjà gagné assez d'avance sur l'Amiral Rodney pour être assuré de réussir, lorsqu'un événement de peu d'importance fit oublier le 12 Avril à M. le Comte de Grasse le véritable objet dont il devait s'occuper.

IL y avait dans l'arrière-garde de la Flotte Française un vaisseau qui marchant moins
bien

bien que les autres, était sur le point de tomber entre les mains des premiers vaisseaux de l'avant-garde de la Flotte Anglaise. La perte de ce vaisseau n'était rien dans un moment où M. de Grasse savait qu'il avait une opération de la plus grande importance à exécuter, & qu'après sa jonction avec la Flotte Espagnole, il aurait une supériorité qui le rendrait maître de la mer; il n'ignorait pas qu'il était alors de beaucoup inférieur à M. l'Amiral Rodney; enfin il savait que tout le succès de cette campagne dépendait de la célérité de sa marche; malgré toutes ces considérations M. le Comte de Grasse voulut sauver ce vaisseau, & marcha lui-même à son secours.

CE mouvement lui fit perdre toute l'avance qu'il avait sur M. l'Amiral Rodney, ce mouvement dérangerait totalement son ordre de bataille, les élémens concoururent encore à rendre ce mouvement plus funeste; il y eut des calmes qui arrêterent la Flotte Française & l'empêchèrent de venir au secours de son Amiral.

IL ne fut pas difficile à M. Rodney de profiter de toutes ces circonstances, & le combat

H

s'étant engagé, dura jusqu'à la nuit, que M. le Comte de Graffe se rendit avec son vaisseau Amiral *la Ville de Paris*, que les flots ont ensuite englouti dans son passage en Angleterre, comme si le Ciel eût voulu enlever à l'Angleterre le principal monument d'une victoire qu'elle devait à un concours de tant d'événemens auxquels elle ne devait pas s'attendre. M. Rodney prit encore trois vaisseaux que les flots ont aussi englouti, & en brûla un quatrième. Après cet événement, M. le Marquis de Vaudreuil, qui avait combattu avec la plus grande valeur, rejoignit le reste de la Flotte Française, & la conduisit sans le moindre accident à St. Domingue. M. de Bougainville, dont je crois que c'est faire l'éloge le plus complet, que d'annoncer ici *l'estime & l'amitié* que M. le Comte d'Estaing a pour lui, se retira à St. Eustache pour réparer les dommages extraordinaires qu'il avait reçus dans le combat.

La fortune fit encore des nouveaux efforts en faveur de la Flotte Anglaise; & M. l'Amiral Hood ayant suivi la Flotte Française, rencontra & prit deux vaisseaux de ligne & une frégate, qui ayant été maltraités dans le

combat du 9 Avril, s'étaient rendus à la Gualoupe pour s'y réparer. Ces vaisseaux n'ayant pas pu prévoir & n'étant pas informés de la funeste journée du 12 Avril, se rendaient à St. Domingue. Telle fut la célèbre journée du 12 Avril 1782 (*). Observons que dans cette journée, la supériorité du nombre, les éléments & une multitude d'autres circonstances dont il est inutile de parler encore ont combattu en faveur de l'Angleterre : voyons quelles en ont été les suites.

M. l'Amiral Rodney se rendit à la Jamaïque avec sa flotte & ses trophées, il envoya de là M. l'Amiral Hood observer les Flottes Françaises & Espagnoles qui étaient à St. Domingue. — Toute l'Europe croyait que c'en était fait de ces flottes; & M. l'Amiral Rodney entretenait cette opinion par l'espoir continuel qu'il donnait de ses succès à venir. Il ne s'agissait pas seulement de détruire ces flottes, mais il s'agissait encore de s'emparer des Eta-

(*) J'ai cru que cet événement était arrivé le 11 Avril, mais j'ai lu depuis des gazettes qui en mettent la date au 12; je ne fais de quel côté est l'erreur, mais elle importe peu.

bliffemens Espagnols dans le golfe du Mexique ; cependant quoique M. Rodney soit resté encore plus de trois mois à la Jamaïque , quoiqu'il eût une flotte très-supérieure qu'il avait encore augmentée par les Vaisseaux Français qui étaient tombés en son pouvoir ; *ni lui , ni son successeur l'Amiral Pigot , n'ont rien entrepris absolument rien* : il n'en a pas été de même de la flotte battue , comme on va le voir.

M. de Bougainville après avoir réparé son escadre à St. Eustache , l'amena à St. Dominique sans le moindre accident ; la Flotte Espagnole se retira dans ses ports & mit à couvert les Colonies Espagnoles que les Anglais menaçaient ; M. le Marquis de Vaudreuil envoya sous bonne escorte un convoi immense qui est arrivé en France sans perdre un seul vaisseau ; après quoi M. le Marquis de Vaudreuil a été le premier à mettre en mer , & dès que la saison des opérations fut passée dans les Indes Occidentales , il se porta dans les mers du Nord de l'Amérique , d'où il écarta tous les Vaisseaux Anglais qui y gênaient la navigation des Américains. Il envoya ensuite une petite escadre dans la baie

d'Hudson qui s'y empara des Comptoirs & des Etablissmens Anglais. M. le Marquis de Vaudreuil, après toutes ces opérations, entra avec sa flotte dans le port de Boston, pour s'y refaire & se pourvoir des choses dont il avait besoin ; après quoi non seulement il s'est rendu dans les Indes Occidentales sans le moindre accident, mais il a eu l'habileté de contenir l'Amiral Pigot & de l'empêcher d'y rien entreprendre contre les Etablissmens Français, malgré la prodigieuse supériorité de sa flotte & des troupes qu'il avait ramené d'Amérique. Enfin les Français se sont emparés de l'isle Turk, la principale des isles Lucaies, & les Anglais ont fait des vains efforts pour tâcher de la reprendre : c'est ainsi que la guerre s'est terminée.

TELLES ont été les opérations glorieuses de M. le Marquis de Vaudreuil, & telles ont été les suites de la journée du 12 Avril 1782. Qui ne croirait pas, après tous ces événemens, *dont il est impossible de contester la vérité*, que c'est la Flotte Française qui était sortie victorieuse de cette journée. Les Espagnols s'emparèrent cette campagne de l'isle de la Providence. Venons à ce qui s'est passé dans les mers d'Europe.

LA France ayant mis en mer au mois de Mai un nombreux convoi pour les Grandes-Indes , M. l'Amiral Barrington qui le guettait avec des forces très-supérieures , prit deux vaisseaux de ligne dont un était armé en flûte , & plusieurs transports ; le reste du convoi échappa avec peine.

M. l'Amiral Howe , qui , *comme Membre zélé* de l'ancienne opposition , avait beaucoup contribué au déplacement du précédent Ministère , ayant eu pour sa part dans cette révolution le commandement des flottes dans l'Océan à la place de M. l'Amiral Darby , partit à-peu-près dans le même temps pour aller bloquer la Flotte Hollandaise au Texel. On s'attendait en Angleterre à des merveilles de sa part ; il ne s'agissait pas moins que de couler à fond ou au moins de brûler toute la Flotte Hollandaise ; cependant il ne fit rien absolument rien ; il ne forma pas même la plus légère entreprise , & il revint un mois après avec toute sa flotte dans les ports d'Angleterre. Etait-ce la peine de supplanter M. l'Amiral Darby ?

On pouvait faire alors un bien meilleur usage de la flotte d'Angleterre en tâchant de prévenir

la jonction des Flottes combinées. La Cour de Londres ayant négligé cette opération dans un temps où elle pouvait l'exécuter avec assez de facilité, les flottes de France & d'Espagne se réunirent, balayèrent l'Océan, & obligèrent M. l'Amiral Howe de se retirer sur les côtes d'Irlande, où il échappa avec beaucoup de peine aux flottes combinées, qui lui étaient fort supérieures.

LORSQUE les convois que la France attendait des Indes Occidentales furent arrivés, les flottes combinées se rendirent à Cadix pour garder le Détroit, & empêcher que Gibraltar ne fût secouru. La fortune favorisa encore l'Angleterre dans cette circonstance, & les convois qu'elle attendait de ses différentes Colonies, entrèrent dans les ports d'Irlande sans être apperçus par les flottes combinées lorsqu'elles étaient dans l'Océan.

Ce fut dans ce même temps que M. l'Amiral Rodney, pressé de jouir des fruits de sa victoire, envoya en Angleterre M. le Comte de Grasse sur la flotte qui venait de la Jamaïque: les Anglais voulant rendre la journée du 12 Avril plus mémorable, lui ont fait l'accueil le plus gracieux. Quant à M. le Comte de Grasse,

H iv

il s'est prêté sans peine à tout ce qu'on pouvait desirer de lui dans cette occasion. Il a été présenté au Roi, il s'est rendu à toutes les invitations qui lui ont été faites, il s'est fait voir à la Bourse, dans les promenades, il s'est montré souvent sur son balcon pour satisfaire une multitude de spectateurs qui se rassemblaient sous ses fenêtres, & sa complaisance était toujours payée d'un cri général de *Huzza* (*), répété à plusieurs reprises. Le peuple dans son enchantement disait qu'il avait l'air Anglais. M. le Comte de Grasse ayant joui pendant quelque temps de ce brillant accueil, partit de Londres, où on a gravé son portrait pour y perpétuer sa mémoire, & retourna en France.

Ce fut dans ce temps-là que l'Angleterre prépara un nombreux convoi pour les deux Indes & un autre *en apparence* pour Gibraltar, sous les ordres de M. l'Amiral Howe. Tout était prêt vers le premier de Septembre, & le vent était très-favorable, il continua de l'être depuis le premier jusqu'au 17 ; de sorte qu'avec ce vent la Flotte Anglaise pouvait être

(*) CRI de joie du Peuple Anglais.

à Gibraltar dans l'espace de dix ou douze jours au plus.

Si l'Angleterre avait eu l'intention de secourir Gibraltar, il n'y avait pas un moment à perdre, puisque cette place était assiégée avec la plus grande vigueur; cependant elle en perdit beaucoup, & pour tirer davantage l'affaire en longueur, elle envoya M. l'Amiral Howe dans les Dunes, sous prétexte d'observer les Hollandais *qui étaient tranquilles chez eux*, & qui ne faisaient aucun mouvement. M. l'Amiral Howe étant revenu à Plymouth, mit enfin à la voile le 11 de Septembre, & il était encore le 13 à Cork, sur les côtes d'Irlande, pour y attendre des troupes qui auraient dû être embarquées & avoir joint la flotte depuis long-temps.

APRÈS tous ces délais, la Flotte Anglaise mit tout de bon en mer, mais les vents changèrent bientôt, & la navigation de cette flotte devint très-lente & très-laborieuse. *C'était tout ce que l'Angleterre demandait*, elle espérait que Gibraltar serait pris avant que l'Amiral Howe fût seulement au cap de Finistère, & elle comptait qu'il en ferait du secours de Gibraltar comme il en avait été l'année précé-

dente du secours que M. le Général Clinton conduisait à l'armée du Lord Cornwallis ; c'est-à-dire *qu'on aurait eu l'air de vouloir le secourir.*

JAMAIS succès ne fut donc plus embarrassant pour l'Angleterre que ne fut celui de M. le Général Elliot à Gibraltar. On avait tout à craindre pour M. l'Amiral Howe à qui on avait confié presque toutes les forces navales de l'Angleterre , & qui malgré cela se trouvaient encore très-inférieures aux flottes combinées qui étaient devant Gibraltar ; mais on s'était trop avancé pour pouvoir reculer.

M. l'Amiral Howe ayant fait partir & ayant pourvu à la défense des convois qu'il avait sous ses ordres pour les deux Indes , s'avança avec sa flotte & son convoi dans le Détroit où il parut le 11 Octobre à portée de Gibraltar. Les élémens étaient venus à son secours , & le tirèrent d'affaire. Un ouragan violent avait tellement maltraité , la veille de son arrivée , la flotte combinée , qu'il y eut un vaisseau Espagnol , *le St. Michel* , qui échoua devant Gibraltar ; un autre Vaisseau Français fut sur le point d'éprouver le même sort , & le reste de la flotte avait tellement souffert qu'elle

fut hors d'état de rien entreprendre contre lui.

LE vent d'Ouest soufflant avec violence, M. l'Amiral Howe fut jeté avec toute sa flotte dans la Méditerranée, d'où il fit passer une partie de son convoi à Gibraltar. Dès que la flotte combinée eut réparé les dommages qu'elle avait reçus par l'ouragan, elle se pressa d'entrer aussi-tôt dans la Méditerranée.

JAMAIS situation ne fut plus critique que l'était alors celle de M. l'Amiral Howe, & il y avait peu d'apparence qu'il dût jamais sortir de la Méditerranée; mais les élémens vinrent encore à son secours, & le tirèrent une seconde fois d'affaire. — Les vents changèrent subitement de l'Ouest à l'Est, & M. l'Amiral Howe en profita pour rentrer promptement dans le Détroit & regagner l'Océan.

LA flotte combinée se mit à sa poursuite, & l'atteignit près du cap Spartel, sur les côtes d'Afrique. Elle n'était plus alors composée que de trente-deux vaisseaux de ligne, les autres étaient fort en arrière, soit parce qu'ils n'avaient pas eu le temps de bien réparer les dommages du dernier ouragan, soit parce qu'ils étaient plus mauvais marcheurs. M. l'Amiral Howe, ayant trente-quatre vaisseaux, lui était alors supérieur.

DÈS que la flotte combinée fut proche de la Flotte Anglaise, l'Amiral Don Cordova fit tout ce qu'il put *pour engager* le combat, & l'Amiral Howe tout ce qu'il put *pour l'éviter*. Son arrière-garde commença par se retirer précipitamment aux isles Madère pour s'éloigner de l'avant-garde de la flotte combinée; & l'Amiral Howe ayant le vent très-favorable pour regagner l'Océan garda toutes ses voiles, après avoir formé son ordre de bataille, afin de se retirer avec plus de célérité même en combattant. C'est par cette raison qu'il a été impossible à la flotte combinée d'engager le combat avec vigueur comme elle se le proposait. On dit même que les vaisseaux de la Flotte Anglaise ont fait usage de matières combustibles pour *mettre le feu* aux vaisseaux ennemis qui les approchait de trop près.

DANS tout ce que je viens de dire, *j'ai suivi la propre relation* de l'Amiral Howe, excepté dans ce qui regarde la retraite précipitée de son arrière-garde aux isles Madère, dont il n'a pas jugé à propos de parler, mais dont M. l'Amiral Johnston s'est plaint très-amèrement à la rentrée du Parlement, sans que personne ait nié le fait, ce qui en prouve la vé-

rité. Si ce fait n'eût pas existé, toute l'Angleterre & l'Amiral Howe en particulier était trop intéressé à en faire connaître la fausseté, pour avoir gardé le silence vis-à-vis l'Amiral Johnston.

Comment M. l'Amiral Howe peut-il donc se permettre après cela de dire que la flotte combinée, ayant apperçu *la beauté de son ordre de bataille*, en a été étonnée au point *qu'elle a raccourci de voile* dans la crainte de l'aborder, & qu'il est fâché *qu'elle ait ôté par là à la Flotte Anglaise* l'occasion de remporter sur elle *une victoire complète*?

Si la flotte combinée a raccourci de voile, c'est qu'elle se préparait à combattre avec la plus grande vigueur, & qu'elle ne voulait pas que le vent pût l'emporter au-delà de la ligne ennemie. Si M. l'Amiral Howe eût eu envie de combattre, & le moment était très-favorable puisqu'il était supérieur, c'était à lui à raccourcir de voile, afin de ne pas s'éloigner; car il voyait très-bien qu'en gardant toutes ses voiles, comme il l'a fait, il s'éloignait continuellement de la flotte combinée.

IL y a plus, si M. l'Amiral Howe eût eu intention de combattre, non seulement il au-

rait dû raccourcir de voile, mais abattre toutes ses voiles pendant la nuit, pour ne pas s'écarter de la flotte ennemie qui n'avait pu l'atteindre que vers le déclin du jour, afin de se trouver le lendemain à portée de renouveler le combat; *mais il s'est bien gardé d'agir ainsi*, il a conservé toutes ses voiles pendant la nuit comme il avait fait pendant le combat, & ayant un vent très-favorable pour s'éloigner, il s'est trouvé le lendemain hors de vue & hors de portée d'être atteint par la flotte combinée. D'après cette conduite, *qui est constatée par la propre relation de l'Amiral Howe*, n'est-il pas évident qu'il a évité le combat *avec toute la célérité possible*.

Si M. l'Amiral Howe eût dit, qu'ayant rempli sa mission à Gibraltar, il s'était pressé de profiter *des faveurs multipliées de la fortune* pour ramener promptement sa flotte dans les ports d'Angleterre où sa présence était très-nécessaire, & que par cette raison il avait évité avec le plus grand soin de combattre, puisque *même une victoire* dans cette circonstance lui eût été funeste, n'ayant aucun port où il pût envoyer les vaisseaux endommagés par le combat pour se réparer, tandis que par la même

raison, le moindre revers aurait pu causer à sa patrie un tort irréparable, puisqu'il avait avec lui presque toutes les forces navales de l'Angleterre. Si M. l'Amiral Howe se fût exprimé ainsi, tout le monde eût applaudi à *cette conduite sage & prévoyante* de l'Amiral Anglais. Mais de dire, après tout ce que j'ai exposé, que la flotte combinée, à la vue de son ordre de bataille, s'est trouvée tellement déconcertée, *qu'elle n'a osé l'aborder*; de dire qu'il est fâché que la flotte combinée lui ait ôté par-là l'occasion *de remporter une victoire complète*; que d'autres pour renchérir encore aient dit qu'à la vue de ce merveilleux ordre de bataille, la flotte combinée *s'est trouvée mal* (*); c'est ce que les plus grands partisans de l'Angleterre ne pourront lire *sans pitié & sans être révoltés*. S'il est possible que toute une flotte se trouve mal à l'approche d'une flotte ennemie, il est facile de juger, après ce que j'ai dit, que ce n'est pas à la flotte combinée que cet accident est arrivé. Mais telles

(*) VOYEZ dans les Gazettes Anglaises la première relation que l'Amirauté a donné de ce combat : cette relation a précédé de quelques jours celle de l'Amiral Howe.

ont été presque toutes les relations des Amiraux Anglais pendant cette guerre , excepté celle de M. l'Amiral *Parker* dans le combat de *Doguer-banc* contre les Hollandais : on ne peut trop admirer dans cette occasion & la noblesse de ses sentimens & sa justice.

Si l'on doute encore , après tout ce que j'ai dit , que l'Angleterre n'avait pas dessein de secourir Gibraltar , que l'on fasse attention que l'Amiral *Howe* n'est arrivé devant cette place que le 11 Octobre , & qu'il y aurait eu trois fois plus de temps qu'il n'en fallait pour la prendre, si les attaques avaient réussi ; que par conséquent il serait arrivé beaucoup trop tard , si on avait eu intention de faire lever le siège ou de secourir cette place. Que l'on fasse encore attention à la qualité du convoi qui y est entré , & l'on verra les plaintes qui ont été portées & sur la médiocrité des provisions & sur le peu de quantité de troupes qu'on y a envoyé. D'après cela , il ne sera pas difficile de juger que le projet de secourir Gibraltar *n'était que pour l'apparence & pour la montre.*

C'EST ainsi que s'est terminée la campagne de 1782. Il est facile de juger que la France
avait

avait effuyé pendant toute cette campagne des pertes considérables : c'est dans ces circonstances difficiles qu'elle a jeté les yeux sur le seul homme qui pût les réparer, sur M. le Comte d'Estaing ; mais la paix qui est survenue bientôt après, l'a empêché de terminer la guerre avec autant de gloire & de succès qu'il l'avait commencée. Passons aux Grandes-Indes.



*Des Opérations tant sur le Continent
que dans les mers des Grandes-Indes.*

A LA première nouvelle du Traité entre la France & l'Amérique, & dans le temps que l'on doutait encore si ce Traité occasionnerait des actes d'hostilité, l'Angleterre s'empressa d'envoyer ordre aux Commandans des forces considérables qu'elle avait dans les Grandes-Indes, de s'emparer de Pondichery & de tous les Etablissmens Français dans le Bengal. — Les fortifications de Pondichery avaient été rasées pendant la précédente guerre, & il avait été défendu de les réparer à la paix. Les autres Etablissmens Français n'étaient que des Comptoirs tout ouverts : il a donc été bien facile à l'Angleterre de s'en emparer. Cependant M. de Bellecombe, Gouverneur de Pondichery, a fait une si belle défense dans une place qui se trouvait sans fortification & avec une garnison très-faible, qu'il a fait connaître ce qu'on devait attendre de lui s'il eût eu à défendre une place bien fortifiée.

APRÈS ces faciles conquêtes, les Anglais se sont reposés sur leurs glorieux lauriers, se croyant en état de donner la loi à tous les Princes de l'Inde; & comme toute leur politique a été uniquement tant en Europe que par-tout ailleurs de parler en maître, ils ont tellement aigri les Marates & Hider-Aly, que ces deux Puissances se sont réunies pour leur faire la guerre. Tout le monde fait que les commencemens de cette guerre ont été mêlés de différens succès de part & d'autre, & que les Anglais ont éprouvé plusieurs revers qui leur ont été très-funestes. C'est ainsi que les choses se sont passées, jusqu'à ce que la France ait pu secourir puissamment les Puissances belligérantes de l'Inde, ses anciens Alliés.

Si l'Angleterre s'est reposée sur les lauriers qu'elle avait cueilli à Pondichery, la France ne s'est point endormie; elle a fait passer insensiblement des forces de terre & de mer dans les îles de France & de Bourbon, & ses vaisseaux sous les ordres de M. d'Orves se sont bientôt fait voir avec succès dans les mers de l'Inde. Cette conduite de la France annonçait des efforts plus considérables pour l'avenir;

cependant l'Angleterre n'y a pas fait *la moindre attention*.

LA Cour de Londres ayant déclaré la guerre à la Hollande, sur la fin de 1780, cette dernière Puissance pria la France d'envoyer des secours au Cap de Bonne-Espérance, ce qui fut exécuté. — La France voulant soutenir plus puissamment encore les Hollandais & ses Alliés dans l'Inde, fit partir ensuite pour le Cap & pour ces contrées M. le Bailli de Suffrein avec une escadre considérable & un nombreux convoi. L'Angleterre étant instruite de ces mouvemens, envoya dans ces mêmes contrées M. l'Amiral Johnstone avec un nombreux transport de troupes : l'intention de l'Angleterre était de commencer par s'emparer du Cap de Bonne Espérance.

M. Johnstone avant d'arriver au Cap, entra dans St. Jago, Colonie Portugaise & *par conséquent neutre*, pour s'y pourvoir des choses dont il pouvait avoir besoin. Peu de temps après, M. de Suffrein se présenta à la rade de ce port dans la même intention. Ce port était neutre comme je l'ai déjà dit. Ainsi M. de Suffrein ne devait pas s'attendre à aucun acte d'hostilité de la part de M. Johnstone ; cependant

l'Amiral Anglais croyant avoir l'avantage par sa position, vint l'attaquer, & il y eut dans cette occasion un combat très-vif, mais qui ne décida rien. M. de Suffrein après ce combat se rendit au Cap, où il débarqua les renforts qu'il avait été chargé d'y conduire, & se rendit bientôt après aux Grandes-Indes. M. Johnston s'étant présenté ensuite devant le Cap, le trouva trop bien gardé pour oser tenter de s'en emparer; obligé de renoncer à cette conquête qu'il avait cru facile, il se décida à épier la Flotte marchande Hollandaise qui devait arriver bientôt des Indes au Cap de Bonne-Espérance, & il parvint enfin à s'emparer de quatre ou cinq vaisseaux de cette flotte qui s'étaient retirés dans la baie de Saldanha près du Cap.

APRÈS cette expédition, M. Johnston revint en Angleterre avec ses trophées, & envoya M. Bikerton avec une grande partie de sa flotte & les vaisseaux de transport aux Grandes-Indes : ces délais donnèrent tant d'avance à M. le Bailli de Suffrein, qu'il arriva & qu'il fit sa jonction avec M. d'Orves plus d'un an avant que M. Bikerton ne parut dans les mers de l'Inde. La jonction de M.

Bikerton avec M. Hugues , Amiral commandant les Flottes Anglaïses dans l'Inde , ne s'est faite au plutôt qu'à la fin de Décembre 1782. Voyez les Comptes rendus à l'Amirauté par M. Hugues , ils se trouvent dans les Gazettes Anglaïses du 16 Avril 1783.

Dès que M. le Bailli de Suffrein eut joint M. d'Orves vers le mois d'Août 1781 , il s'empressa de faire passer à Hider-Aly les secours & les renforts qu'il lui amenait d'Europe ; ces secours qui surmontèrent tous les obstacles qu'on leur opposa pour empêcher leur jonction , arrivèrent fort à propos , puisque Hider-Aly & les Marates étaient sur le point de faire leur paix avec les Anglais : l'arrivée de ces troupes fit bientôt changer la face des affaires.

IL y eut dans cette occasion [un combat très-vif entre les deux Flottes , où il n'y eut point de vaisseau de ligne pris ou coulé à fond de part & d'autre. Les deux flottes étaient presque égales : M. le Bailli de Suffrein s'étant emparé quelque temps auparavant d'un Vaisseau de ligne Anglais , avait douze vaisseaux à cette bataille , & M. Hugues en avait onze.

M. Hugues s'étant emparé de trois bâtimens de transport pendant le combat, ne manqua pas de s'attribuer le succès de cette journée; mais le reste du convoi arriva sans obstacle, ce qui était l'unique objet de M. le Bailli de Suffrein; & la suite de la victoire prétendue de M. Hugues fut que les Français s'emparèrent de Pondichery, & que, s'étant joints avec Hider-Aly, ils menacèrent bientôt après la ville de Madras où M. Hugues fut obligé de se porter avec toute sa flotte pour la secourir. Quant à M. le Bailli de Suffrein, il resta maître de la mer, & prit ou détruisit une infinité de transports chargés de provisions qui se rendaient à Madras, de sorte que cette grande ville resserée bientôt après du côté du Continent par l'armée d'Hider-Aly ne fut pas long-temps sans éprouver une grande disette. C'est ainsi que l'Amiral Anglais fut victorieux, & tels furent les fruits de sa victoire.

M. Hugues s'était emparé quelque temps auparavant de Negapatan, Etablissement Hollandais sur les côtes de l'Inde, & de Trincomale, Port Hollandais dans l'île de Ceylon, qui étaient l'un & l'autre presque sans défense.

M. Hugues après cette dernière conquête

se croyait déjà maître de toute cette île , si célèbre par les épiceries qu'elle produit , mais il n'eut pas lieu de jouir long-temps de cet espoir , comme nous le verrons bientôt. Telle fut à-peu-près la campagne de 1781 dans l'Inde , temps où les affaires commencèrent à y devenir très-intéressante. La France y envoya encore vers le mois d'Octobre M. de Buffi qui y a joué un si grand rôle pendant la guerre précédente , avec des troupes pour se joindre à Hider-Aly. Passons à la campagne de 1782.

On trouve peu d'exemples d'une campagne où il se soit livré autant des combats entre les deux mêmes flottes que dans celle-ci. Partout où M. le Bailli de Suffrein a rencontré l'Amiral Hugues , il l'a attaqué avec la dernière vigueur , & cette campagne dont on n'a encore que confusément les détails , fera une des plus intéressantes de cette guerre , lorsque M. de Suffrein fera connaître les opérations qui ont été exécutées , soit par sa flotte sur mer , soit par les Français & leurs alliés dans le Continent. En attendant que ces détails soient publics , je vais exposer ce qui est connu par les comptes que *M. Hugues lui-même* a rendu à l'Amirauté.

LE premier combat se donna vers le mois de Juin, sans rien décider. M. Hugues se retira après ce combat à Negapatan, pour y réparer les dommages qu'il avait reçus, & M. le Bailli de Suffrein se retira pour le même objet à Culladore, Port Anglais dont les Français, sous les ordres de M. du Chemin, venaient de s'emparer sur la côte de Coromandel.

LE second combat eut lieu le 6 Juillet; M. Hugues dans la relation de ce combat rend compte d'un événement fort singulier. Il dit que l'*Ajax*, vaisseau de la Flotte Française, tomba tout de son long sur le *Sultan*, vaisseau de la Flotte Anglaise, & *baissa pavillon*; il ajoute, pendant que le *Sultan* fit un mouvement pour venir me joindre, l'*Ajax* mit autant de voile qu'il put, tira sur le *Sultan* qu'il maltraita fort, sans arborer aucun pavillon, & se retira ensuite dans la Flotte Française(*).

(*) POUR qu'on ne m'accuse pas d'en imposer, voici les propres termes de M. Hugues :

THE *Ajax* fall a long the *Sultan* and struk to her. Wilst the *Sultan* was wearing to join me, the *Ajax* made sail he could, fired on, and raked the *Sultan*. Then got in among his own ships.

APRÈS ce combat, dont nous verrons tout-à-l'heure les suites, M. Hugues envoya à M. de Suffrein, qui s'était retiré à Culladore, un bâtiment de Cartel, commandé par le Capitaine Watt, pour lui demander de lui livrer l'Ajax, *qui avait amené* pendant le combat. Tout autre moins honnête que M. le Bailli de Suffrein aurait peut-être regardé cette démarche de l'Amiral Anglais, ou comme un prétexte pour faire examiner l'état de sa flotte, ou comme une mauvaise plaisanterie qui ne méritait pas de réponse; cependant M. le Bailli de Suffrein eut la politesse de répondre à M. l'Amiral Hugues & de lui écrire que ce n'était pas l'Ajax mais le Sévère qui avait eu sa vergue emportée, comme cela arrive souvent dans un combat, mais qu'il n'avait jamais eu dessein d'abattre son pavillon.

CETTE réponse de M. le Bailli de Suffrein était certainement bien honnête & bien conforme à la vérité; cependant il a plu à l'Amiral Anglais de l'appeler une défaite, *an evasive answer*. M. le Bailli de Suffrein pouvait certainement répondre à M. Hugues, qu'il n'avait qu'à venir prendre possession de

la prétendue conquête, & qu'il l'attendait pour la lui livrer. M. l'Amiral Anglais n'aurait pu s'offenser de cette réponse, M. de Suffrein pouvait encore garder le Capitaine Watt & son vaisseau, pour l'empêcher d'aller porter des nouvelles de la Flotte Française, sans que M. Hugues pût s'en plaindre.

IL n'est pas possible d'aller plus loin sans s'arrêter encore sur cette singulière démarche de M. l'Amiral Hugues : il dit lui-même, *quand le Sultan fit un mouvement pour venir me joindre*, le Sévère, car c'est le Sévère à qui l'événement du pavillon est arrivé, *fit feu & maltraita beaucoup le Sultan*; ceci prouve que le *Sultan* ne fit de mouvement que pour aller rejoindre la Flotte Anglaise, & non pas pour aller prendre possession du vaisseau que l'on accusait d'avoir mis pavillon bas. — Ceci prouve que le Capitaine du *Sultan* n'avait envoyé personne pour prendre possession de ce vaisseau, *dont il ignorait même le nom*. — Ceci prouve enfin que le Sévère, dont la vergue avait été emportée, était bien éloigné de vouloir se rendre, puisqu'il provoquait encore l'ennemi par son feu, & que l'ennemi n'a pas jugé à propos de reve-

nir sur ses pas : c'était cependant bien le moment. A quel titre M. l'Amiral Hugues pouvait-il donc réclamer ce vaisseau ? Je n'en connais aucun ; mais allons plus loin.

SUPPOSONS la vérité d'un bruit qui court & que je ne crois pas ; supposons que le Capitaine du *Sévère* ait réellement amené ; n'ajoutons aucune foi à ce que l'on dit ensuite , que l'Officier qui commandait sous lui , indigné ainsi que tout l'équipage de cette action , s'est emparé du commandement & a relevé le pavillon , tenons-nous-en simplement au *pavillon abattu* , dès qu'il est constant par la propre relation de M. Hugues que le *Sultan* n'a fait aucun mouvement pour aller s'emparer de ce vaisseau , & qu'il n'a quitté sa place que pour aller rejoindre l'Amiral Anglais. Pourquoi le *Sévère* aurait-il été obligé de se rendre à la Flotte Anglaise ? par quelle raison pouvait-il lui être défendu de rejoindre la Flotte Française ? par quel droit ou par quelle loi M. Hugues pouvait-il réclamer ce vaisseau lorsqu'il a eu rejoint la Flotte Française ? c'est à M. Hugues à répondre à toutes ces questions , ou à convenir devant toute la terre de la singularité de sa démarche : faisons encore une comparaison.

Si une place avait arboré le drapeau blanc, & que le Général qui l'assiège eût négligé ou eût été hors d'état de s'en emparer, si cette place venait ensuite à être secourue par l'armée qui la protège, que penserait-on du Général ennemi qui écrirait au Général qui a secouru cette place & qui se trouverait campé sous ses murs, de la lui livrer parce qu'elle avait arboré le drapeau blanc. Tout le monde ne rirait-il pas de cette démarche? La situation du *Sévère* était cependant bien plus à l'avantage de ce vaisseau que ne pourrait l'être la situation de la ville dont je viens de parler.

M. Hugues à son ordinaire s'attribua l'avantage de ce combat; ainsi pour en juger, voyons quelles en ont été les suites. M. Hugues commence par dire que sa flotte avait été si maltraitée qu'il n'a pas pu poursuivre la Flotte Française. Ne dirait-on pas qu'il a mis la Flotte Française en fuite? Mais fuit-on devant un ennemi qui est hors d'état de nous poursuivre? & M. Hugues en disant qu'il n'avait pas été en état de la poursuivre, ne prouve-t-il pas que la Flotte Française paraissait encore dans un état à se faire craindre & à se faire respecter?

était-ce là fuir ? Ne pourrait-on pas dire au contraire que c'est lui qui s'est éloigné aussi-tôt qu'il l'a pu de la Flotte Française, *puisque'il convient* qu'il était très-maltraité ? Pursuivons.

Il dit ensuite qu'il va à Madras pour tâcher de réparer les dommages qu'il a reçus, & qu'il est obligé de s'éloigner de l'isle de Ceylon. — Il fallait donc être en bien mauvais état pour se trouver dans *la dure nécessité* de s'éloigner de sa précieuse conquête de Trincomale, & de l'exposer à tomber entre les mains des Français, comme cela est arrivé peu de temps après ; car pendant que la Flotte Anglaise était occupée à se rétablir à Madras, M. le Bailli de Suffrein mit en mer & vint attaquer Trincomale, qu'il prit en fort peu de temps.

M. Hugues craignant cet événement, était parti de Madras le 30 Août pour tâcher de l'empêcher. — *Puisqu'il craignait cet événement*, il n'aurait donc pas dû perdre de vue la Flotte Française s'il avait eu l'avantage dans la combat du 6 Juillet, autrement sa conduite mériterait *les reproches les plus graves*. — Enfin M. Hugues approchant de Trincomale le 3 Septembre, vit flotter les

Drapeaux Français sur ses remparts. Depuis quand les armées font-elles des conquêtes *aux nez & à la barbe* de leur vainqueur ? M. le Bailli de Suffrein n'avait reçu aucun renfort depuis la dernière bataille. Dans tout ce que je viens de dire, j'ai suivi *mot à mot* la relation de M. Hugues à l'Amirauté ; que l'on juge à présent de la valeur de ses plaintes ou des avantages dont il s'était glorifié.

Aussi, tôt que M. le Bailli de Suffrein fut informé de l'arrivée de M. Hugues à la hauteur de Trincomale, il quitta ce port & vint à sa rencontre. — Dès que les deux flottes furent en présence, le combat s'engagea bientôt, & M. Hugues, après avoir confessé qu'il avait été fort maltraité, dit qu'il est obligé de retourner à Madras, laissant M. le Bailli de Suffrein paisible possesseur de Trincomale & abandonnant entièrement l'île de Ceilon.

TELLE fut la suite de ce troisième combat ; nous n'avons d'autres détails du quatrième qui s'est livré vers le milieu d'Octobre, sinon qu'il a été un des plus vifs & des plus acharnés qu'il y ait eu pendant cette guerre. On convient qu'il y a eu trois Capitaines tués sur la Flotte Anglaise, mais on n'en dit pas davantage.

Les nouvelles de ce quatrième combat sont arrivées le 3 Mars 1783, par le paquebot le Rodney qui avait quitté Madras le 8 Novembre 1782. Ce paquebot annonçait aussi l'arrivée si désirée de M. Bikerton à Madras. Les nouvelles qui sont arrivées par terre dans le courant du mois de Mai parlent de quelques opérations peu importantes sur la côte de Malabar, & de la jonction de M. Bikerton avec M. Hugues à Bombai. Ce que l'on a appris depuis, est trop confus pour pouvoir être placé ici.

TELLES ont été à-peu-près les principales opérations militaires pendant cette guerre tant sur terre que sur mer. Quoique je ne me sois pas proposé d'entrer dans le détail des actions, il y en a cependant de particulières, dont j'aurais désiré de parler, entre autres celles de M. le Chevalier de Grimoard qui s'est fait une réputation bien intéressante, par le courage & l'habileté qu'il a montré dans toute sa conduite; mais comme je ne me suis pas bien rappelé les faits, je n'aurais pu en parler que confusément, & ils méritent d'être mis dans le plus grand jour.

Puis-je me permettre de dire ici un mot
sur

sur les combats sur mer & sur les relations qui en ont été données ? J'avoue que j'ai vu avec étonnement & avec chagrin que l'on comptait pour beaucoup quelques vaisseaux & quelques canons de plus. Si tout le sort d'un combat naval dépend *de ces machines*, je plains beaucoup les hommes de génie & les braves gens qui sont obligés de combattre sur mer, puisque leur génie & leur courage se trouve pour ainsi dire enchaîné pendant ce temps-là. Je ne vois rien de plus cruel & de plus ennuyeux que d'être exposé pendant plusieurs heures à une *tirailerie* qui fait toujours beaucoup plus de bruit que de mal, & qui tue ou estropie les plus braves gens, sans qu'ils puissent donner aucune preuve de leur valeur. J'ai toujours devant les yeux l'exemple de ces *fameux Flibustiers* qui avec de faibles navires ne craignaient pas d'attaquer & de venir à l'abordage avec les vaisseaux les plus gros & les mieux armés. J'ai toujours devant les yeux l'exemple des anciens qui ne craignaient pas de se précipiter avec la proue en avant sur les vaisseaux ennemis & de les briser ou de les couler à fond. C'est à ces genres de combat qu'il faudrait s'attacher si cela est possible. Dès-lors

K

le génie & l'intrépidité pourraient être comptés pour quelque chose (*).

IL est vrai que la manière de combattre aujourd'hui paraît moins meurtrière, mais elle ne décide rien, & c'est toujours à recommencer; ainsi elle devient plus meurtrière en effet. D'ail-

(*) LORSQUE j'ai hasardé quelques observations sur les Opérations Maritimes que je ne connais pas ou que je connais peu, j'ai bien senti que je devais ou que je pouvais me tromper. Cette réflexion n'avait rien de flatteur pour moi qui ai tâché de ne jamais rien dire qui ne fût bien assuré & bien établi. *Cette réflexion m'aurait donc imposé silence*, si je n'avais pas aperçu en même temps que les sujets sur lesquels j'ai hasardé mes observations, méritent les réflexions les plus sérieuses, & si je n'avais pas senti que, supposé que je sois dans l'erreur, mes erreurs ne seront pas les premières qui ont conduit à la découverte de vérités intéressantes.

Mes observations ne sont donc que pour inviter ceux qui sont plus instruits que moi sur ces objets, à en faire qui seront plus utiles. C'est à cette réflexion que j'ai sacrifié *mon amour-propre*, par ce qu'il peut en résulter un grand bien. Au reste, en avertissant le Lecteur que mes observations ne sont que *hasardées*, je n'ai pas voulu le tromper, & on ne peut pas m'accuser d'avoir voulu prononcer & décider sur des objets qui ne sont pas à ma portée, comme c'est le ton de presque tous les Ecrivains de ce siècle, à commencer par l'ignorant *Voltaire*.

leurs, pourquoi fait-on la guerre ? *Est-ce pour faire semblant de se battre ?* Que si l'on fait attention qu'il est péri dix fois plus d'hommes des deux côtés par les maladies pendant la dernière guerre qu'il n'en est péri par le fer ou par le feu de l'ennemi, on conviendra que la perte des hommes qui périssent ainsi, répand le découragement dans toute une nation ; on conviendra aussi que si ces braves gens étaient morts en versant glorieusement leur sang pour leur patrie, leur mort eût été utile, & leur exemple n'aurait fait qu'animer & encourager leurs concitoyens, au lieu qu'en mourant de dyssenterie, de fièvre & de langueur, ils ne peuvent *qu'abattre leur courage.*

LES Anciens entendaient bien mieux que nous l'art de la guerre & l'art des combats *sur terre* ou *sur mer*. Chez eux le courage & le génie faisait presque tout, & le sort des combats ne dépendait pas du jeu ou du mouvement plus ou moins vif de quelques grossières machines. Ils en avaient cependant comme nous, mais ils en faisaient fort peu d'usage, & ils étaient trop habiles pour s'amuser à ce genre de combat. Les Turcs ont encore conservé plus de connaissances *du véritable art*.

K ij

de la guerre qu'il n'en reste dans toute l'Europe (*), & s'ils sont assez sages & assez clairvoyans pour rejeter *l'art des combats* qui règne chez les Européens, je réponds qu'ils auront *de très-grands succès*, sinon à la première campagne, du moins à la seconde, ou au plus tard à la troisième. Ils doivent s'attacher pendant ce temps à disputer le terrain, ce qu'ils peuvent faire avec avantage, pour peu qu'ils soient bien conduit. Que, s'ils adoptent cet art, je réponds *de leur perte entière* (**). Si je mets ce long intervalle pour répondre de leurs succès, c'est que les Turcs n'ayant presque pas eu de guerre depuis près d'un demi-siècle, il leur faudra quelque temps, soit pour apprendre l'art de manœuvrer & de combattre en corps, soit pour former leurs Généraux.

(*) J'EXCEPTE l'artillerie & le génie qui, en France particulièrement, ont été portés presque à la perfection.

(**) ON lit dans les papiers publics que les Turcs ont adopté le fusil & la baïonnette; si cela est, je crois pouvoir leur annoncer les revers les plus funestes & leur perte entière. On ne fera pas long-temps sans voir si je me trompe plus dans cette occasion que je me suis trompé lorsque j'ai annoncé, il y a cinq ans, *les mauvais succès & les revers constants* qui devaient être la suite des opérations des Anglais en Amérique.

Ce que je viens de dire va sans doute paraître très-extraordinaire , mais *je ne suis pas assez insensé* pour avancer une chose de cette importance sans y avoir bien réfléchi & sans être bien fondé autant par la théorie que par une longue expérience. Venons aux relations des combats sur mer.

Si ces relations sont écrites uniquement pour les gens du métier , elles peuvent être très-bien écrites ; pour moi je l'ignore. Mais si elles sont faites pour le public , l'affectation que l'on a pris de ne se servir que des termes de l'art , en fait *un grimoire inintelligible* pour les trois quarts & demi des lecteurs , & d'autant plus désagréable qu'on apperçoit qu'il y a plusieurs de ces expressions qui auraient pu être rendues dans des termes à la portée de tout le monde. En les écrivant , comme on le fait , ce n'est pas la peine de les rendre publiques.



Des Opérations Politiques.

JAMAIS la politique n'a eu tant de part dans les événemens d'une guerre qu'elle en a eu dans celle-ci. Cet article est donc un des plus intéressans que l'histoire puisse présenter. Il est celui que j'aurais pu traiter avec le plus d'exactitude & de connaissance, il est par conséquent celui qu'il m'eût été bien flatteur de traiter dans toute son étendue & dans tous ses détails. Mais je suis obligé de sacrifier toutes ces considérations à une considération plus importante encore, & c'est ici plus que par-tout ailleurs que je dois observer religieusement cette maxime. — *Le secret des Nations doit rester concentré dans le fond des cabinets.* En me conformant à ce principe, je dois cependant en dire assez pour satisfaire & instruire le Lecteur. Cette carrière est bien pénible ; il faut cependant y entrer.

IL est difficile de se trouver dans une situation plus critique que n'était celle de la France au commencement de cette guerre : il est impossible de s'en tirer avec plus de gloire & d'avantage, que ne l'a fait M. le Comte de Vergennes. Ce premier début annonçait ce qu'on

devait attendre dans la suite du succès de ses travaux , & il a surpassé de beaucoup tout ce qu'on pouvait prévoir ou espérer.

LES travaux de M. le Comte de Vergennes ont été immenses. Il n'avait pas à traiter seulement avec toutes les Puissances de l'Europe , mais ses opérations s'étendaient jusques dans les quatre parties du monde. Je ne connais aucune opération & je ne crois pas qu'il soit possible d'en indiquer aucune qui lui ait échappé. Je ne crois pas qu'il soit possible d'en indiquer aucune qu'il n'ait pas conduite avec tout le succès imaginable. Jamais Ministre n'a connu comme M. le Comte de Vergennes tous les grands moyens & tous les moyens intermédiaires pour parvenir à ses fins : ce n'est cependant encore que *la plus faible partie* de ses travaux.

IL peut se trouver des hommes qui par leur art & leur habileté parviennent à amener toutes les Puissances à concourir à leurs vues. Mais M. le Comte de Vergennes est le seul jusqu'ici qui dans un si grand *conflit d'intérêt* ait su se conduire avec tant de noblesse , tant de prudence , tant d'équité , que non seulement il n'y a eu aucune de ces Puissances qui ait eu le moindre reproche à lui faire , mais qu'il n'y

K iv

en a aucune qui ait pu lui refuser son estime & sa confiance au point qu'il a rendu le Roi son Maître, le médiateur & l'arbitre de tous les grands différens qui sont survenus dans le monde entier. *Que ces petits intrigans que l'on nomme politiques apprennent donc d'un grand homme qu'on n'a recours à l'artifice & à la mauvaise foi, que quand on manque de génie & d'habileté.*

JAMAIS Ministre, je n'en excepte pas même LE GRAND SULLI, jamais Ministre n'a élevé plus haut la gloire & la considération du Roi son Maître que ne l'a fait M. le Comte de Vergennes. Je dois ajouter, jamais Prince ne fut plus digne d'avoir un pareil Ministre que S. M. LOUIS XVI. Que pourrait faire un Ministre quelque grand & quelque habile qu'il puisse être, si le Roi son Maître n'était pas encore plus grand que lui ?

DANS le peu que je viens d'exposer, j'en ai trop dit pour qu'on puisse m'accuser d'avoir parlé au hasard, & de n'avoir pas bien connu les opérations de M. le Comte de Vergennes. Que ceux qui voudraient m'accuser d'exagération, fassent connaître ce qu'il aurait pu faire & qu'il n'a pas exécuté ? Que ceux qui vou-

draient m'accuser d'adulation, apprennent que j'aurais bien mal rempli mon objet si j'y avais eu recours. L'adulation ne peut être bonne que vis-à-vis des hommes médiocres, mais elle diminue toujours & affaiblit la gloire des grands hommes : le langage de la vérité est le seul qui leur convienne. Qu'ils apprennent d'après cette observation, que je respecte trop M. le Comte de Vergennes, pour oser me permettre de le flatter. Passons aux opérations politiques de l'Angleterre.

Ces opérations feraient un beau contraste avec celles dont je viens de parler, si je pouvais me permettre de les exposer ici, mais la même loi qui m'a imposé silence sur les premières, m'impose encore silence sur celles-ci, & je ne puis me permettre de parler que de celles que je puis mettre au jour sans que cela puisse tirer à conséquence pour l'avenir.

UNE des plus remarquables a été d'envoyer en 1778 une nombreuse députation en Amérique pour offrir aux Américains des conditions si avantageuses qu'il ne manquait que le terme d'indépendance pour leur accorder tout ce qu'ils pouvaient désirer. — Dans quel temps s'est faite cette fameuse députation ? Lorsque les Amé-

ricains venaient de faire prisonnière toute une Armée Anglaïse , & lorsqu'ils venaient de faire un traité d'alliance avec la France. Que pouvait attendre l'Angleterre de cette démarche dans de pareilles circonstances ? Le voici :

N'ÉTAIT-CE pas dire aux Américains *dans les termes les plus forts*, que l'Angleterre ne savait plus où elle en était , & qu'ils n'avaient qu'à persister pour obtenir tout ce qu'ils pouvaient desirer ? Ce n'est pas tout encore , l'Angleterre en refusant alors une indépendance complète aux Américains , ne les avertissait-elle pas de la manière la plus évidente qu'elle ne cherchait qu'à les entretenir dans une dangereuse sécurité , & qu'en conservant toujours le pied chez eux , elle se proposait de revenir bientôt de toutes les concessions qu'elle leur aurait fait , dès qu'elle serait un peu débarassée des autres ennemis qu'elle avait sur les bras ? Le piège était trop grossier pour s'y laisser méprendre ; aussi les Américains rejetèrent-ils avec le plus grand dédain toutes les propositions des Commissaires Anglais , & l'Angleterre ne retira de cette démarche que l'humiliation de s'être abaissée , d'avoir fait connaître sa faiblesse , & d'avoir affermi de plus en plus les

Américains, soit dans leur alliance avec la France, soit dans leur résolution de secouer le joug de la mère patrie. Après le mauvais succès de cette démarche, *si contraire au bon sens*, qui aurait cru que l'Angleterre l'aurait renouvelée quelques années après, & cela d'une manière bien plus choquante encore. C'est cependant ce qui est arrivé, comme nous allons le voir.

M. Fox dans ses violens débats à la rentrée du Parlement, sur la fin de 1781, à l'occasion des revers que l'Angleterre venait d'éprouver; M. Fox, après avoir invectivé les Ministres de la manière la plus dure à son ordinaire; M. Fox, après les avoir menacé de leur faire perdre la tête sur l'échafaud, dit hardiment qu'il avait des moyens assurés *de faire la paix avec les Américains*. — Qui n'aurait pas cru, après cette assertion donnée en plein Sénat & à la face de l'Univers entier, que M. Fox avait des moyens certains de faire une paix honorable & également avantageuse pour l'Angleterre & pour l'Amérique? — Cette assertion augmenta beaucoup le nombre de ses partisans & tout le monde s'empressa de lui prêter une habileté peu commune. — Il devint alors

l'homme du peuple, c'est-à-dire le sauveur de la nation. Voyons donc ce grand homme paraître sur la scène; c'est là où nous pourrons le juger.

L'OPPOSITION aidée des assertions de M. Fox parvint enfin à éloigner les anciens Ministres & à occuper leur place : *c'était tout ce qu'elle demandait*. M. Fox qui avait eu la plus grande part à cette révolution, eut aussi, *comme de raison*, une des premières places dans le nouveau ministère. Il fut nommé Secrétaire d'Etat au département du Nord, & le Lord Shelburne qui avait eu par la même révolution le département du Sud, céda à M. Fox la partie des négociations de ce département; de sorte qu'il se trouva chargé par-là de toute la partie politique de l'Angleterre avec les Puissances étrangères. M. Fox avait donc le champ libre, puisque personne ne pouvait le contredire. Venons à ses opérations.

A peine M. Fox fut-il monté sur ce théâtre élevé, d'où il se proposait d'étaler aux yeux du monde entier toute son habileté, qu'apercevant qu'il s'était trop avancé, en assurant *sans le moindre fondement* qu'il était certain de pouvoir faire la paix avec les Américains à des

conditions avantageuses pour les deux nations. *M. Fox*, convaincu de l'impossibilité de tenir parole, commença par tâcher de préparer insensiblement les esprits à le voir bientôt se dédire de cette assertion. Pour cela, il annonça d'abord qu'il conviendrait d'accorder l'indépendance à l'Amérique, & que le sacrifice que l'Angleterre ferait dans cette occasion, serait payé, en exigeant des Américains des conditions qui, en mettant des bornes à leur commerce & à leur navigation, procureraient de très-grands avantages au commerce de l'Angleterre en Amérique.

J'ÉTAIS alors en Angleterre, & je me perdis dans mes spéculations. Je ne pouvais pas concevoir ce qu'était une indépendance où on imposerait des lois pour gêner le commerce, & à la navigation de l'Amérique, tandis qu'elles y favoriseraient le commerce de l'Angleterre. Ces lois ne peuvent être dictées que par un ennemi vainqueur, & ils'en fallait bien que les Anglais fussent dans cette position en Amérique, puisqu'ils y avaient perdu l'année précédente toute l'armée du Lord Cornwallis qui avait été faite prisonnière.

M. Fox sentait aussi-bien que moi l'impossi-

bilité d'imposer ces lois dures aux Américains ; & pour se tirer d'affaire, il ne craignit pas de dire en plein Parlement, dans ses discours au commencement du mois de Mai, que l'Angleterre se trouvait dans un état de faiblesse bien plus grand qu'il ne l'avait imaginé. Il dit que les ennemis de l'Angleterre étaient comme de trois à un, ce qui n'était certainement pas, mais ce qu'il eût été bien imprudent de publier, si le fait eût existé (*). Après quoi il crut pouvoir aller droit à son but, & il dit que, si on n'accordait pas une indépendance complète & sans condition à l'Amérique, l'Angleterre était perdue sans ressource : ce sont ses propres termes. *Without an independence complete and unconditional, &c.* M. Fox assaisonna cette proposition de tout ce qu'il croyait pouvoir la rendre supportable, en disant que les Américains, touchés *de cet acte de générosité*, ne manqueraient pas de faire de grands sacrifices, & de favoriser beaucoup le commerce de l'Angleterre.

(*) REMARQUONS que c'est dans ce même temps que M. Fox faisait négocier par-tout, soit pour avoir la paix, soit pour avoir des alliés. Était-ce le moyen de réussir dans l'un ou l'autre objet ? Je le demande à M. Fox lui-même.

POUR juger sur quoi cet espoir était fondé, ne perdons pas de vue les propres termes de M. Fox: *Si on n'accorde pas une indépendance complete & sans condition à l'Amérique, l'Angleterre est perdue sans ressource.* A présent, puis-je lui demander où était la générosité de l'Angleterre, en accordant cette indépendance? N'était-ce pas au contraire une nécessité absolue? & les Américains étaient-ils obligés de payer cet acte de nécessité par le moindre sacrifice? Qu'il réponde. Voilà de l'éloquence de M. Fox, le *Demosthène* de l'Angleterre; nous aurons encore occasion d'en voir d'autres échantillons. Mais si le Parlement d'Angleterre a été ébloui de ce trait d'éloquence, il n'en a pas été de même des Américains.

ETAIT-CE donc là où devait se terminer tout le fracas de M. Fox au Parlement? était-ce la peine de déplacer les anciens Ministres? pouvaient-ils faire quelque chose de pis? & s'ils avaient osé hasarder cette proposition, M. Fox lui-même ne les eût-il pas menacé de de l'échafaud? sur-tout si les Ministres l'avaient fait précéder des discours que M. Fox s'était permis quelques jours auparavant. Tout

ce grand vacarme de M. Fox à la rentrée du Parlement était donc à la lettre, les cris de la montagne qui enfante une souris. *Parturiunt montes, nascetur ridiculus mus*. Je me trompe, & j'oublie que M. Fox a été fait par-là *Secrétaire d'Etat*.

COMME on s'attendait même au Conseil, composé des plus grands partisans de M. Fox, qu'il avait quelque chose de mieux à proposer & à faire, il n'est pas étonnant que ce nouveau Ministre y ait trouvé de grandes oppositions à une semblable proposition, & M. Fox ayant perdu peu de temps après par la mort du Marquis de Rockingham, premier Ministre, son principal appui & son ami, sur le compte duquel il se proposait sans doute de mettre l'Histoire de l'Indépendance de l'Amérique; M. Fox quitta brusquement le Conseil, en disant qu'il y avait trouvé de si grands obstacles à ses desseins, qu'il ne pensait pas qu'il fût de son honneur d'y rester plus long-temps. — Qui ne croirait pas que M. Fox, en agissant ainsi, était le principal flambeau de tout le Conseil, & qu'il voulait le punir de ne pas adhérer aveuglément à ses projets? Pour juger de ce
qui

qui en était, arrêtons-nous donc encore quelques momens sur les opérations.

LES circonstances où se trouvait l'Angleterre, lorsque M. Fox est devenu Ministre, étaient encore plus fâcheuses que celles où elle était en 1778, lorsqu'on envoya une grande députation aux Américains, puisque non seulement elle venait de perdre toute l'armée du Lord Cornwallis, mais qu'elle avait perdu St. Christophe, & que la Jamaïque était menacée. M. Fox crut donc devoir renchérir encore sur les fautes des Ministres; & c'est ce qu'il fit.

M. le Général Carleton qui fut prendre le commandement de l'armée de New-York, avec défense de commettre le moindre acte d'hostilité contre les Américains, & qui se trouvait par-là à leur merci; M. le Général Carleton ainsi que tous les autres Commandans en Amérique, eurent ordre de traiter avec tous les Américains *en gros ou en détail*, & de tâcher de les amener, à quelque prix que ce fût, à faire une paix particulière. Ce n'était pas assez de cette démarche, il fallait y mettre le comble en envoyant auprès de tous les Ministres de l'Amérique en Eu-

L

rope des gens chargés de tâcher de les amener à faire accepter cette paix particulière par toute leur Nation.

DANS l'état où les affaires de l'Angleterre se trouvaient alors, soit en Amérique, soit ailleurs, les Américains pouvaient-ils avoir quelque obligation aux Anglais de la modération avec laquelle ils se proposaient d'agir en Amérique ? non certainement. L'Angleterre annonçait donc l'impossibilité où elle était de pouvoir mieux faire ; & ce n'était pas le moyen d'amener les Américains à faire la paix.

L'ANGLETERRE, en proposant dans de pareilles circonstances une paix particulière aux Américains, *même en leur accordant l'indépendance*, ne leur indiquait-elle pas bien visiblement qu'elle ne cherchait qu'à se débarrasser de la guerre d'Amérique pour se procurer quelques succès sur ses autres ennemis, & venir fondre ensuite sur les Américains qui se trouveraient alors sans alliés & sans espoir d'en avoir, après avoir abandonné la France qui avait tout sacrifié pour eux. Ce projet était indiqué avec trop d'évidence pour qu'il fût possible de le méconnaître. Ainsi quand même les

Américains n'auraient pas été ce qu'ils sont, *incorruptibles & fidèles à leurs engagements*, leur intérêt seul les aurait forcé à rejeter avec dédain toutes les propositions de l'Angleterre. C'est ce qu'a fait le Congrès, qui n'a pas même voulu permettre au Général Carleton de lui communiquer ses dépêches, & qui a répondu qu'il n'entendrait à aucune paix que la France & les autres Puissances belligérantes n'y fussent comprises.

M. Fox ne s'en tint pas à cette démarche, il fit négocier secrètement ou publiquement avec toutes les Puissances en guerre contre l'Angleterre, pour tâcher de les amener à accepter une paix particulière. Cette démarche, qui n'était que trop publique, ne pouvait que révolter les Puissances auprès de qui elle était faite; c'était avoir l'air de les soupçonner *d'une mauvaise foi*, dont elles étaient incapables, & qu'elles eussent payé bien cher à l'avenir, comme je l'ai dit, à l'occasion des Américains. C'était donc les unir encore davantage au lieu de les séparer; c'était les avertir que l'Angleterre ne savait plus où elle en était. Est-ce ainsi qu'on divise des ennemis? est-ce ainsi qu'on se fait

L ij

des alliés? Que M. Fox réponde lui-même, lui sur-tout, qui disait alors en plein Parlement, que l'Angleterre était dans un état de faiblesse extrême.

IL y a plus, M. Fox par cette démarche rappelait au monde entier que, depuis près d'un siècle, l'Angleterre a toujours fait sa paix particulière lorsqu'elle y a trouvé son avantage sans s'occuper de ses alliés. Tout le monde fait que dans la guerre de succession en 1700, l'Angleterre fit une paix particulière lorsqu'elle put obtenir ce qu'elle désirait sans penser seulement à ses alliés. — Tout le monde fait qu'en 1748 l'Angleterre satisfait des conditions qui lui étaient proposées, conclut la paix sans consulter ses autres alliés, &c... &c... &c... M. Fox, par la démarche dont je viens de parler, n'a donc fait que décrier l'Angleterre en pure perte. Encore un coup, était-ce le moyen de diviser des ennemis ou de se faire des alliés? Venons à ce qui s'est passé en Hollande.

TOUTE l'Europe avait les yeux ouverts sur la conduite que tiendraient les Hollandais au commencement de cette guerre. M. le Chevalier York, alors Ambassadeur d'Angleterre

à la Haye ; *m'a dit plusieurs fois* , que l'Angleterre avait fait savoir à cette Puissance , qu'elle ne lui demanderait pas les secours stipulés par les traités , & que , si la Hollande avait voulu les fournir , *l'Angleterre les aurait refusé* , parce qu'elle n'aurait su qu'en faire. Il m'a ajouté que l'Angleterre ne désirait de la Hollande qu'une neutralité parfaite (*).

DÈS que la Hollande , du consentement même de l'Angleterre , devait être une Puissance neutre , elle devait exécuter *à la lettre* les traités qui désignent quels sont les effets dont l'importation doit être permise chez les Puissances en guerre. En s'écartant de la lettre de ces traités , elle eût manqué aux obligations des Puissances neutres , & la neutralité de la Hollande eût été toute en faveur de l'Angleterre. Ces traités ne défendent point l'importation des munitions navales dans les ports des Puissances belligérantes ; la Hollande , comme Puissance neutre , avait donc non feu-

(*) JE ne pense pas que M. le Chevalier York veuille tenter de jeter de l'incertitude sur ce fait , qui d'ailleurs est connu de plusieurs personnes d'un très-haut rang.

lement le droit, mais était obligée de les transporter indistinctement dans les ports des Puissances en guerre, selon l'avantage qu'elle y pouvait trouver. Si elle eût donné la préférence à l'une de ces Puissances sur l'autre, ç'aurait été marquer une partialité contraire aux obligations d'une Puissance neutre. — Vouloir ôter à la Hollande *la liberté de transporter les munitions navales dans les ports de France*, c'était donc vouloir l'obliger à *manquer aux traités* qui déterminent la conduite que doivent tenir toutes les Puissances neutres; c'est cependant ce que l'Angleterre *voulait exiger* de la Hollande; on ne pouvait remplir cet objet que par la voie des armes, c'est-à-dire par la loi du plus fort, ou par la voie des négociations.

M. le Chevalier York crut devoir employer d'abord la voie des négociations, & il avait de grands avantages pour cela. Il y avait près de trente ans qu'il était Ambassadeur en Hollande, il avait eu le temps de s'y faire un parti très-puissant, il avait gagné l'amitié du peuple par des libéralités placées & par une magnifique dépense. M. le Chevalier York avait à traiter avec une Puissance alliée de

L'Angleterre depuis plus d'un siècle, il avait en sa faveur d'anciens préjugés contre la France, préjugés qu'il n'est que trop difficile de détruire, dans le temps même qu'ils deviennent sans fondement, & qu'ils peuvent préjudicier aux intérêts d'une nation. Tels étaient les avantages de M. le Chevalier York; *il en avait d'autres encore* qu'il ne me convient pas d'exposer ici, mais que le temps fera bientôt connaître.

TOUTE la politique de l'Angleterre ayant été depuis près d'un siècle de parler en maître aux Puissances avec qui elle a eu à traiter, de les provoquer, de leur mettre à tout instant le marché à la main. M. le Chevalier York se livra aux principes de cette politique qui est très-commode, *car elle n'exige ni génie, ni habileté*, & M. le Chevalier York perdit bientôt par-là tous ses avantages, de sorte qu'il échoua dans toutes les parties de ses négociations.

EN faisant connaître tous les avantages de M. le Chevalier York en Hollande, j'ai assez indiqué tous les obstacles que M. le Duc de la Vauguyon, Ambassadeur de France à la Haye, devait rencontrer dans ses négociations. Mais

M. le Duc de la Vauguyon , homme de génie & qui est entré dans la carrière politique de la manière la plus glorieuse , a surmonté tous ces obstacles avec le plus grand succès. Si l'on veut se convaincre qu'il n'y a pas ici d'exagération , que l'on jete les yeux sur ce qui s'est passé en Hollande , il y a environ vingt-cinq ans , que les choses étaient à-peu-près dans la même situation , & l'on verra qu'aucun des prédécesseurs de M. le Duc de la Vauguyon n'a fait alors *ce qu'il a exécuté avec tant d'habileté.*

POUR parvenir à avoir quelques succès dans ses négociations , il fallait commencer par détruire ces anciens préjugés qui aveuglent souvent les Nations & les divisent dans le temps même que *leurs intérêts* doivent les unir. C'est à quoi s'attacha M. le Duc de la Vauguyon , & il y réussit par une noble affabilité avec laquelle il accueillait tous ceux qui l'abordaient , ou avec qui il avait à faire. — *Ce qui le rendait plus intéressant encore , c'est qu'au milieu de cette affabilité , personne ne pouvait se permettre d'oublier qu'il était avec M. le Duc de la Vauguyon , PAIR de France & AMBASSADEUR de S. M. T. C.*

Par cette conduite , M. le Duc de la Vauguyon parvint à diminuer , finon à éteindre entièrement ces préjugés dans une grande partie de la Nation , & à lui faire connaître ce que *la justice* exigeait d'elle.

SIR Joseph York , *ne sachant plus alors comment manœuvrer* , eut recours à la voie des armes , & il porta l'Angleterre à faire attaquer & enlever l'escorte que les Hollandais avait donné aux convois des munitions navales pour les faire respecter. Cet acte d'hostilité de la part de l'Angleterre était *contre tous principes d'équité* , puisque la Hollande était alors en paix avec l'Angleterre & que le transport des munitions navales non seulement n'avait rien de contraire , *mais était conforme* aux traités qui indiquent la conduite que doivent tenir les Puissances neutres avec les Puissances en guerre.

LA Hollande étonnée de ces actes d'hostilité , crut devoir les prévenir dans la suite en pressant ses Ambassadeurs à Pétersbourg d'accéder à la ligue du Nord. M. le Chevalier York , de son côté , crut devoir parer ce coup qui devenait très-indifférent à l'Angleterre , puisqu'au défaut de la Hollande , la

ligue du Nord était assez puissante pour se faire respecter & transporter les munitions navales par-tout où il le jugerait à propos de le faire ; mais M. le Chevalier York avait d'autres raisons, comme nous le verrons tout-à-l'heure, pour tâcher d'empêcher la Hollande d'entrer dans la ligue du Nord. Au reste, ayant encore échoué dans ce projet, il crut qu'il n'y avait plus un moment à perdre pour déclarer la guerre à la Hollande. M. le Chevalier York m'a dit lui-même qu'il ne demandait pas mieux qu'on *le crut l'auteur de cette guerre*. Puisqu'il cherche à *s'en glorifier* ; laissons-lui donc *tout l'honneur de cette opération*.

M. le Chevalier York fit précéder cette déclaration en poussant les plus hauts cris sur le refus que la Hollande avait fait jusqu'alors des secours stipulés par les traités. — Où était donc ces refus, puisque l'Angleterre avait prévenu la Hollande qu'elle ne voulait pas de ces secours (*) ? Cependant

(*) Si l'on veut connaître avec plus de certitude encore la vérité de ce fait, que l'on jete les yeux sur les opérations de M. le Chevalier York, & on verra qu'il n'a commencé à réclamer ces secours que quand il a vu qu'il ne pouvait pas empêcher la Hollande de transporter des

c'est en conséquence de ce refus, supposé bien gratuitement, que Sir Joseph s'exhalait en plaintes amères & en menaces violentes si la Hollande persistait à refuser ces secours dont on ne voulait pas. Tout cela ne pouvait que faire rire ceux qui étaient dans le secret; tout cela ne pouvait avoir que l'air de vouloir effrayer les autres, que l'on prenait sans doute pour des enfans; aussi tout cela fut-il sans effet, & les Hollandais n'entrèrent pas moins dans la ligue du Nord; opération qui, comme je l'ai dit, ne tirait plus à aucune conséquence pour l'Angleterre.

M. le Chevalier York poussa aussi les plus hauts cris contre un projet de traité de com-

munitions navales dans les ports de France, & surtout quand il a vu que la Hollande, malgré tous ses efforts, avait envoyé des Députés, dès le mois d'Août 1779, pour entrer dans la ligue du Nord; cependant le moment de réclamer ces secours était celui où les actes d'hostilité ont commencé. --- Peut-on croire qu'il eût tant différé si l'Angleterre eût voulu de ces secours? Peut-on douter après cela que les cris violens qu'il a poussé ensuite, n'aient été d'abord qu'un jeu de sa part pour amener la Hollande à ses vues, & ensuite pour tâcher de justifier la déclaration de guerre qu'il avait projetée.

merce entre la Hollande & l'Amérique , au cas que celle-ci fût reconnue indépendante par l'Angleterre elle-même. Ce projet ayant été concerté entre M. de Neuville , Banquier à Amsterdam , & des Américains , M. de Neuville pensa qu'il convenait d'en faire part à M. Van Berkel , Pensionnaire d'Amsterdam.

M. Van Berkel ne trouvant rien d'offensant dans ce traité, ne crut pas devoir mettre aucun obstacle à cette négociation, qui dans le vrai ne signifiait absolument rien, puisqu'elle ne pouvait avoir d'exécution qu'au cas que l'indépendance de l'Amérique fût reconnue par l'Angleterre elle-même, & qu'il fallait encore que les Etats-Généraux voulussent approuver alors ce traité de commerce. Il n'y avait donc rien de plus innocent que le projet de ce traité, concerté entre des particuliers qui n'étaient pas *autorisés* à traiter au nom de leur Nation. Ce sont de ces *spéculations* qui arrivent tous les jours sans qu'on se soit jamais avisé dans aucun Gouvernement du monde d'en faire un crime à ceux qui les ont formées.

Il n'y avait aussi rien de plus sage que la conduite de M. Van Berkel dans cette occasion, & la suite l'a prouvé. Cependant M. le

Chevalier York, après s'être plaint amèrement de ce projet qui n'était encore qu'une esquisse bien imparfaite, a demandé hautement qu'on en punisse non seulement l'auteur, mais aussi M. Van Berkel, pour ne s'y être pas opposé. Quel était donc le crime de l'un & de l'autre? c'est à Sir Joseph à nous l'apprendre pour justifier ses clameurs & ses persécutions. Mais dans le vrai, il ne cherchait *que de vains prétextes*, pour tâcher d'autoriser la déclaration de guerre qu'il projetait.

LES cris, les plaintes & les menaces de M. le Chevalier York n'ayant pas fait changer de système à la Hollande, il vit que pour remplir ses vues & celles de l'Angleterre, il n'y avait plus un moment à perdre, & il pressa la Cour de Londres à déclarer la guerre aux Hollandais. Son avis *qui convenait fort aux circonstances* fut suivi bientôt après, & on commença par leur enlever tous leurs vaisseaux marchands, comme je l'ai déjà dit. De sorte que la Hollande souffrit dans cette occasion *une perte immense* à laquelle elle ne devait pas s'attendre de la part *d'une Nation son ancienne alliée*, qui n'avait pas le moindre reproche à lui faire. Passons aux desseins de l'Angleterre & de M.

le Chevalier York qui ont déterminé sa conduite avant la déclaration de cette guerre. Pour en juger sans l'ombre d'erreur, il faut faire ici la récapitulation de plusieurs faits qui ont précédé cette déclaration.

M. le Chevalier York m'a dit que l'Angleterre n'a pas voulu des secours de la Hollande stipulés par les traités; M. le Chevalier York a fait attaquer & enlever l'escorte que la Hollande avait accordée aux vaisseaux qui transportaient des munitions navales; M. le Chevalier York a fait tout ce qu'il a pu pour empêcher la Hollande d'entrer dans la ligue du Nord, quoique cette démarche devînt très-indifférente à l'Angleterre, par rapport aux munitions navales, comme je l'ai déjà dit plus haut. Enfin M. le Chevalier York m'a dit qu'il ne demandait pas mieux qu'on le crût l'auteur de la guerre de l'Angleterre contre la Hollande. Voilà des faits dont il faut connaître l'objet. — *L'objet* de M. le Chevalier York était d'empêcher la Hollande d'armer sous quelque prétexte que ce pût être. En voici la raison :

L'ANGLETERRE & M. le Chevalier York prévoyant la perte de l'Amerique par le

mauvais succès des mauvaises opérations dont on s'était occupé jusqu'alors, & il ne fallait pas être bien clair-voyant pour cela, avaient formé dès long-temps le projet de s'en dédommager sur la Hollande. C'est par cette raison qu'on voulait la tenir dans une dangereuse sécurité & *l'empêcher d'armer sous quelque prétexte que ce fût*, afin de la prendre au dépourvu, & de s'emparer plus facilement de tous ses établissemens, qu'on savait très-bien être presque sans défense. *Voilà le fait* ; venons à la preuve.

CE fait est prouvé premièrement par la déclaration de guerre brusque & inattendue contre la Hollande, dès qu'on a vu qu'étant entrée dans la ligue du Nord, elle ferait obligée d'armer pour fournir son contingent, on jugeait bien que dès-lors la Hollande se tiendrait sur ses gardes & *qu'elle pourvoirait à la défense de ses Etablissemens*. C'est ce que l'Angleterre voulait prévenir, afin d'avoir plus de facilité à s'en emparer.

CE fait est prouvé secondement par la manière précipitée avec laquelle les Anglais sont tombés sur tous les Etablissemens Hollandais dans les deux Indes, en négligeant même

d'attaquer les Etabliffemens de leurs ennemis, avec qui ils étaient auparavant en guerre, comme ils auraient pu au moins le tenter avec espoir de succès. — Pour se convaincre de cette importante vérité, il faut entrer dans de plus grands détails.

Tout le monde fait que M. l'Amiral Rodney, depuis le mois de Novembre 1780 jusqu'à la fin de Mai 1781, a été maître de la mer dans les Indes Occidentales où la France n'avait point de flottes alors, & qu'il était maître par conséquent d'attaquer quelque Etablissement Français sans craindre d'être troublé dans son entreprise. Tout le monde fait qu'ayant échoué devant St. Vincent vers la fin de Novembre, il ne fit plus aucune tentative sur les Isles Françaises, mais qu'il s'empressa de se jeter sur St. Eustache, &c. aussi-tôt qu'il fut informé de la déclaration de guerre contre la Hollande.

TOUTES ces Possessions Hollandaises étant sans défense & sans espoir d'être secourues du moins de très-long temps, M. l'Amiral Rodney *assuré de s'en rendre maître*, lorsqu'il le voudrait, pouvait ou s'en emparer, en employant pour cela qu'une très-petite partie de ses

ses forces, ou bien différer de s'en emparer & s'occuper auparavant de porter quelque coup sensible à la France. — Mais il s'est bien gardé de se conduire ainsi ; il s'est porté avec toutes ses forces sur St. Eustache , &c. tant il avait peur que ces faciles conquêtes vinssent à lui échapper ; & satisfait de ce succès , il n'a pas jugé à propos de porter ailleurs *ses armes victorieuses* , quoiqu'il en eût bien le temps. C'est ainsi que les choses se sont passées dans les Indes Occidentales. Il en a été à-peu-près de même dans les Indes Orientales , où les Anglais se sont emparés de Trincomale , &c. lorsqu'ils pouvaient à peine résister aux Marates , à Hider-Aly , & ensuite aux Français qui s'y sont présentés en forces. — Cette conduite a été cause qu'ils ont perdu peu de temps après non seulement leurs conquêtes sur la Hollande dans l'une & l'autre région , mais aussi leurs propres établissemens , savoir Tabago & St. Christophe dans les Indes Occidentales , & Culadore dans les Indes Orientales , &c.

— ENFIN , ce fait est prouvé par la conduite de l'Angleterre , lorsqu'il s'est agi de traiter des conditions de la paix ; c'est alors qu'elle a découvert avec la dernière évidence le projet

M

qu'elle avait formé de se dédommager sur la Hollande de la perte de l'Amérique. — Tout le monde fait combien l'Angleterre s'est opiniâtée à vouloir conserver les faciles conquêtes qu'elle avait faites dans les Grandes Indes sur la Hollande, lorsqu'on a signé les préliminaires. — Tout le monde fait que ces prétentions de l'Angleterre ont empêché la Hollande d'être comprise dans le traité général de la paix, parce qu'il lui était impossible de prendre un parti sur les demandes de l'Angleterre, puisqu'on ignorait alors si ces conquêtes n'avaient pas passé entre les mains des Français. Événement qui était arrivé du moins en partie, comme on l'a vu depuis. — D'après cela, je crois qu'il est impossible de douter que la Hollande ne fût une victime qu'on tâchait d'endormir, en attendant qu'on pût la sacrifier. Telle était la politique de M. le Chevalier York vis-à-vis d'une Puissance ancienne, alliée de sa patrie, auprès de qui il avait été trente ans Ambassadeur (*).

(*) Qu'on ne perde pas de vue que M. le Chevalier York m'a dit, qu'il ne demandait pas mieux qu'on le crût l'auteur de la guerre de l'Angleterre contre la Hollande.



ÉTAT ACTUEL

Des MŒURS & de la CONSTITUTION de l'Angleterre.

L'ANGLETERRE a donné au monde entier un spectacle bien étonnant pendant cette guerre. Je ne connais aucune *nation libre*, soit ancienne soit moderne, chez qui la guerre n'ait pas arrêté les progrès de la corruption, n'ait pas contribué à la réforme des mœurs, n'ait pas ranimé la pratique des vertus; *je n'en connais aucune.* Cependant c'est lors d'une guerre qui menaçait l'Angleterre de sa ruine entière, c'est lors d'une guerre malheureuse, qu'on a vu en Angleterre la corruption s'étendre, le relâchement des mœurs s'accroître, & la pratique des vertus diminuer toujours de plus en plus. En vérité, les défenseurs de la patrie seraient bien excusables *s'ils manquaient à leur devoir*, & s'ils regrettaient d'être exposés à soutenir les fatigues & les travaux les plus violens, s'ils re-

grettaient d'être exposés souvent au plus grand mal-aïse , à la faim , à la soif , aux injures de l'air , aux blessures , à la mort , &c... lorsque ceux pour qui ils se livrent à tant de travaux & à tant de dangers, *s'abandonnent à la mollesse* , ou sacrifient tout à l'intérêt le plus vil , *à l'intérêt personnel*. Quels reproches fondés pourrait-on leur faire alors ? Je ne les connais pas : entrons dans de plus grands détails.

J'AI VU dans l'espace de huit mois tripler en Angleterre la consommation des bas de soie blancs , de la poudre , de la pommade , &c. J'ai vu tripler le nombre des perruquiers , des parfumeurs , des marchandes de modes , &c.... J'ai vu tripler les dépenses pour les équipages , pour les vêtemens , pour la parure , &c. J'ai vu tripler le goût pour la musique , pour les concerts , pour les mascarades , pour le jeu , pour les spectacles , pour les bals , &c... J'ai vu par conséquent *trippler au moins* tous les désordres & les vices qui en sont la suite inévitable. J'ai vu tout cela dans l'espace de huit mois *sans la moindre exagération* , & cela dans le temps *d'une guerre malheureuse*.

C'est dans ce même temps qu'on enterrait *des Garriks* avec une pompe royale , & que

les gens de la première qualité se disputaient à qui *aurait l'honneur* d'affister à son convoi & de tenir les coins du drap mortuaire *de cet histrion*; tandis qu'à peine s'est-il trouvé quelques curieux dans le commun du peuple pour voir passer le convoi *d'un des plus grands hommes d'Etat* que l'Angleterre ait produit, *du célèbre PIT*. C'est dans ces mêmes temps qu'on appelait à Londres à grands frais des batteurs, des farceurs, des danseurs, & que l'on mettait le plus grand mérite à *savoir* bien danser un *minuet*. Enfin c'est dans ce même temps où il n'a manqué que des talons rouges pour que l'Angleterre eût rassemblé & renchéri de beaucoup sur tous les vices & les ridicules des autres nations de l'Europe (*). Qu'en est-il résulté?

(*) Autrefois les Anglais laissaient aux femmes la parure & l'usage des diamans, pour qui l'un & l'autre est fait uniquement. --- Dernièrement, lorsqu'on a célébré le jour de la naissance du ROI, on a vu deux des principaux Ministres, le Lord Stormont & le Lord Carlisle se distinguer par l'élégance de leurs vêtemens & par la magnificence de l'étoile de diamans qu'ils portaient à leurs habits. Aussi ont-ils eu la gloire d'être appelés dans tous les papiers publics, *les biaux* de l'Assemblée. Le Lord Stormont *un biau*! Cette gloire

J'AI vu tripler dans le même espace de temps le nombre des mendiants , parmi lesquels il y en a d'assez bien vêtus , pour faire connaître qu'il y a quantité de pauvres honteux qui sont sans secours & dans la misère. J'ai vu tripler le nombre des escrocs , des frippons , des voleurs , soit à Londres , soit sur les grands chemins. Cela est venu au point que l'ancienne police n'est plus assez forte pour réprimer leur brigandage , & qu'on est forcé aujourd'hui , pour s'en garantir , de chercher des moyens violens qui ne peuvent que mettre en danger la liberté publique. J'ai vu tripler le nombre des gens mal-aisés dans toutes les classes des habitans , particulièrement dans la Noblesse.

CETTE Noblesse autrefois si riche & qui avait tant d'ordre dans sa dépense ; cette Noblesse si grande lorsqu'il fallait paraître avec éclat ou faire du bien , & qui savait par une noble économie avoir toujours des fonds en réserve chez ses Banquiers ; cette Noblesse par conséquent si indépendante , si incorrup-

si flatteuse pour des Ministres , *sur-tout dans ces circonstances* , cette gloire si éminente & si difficile à acquérir , fera sans doute dans la suite l'objet de l'émulation de toute la première Noblesse d'Angleterre.

tible & qui dédaignait les places & les emplois ; cette Noblesse qui savait se faire respecter *en se mêlant familièrement* avec le plus commun du peuple, & qui avait l'ame assez grande pour s'élever au-dessus des préjugés ridicules en mettant ses enfans les plus jeunes chez des Banquiers & chez des Négocians pour leur apprendre à vivre de leur travail & à être à l'abri par-là des besoins & de la corruption ; cette Noblesse qui savait que la nature n'a pas donné aux hommes des parchemins, mais qu'elle leur a donné des mains pour travailler & se procurer de quoi vivre ; cette Noblesse n'existe plus ; celle d'aujourd'hui se trouve surchargée de dettes, ne payant qu'avec peine, & continuellement aux expédiens peut-être plus en Angleterre que par-tout ailleurs.

Le luxe a pénétré tellement dans toutes les classes des habitans, qu'il n'y a pas *un pauvre Savetier* qui ne veuille être frisé, poudré & avoir une queue le Dimanche : il est facile de juger des autres après cela. — On ne voit plus à Londres cette belle simplicité si vantée autrefois, qu'il n'y avait qu'un prix aux objets de commerce, & qu'un

enfant pouvait aller acheter les choses les plus précieuses sans craindre d'être surfait, sans craindre d'être trompé. Tout gît actuellement dans l'étalage le plus recherché & le plus éblouissant ; tout gît dans *le charlatanisme*, & chacun vend le plus qu'il peut.

ON ne méprise plus en Angleterre les titres, les décorations *comme on le faisait autrefois* ; je ne connais pas de pays où il y ait plus *de sot orgueil & de petite vanité* (*). Le dernier des manans y est appelé

(*) ON parle aujourd'hui d'établir un Ordre militaire en Angleterre. Les Anglais qui se sont toujours distingués jusqu'ici par leur courage, n'ont eu d'autre objet d'émulation dans les combats que la gloire & l'honneur de leur Patrie ; cet objet ne leur suffira-t-il plus ? & leur faudra-t-il dans la suite quelque petite décoration pour satisfaire leur vanité & les engager à faire leur devoir ? D'ailleurs ce qui peut convenir à des Etats monarchiques, peut-il convenir à des Etats libres ? C'est à eux à y bien penser ; pour moi, je ne m'expliquerai point là-dessus.

RIEN de plus respectable certainement que les décorations militaires ; mais elles doivent être distribuées sur le champ de bataille à celui qui les a méritées, & cela en présence de tous ceux qui ont été témoins de son action, sans quoi *on abusera bien vite* de ces décorations qui doivent toujours avoir rapport à l'action que l'on veut cou-

Gentilhomme ; on le traite toujours de *Sire* en lui parlant. Viennent ensuite les titres de Chevaliers, d'Ecuyers, de Baronets, de Lords, de Marquis, de Comtes, de Ducs, &c. & ces titres se multiplient tous les jours à l'infini, parce que tout le monde en est devenu extrêmement avide. Si un inférieur parle à un homme titré, il faut qu'il ait toujours dans la bouche votre Seigneurie, *your Lordship*.

LE beau tableau que présentait l'Angleterre il n'y a pas encore trente ans, peut-être pas encore dix ans ! On la voyait jouissant de *la plus haute considération dans le monde entier*, libre, heureuse & élevée au comble de la grandeur. On voyait que les vertus étaient la source & le fondement de sa considération, de sa prospérité, de son bonheur, de sa gloire. Quel contraste entre l'Angleterre d'alors & l'Angleterre d'aujourd'hui !

C'EST dans ces temps heureux que les Fê-

ronner. C'est ainsi que les Romains distribuaient leurs Couronnes *civiques, murales, vallaires, &c...* Le simple Soldat, comme l'Officier & le Général, doit y participer lorsqu'il l'a méritée.

tes & Dimanches étaient consacrés uniquement au Service Divin, & que le jeu sur-tout était défendu ces jours-là *sous les peines les plus sévères*. Combien de fois n'ai-je pas entendu dire, on permet les Fêtes & Dimanches d'aller au café, au cabaret, &c... & on défend le jeu; quel mal y aurait-il donc de permettre au public de s'amuser à faire une partie après le Service Divin? Quel mal? de bien grands; mais il faut les faire connaître.

PREMIÈREMENT, il faut convenir qu'en permettant le jeu ces jours-là, c'était permettre un désordre de plus sans diminuer les autres: mais ce n'est rien encore, voici le plus grand mal.

DANS les temps heureux dont je viens de parler, les Fêtes & Dimanches étaient les seuls jours que les Anglais se rassemblaient après le Service Divin, soit en famille, soit avec leurs amis. Le reste du temps était consacré au travail; les femmes s'occupaient pendant le reste de la semaine du soin de leur ménage & d'élever leur famille, elles ne pensaient qu'à faire le bonheur de tout ce qui les environnait, tandis que les hommes s'oc-

eupaient des affaires du dehors & prenaient soin de conserver ou d'accroître leur fortune. Telle était alors la manière de vivre des Anglais de toutes les classes & de toutes les conditions. Ne perdons pas de vue qu'ils étaient alors très-heureux & qu'ils jouissaient de la plus haute considération dans le monde entier. Peuvent-ils en dire autant aujourd'hui ? L'époque dont je parle est si voisine du moment où j'écris, qu'il n'y a personne qui ne puisse se la rappeler & en voir encore *des vestiges bien intéressans*. Venons aux conséquences qui seraient résultées si on avait permis le jeu.

En permettant les jeux de quelque espèce que ce puisse être les Fêtes & Dimanches, c'était faire naître le goût pour ces jeux ; c'était engager insensiblement les hommes & les femmes à se rassembler pendant la semaine pour le satisfaire ; c'était éloigner les femmes du soin de leur famille, du soin de leur ménage & des affaires domestiques ; c'était leur inspirer bientôt après du dégoût pour toutes ces choses-là ; c'était leur faire naître le goût des assemblées, de la dissipation, des ajustemens & de tous les désordres qui en sont la

fuite; c'était éloigner les hommes du travail & du soin de leur fortune; c'était par conséquent renverser entièrement *l'ordre de la nature & l'ordre des sociétés*; c'était détruire le bon ordre & l'aïfance intérieure; c'était ouvrir la source de la corruption & des vices d'où devaient naître *nécessairement* les divorces, les méfintelligences dans les familles, leur ruine & le bouleversement de leur fortune. Voilà ce qui serait résulté en permettant les jeux de quelque espèce que ce puisse être les jours de Fêtes & Dimanches, & c'est ce qui n'est que trop arrivé depuis que les *biaux*, les *peoples of fashion*, ou les gens du bon ton & du bel air en Angleterre ont cru devoir se permettre dans *ce siècle éclairé* de secouer *ce qu'il leur plaît d'appeller préjugés* (*) & s'écarter de cette défense. C'est

(*) Dès que l'on voudra se permettre de discuter tous les objets, je voudrais savoir ce qu'on pourra ne pas mettre au rang des préjugés? Pour moi, après y avoir bien réfléchi, je ne vois rien, je ne connais rien... absolument rien qu'on ne puisse mettre au rang des préjugés dès qu'on voudra se permettre de le discuter. Il est facile d'appercevoir les conséquences qui doivent en résulter & les obligations que l'on a aux *sots raisonneurs* de ce siècle.

donc à cette défense que l'Angleterre a dû de conserver plus long-temps que les autres Nations *ses vertus* ; qui ont été la source de son bonheur , de sa prospérité , de sa grandeur passée.

TELLE était la sagesse & la prévoyance de nos aïeux , pour qui cependant nous affectons tant de dédain. Ils savaient employer les moyens les plus doux & les plus simples pour prévenir & arrêter le progrès des désordres & des vices contre lesquels on emploie vainement aujourd'hui la sévérité & la violence. Je n'ai rien exagéré dans ce que je viens de dire , & il s'en faut bien que j'aie dit tout ce que je puis dire. Passons à d'autres objets très-intéressans.

LES Anglais disent que les étrangers parlent beaucoup d'eux & ne les connaissent pas ; en cela ils ont raison , c'est en Angleterre qu'il faut venir pour connaître les Anglais. — Ils disent que les étrangers parlent beaucoup de leur constitution & ne la connaissent pas. En cela ils se trompent , & ils vont être sans doute

Cette observation dont il est impossible de contester la vérité , est certainement de la plus grande importance pour le bon ordre des sociétés.

bien surpris d'entendre un étranger leur dire, que ce sont eux-mêmes qui ne la connaissent pas ; qu'ils agissent continuellement d'une manière qui lui est totalement opposée & qui doit la détruire entièrement avant qu'il soit peu. J'aurais une multiude de faits à rapporter pour prouver cette vérité ; mais je me contenterai des deux suivans.

LES Anglais ont pour *maxime* de s'embarraffer fort peu si un homme est sans mœurs, sans principes, sans conduite ; & s'il arrive qu'un homme de cette espèce annonce *quelque capacité*, ils ne font aucune difficulté de l'admettre, soit dans le Parlement, soit dans l'administration des affaires publiques, soit dans les emplois. Les Anglais, en adoptant cette maxime, prouvent qu'ils ne connaissent ni leur constitution, ni ce que c'est que *la liberté d'un Etat*, ni ce qui en a fait de tous les temps *la seule base & le seul soutien*.

QUE les Anglais me citent un homme sans mœurs, sans conduite, sans principes *dans un pays libre*, qui, étant parvenu aux places du gouvernement, n'ait pas travaillé directement ou indirectement à détruire la liberté, ou à renverser la constitution de sa patrie ?

Qu'ils m'en citent un seul ! je les en défie. Si on doute encore de cette vérité , que l'on commence par examiner ce qu'a fait *César*, l'homme *du plus grand génie* que le monde ait produit , & qu'on passe ensuite tous les autres en revue ; après quoi je suis bien assuré qu'il ne restera plus aucun doute à cet égard. Cette seule observation suffirait donc pour prouver que les Anglais , en adoptant la maxime dont je viens de parler , ne connaissent pas leur constitution , qu'ils agissent d'une manière qui lui est totalement opposée , & qui doit la détruire complètement dans peu. Je pourrais après cela me dispenser d'en dire davantage , mais il faut aller plus loin.

Je veux que ce *phenomène* qui n'a existé nulle part , se trouve en Angleterre ; je veux qu'un homme de cette espèce soit assez éclairé pour connaître les intérêts de sa patrie , & pour s'occuper assidument du soin d'en conserver les loix , la constitution , la liberté. Je veux qu'il soit assez laborieux , assez incorruptible , assez intelligent , pour ne rien faire ou ne rien proposer qui ne tende à remplir tous ces objets ; *on voit que je veux l'impossible* ; mais supposons tout cela. En est-il moins vrai que

d'admettre un pareil homme soit dans le Parlement, soit dans le ministère, soit dans les emplois, c'est ne pas connaître la constitution de l'Angleterre, c'est la renverser entièrement ? Non certainement, cela n'est pas moins vrai. Mais une vérité de cette espèce demande à être démontrée avec la dernière évidence. Commençons pour cela par établir *un principe incontestable* qui est sans doute inconnu aux Anglais; ce peuple si réfléchi & qui jouit depuis si long-temps de sa liberté.

LA LIBERTÉ dans un Etat ne peut être fondée que sur la pratique des bonnes mœurs & des vertus. En voici la raison :

DANS tout pays libre, les loix sont très-douces, & il semble que la Puissance législative n'ait fait que supposer la possibilité du désordre ou du crime qu'elle a voulu punir par la loi, sans, pour ainsi dire, croire que ce crime pût exister; de sorte qu'en laissant à l'innocent toutes les facilités possibles de se justifier, elle donne au coupable une multitude de moyens d'échapper à la punition. Observons là dessus, que de tous les pays qui ont été ou qui sont libres, l'Angleterre est peut-être celui où les lois soient les plus douces, & où il soit plus facile

facile à un coupable d'échapper à la punition.

La puissance législative en se conduisant ainsi , a eu pour objet principal de lier les mains autant qu'elle l'a pu à *la puissance exécutive* , à qui elle a confié les forces de l'Etat , afin de l'empêcher d'en abuser & de rien entreprendre contre la liberté publique ou particulière. D'après cela , n'est-il pas évident que la liberté ne peut se soutenir que par la pratique des bonnes mœurs & des vertus ? N'est-il pas évident que si on s'en éloigne , les désordres & les vices *presque assurés de l'impunité* se multiplieront à l'infini ? N'est-il pas évident que la liberté ne sera plus alors qu'une *licence effrénée* , source inépuisable de tous les désordres possibles ? N'est-il pas évident qu'il faudra donner alors à la puissance exécutive de plus grandes forces pour veiller à la sûreté & conserver la tranquillité publique ? N'est-il pas évident que la puissance exécutive , armée d'un si grand pouvoir , pourra l'accroître encore sous toute sorte de prétexte , *comme cela n'est déjà que trop arrivé* , & pourra par conséquent lorsqu'elle le voudra détruire la puissance législative , *s'emparer de son autorité* , dicter

N

elle-même des lois & anéantir pour toujours la liberté.

Tout cela est trop évident , & on en a déjà fait une trop funeste expérience pour pouvoir être contesté. Il faut donc convenir après cela que l'ennemi le plus dangereux que la constitution d'un pays libre puisse avoir , est un homme sans mœurs , sans principes & sans conduite. Il faut convenir que de placer de pareils hommes dans les affaires de l'administration ou dans les emplois , c'est ne pas connaître la constitution d'un pays libre , c'est agir contre l'esprit de cette constitution , c'est la renverser de fond en comble (*). Ajoutons à cela , que s'il faut des

(*) QUE l'on ne perde jamais de vue cette importante & unique vérité : *Dès qu'un peuple est corrompu , il faut absolument qu'il soit gouverné par la verge de fer.* Demander alors la liberté , c'est demander que les défordres & la confusion soient portés à leur comble.

L'AGE D'OR , L'AGE DE LA LIBERTÉ , qui ne sont point une chimère ni l'un ni l'autre , a été celui où les mœurs & les vertus ont régné. --- *Le Siècle de fer , le Siècle de l'esclavage* est & doit être absolument celui où règnent les défordres & les vices. On peut écrire tant que l'on voudra pour tâcher de jeter seulement quelque incertitude sur ces importantes vérités ; j'en ai assez dit pour qu'on

mœurs & des vertus pour conserver la constitution de tout pays libre, il en faut dix fois plus pour conserver la constitution de l'Angleterre : 1°. parce qu'il y a dix fois plus de moyens de corruption en Angleterre que dans tout pays libre ; 2°. parce qu'il y a dix fois plus de moyens de renverser la constitution de l'Angleterre qu'il n'y en a pour renverser la constitution de tout pays libre.

Je voudrais bien traiter cet objet dans tout son entier, mais il exigerait un ouvrage par-

ne puisse jamais parvenir à les *obscurcir*. Il est facile à présent de juger combien il y a de peuples en Europe à qui la liberté puisse convenir, & combien de temps ceux qui en jouissent encore la conserveront. On voit aussi le cas que l'on doit faire de tous ces nouveaux apôtres qui ne cessent de prêcher pour la liberté des nations, ainsi que de leur évangile.

QUE l'on observe encore que quand un peuple libre cesse de vivre avec simplicité, il perd bientôt son courage ; que par conséquent il est facile de le détruire ou de lui ôter sa liberté, parce qu'il ne fait plus que *pialler* lorsqu'il devrait agir. C'est ainsi que les Grecs se sont conduits du temps de PHILIPPE ; c'est ainsi qu'ils se sont conduits lorsque les OTTOMANS sont venus les détruire ou les enchaîner pour toujours.

N ij

ticulier ; cependant il est trop important pour ne pas s'y arrêter encore quelques momens.

ACCORDONS à l'homme dont je viens de parler toute la capacité que l'on voudra pour les affaires, tout le zèle, tout l'attachement possible pour les lois, pour la constitution de la patrie ; en lui accordant tout cela, il faudra cependant convenir que cet homme, parvenu une fois à la tête de l'administration, voudra mettre aussi dans les places *ses anciens favoris, ses anciens compagnons de plaisir* ; pourra-t-on attendre de leur part la même sagacité, la même incorruptibilité, le même zèle, le même attachement pour la liberté & la constitution de leur patrie ? Mais supposons encore ce miracle en leur faveur, *dès que la planche sera faite & que des hommes de cette espèce, sous prétexte de capacité*, pourront parvenir aux premières places, ils auront bientôt des successeurs *de la même trempe*. — Pourra-t-on attendre de leurs successeurs les mêmes qualités ? Je crois *qu'il serait insensé* de vouloir seulement *l'imaginer*. Il y a plus ; quelqu'un pourrait-il s'empêcher de convenir que l'exemple de pareils hommes parvenus aux places & aux emplois ne peut

que multiplier les désordres & les vices dans toutes les classes des habitans ; ne peut qu'en assurer l'impunité ; ne peut que détruire les bonnes mœurs & les vertus ; ne peut par conséquent qu'*occasionner & accélérer la perte de la liberté*. Je ne pense pas que quelqu'un puisse s'empêcher de convenir de tout cela. Il est donc bien évident que les Anglais, en adoptant la maxime d'admettre soit dans le Parlement, soit dans l'administration, soit dans les emplois, des hommes de cette espèce *sous prétexte de capacité*, ne connaissent pas leur constitution, *qu'ils agissent contre son esprit*, & qu'ils travaillent à la renverser entièrement. Ce fait est trop bien démontré pour laisser encore quelque doute à cet égard : passons au second.

EN 1782, lorsque M. Fox était Secrétaire d'Etat, on fut obligé de procéder à l'élection d'un Membre du Parlement pour le Comté de Westminster à la place de M. Rodney qui fut fait Lord. M. Fox, quoique Secrétaire d'Etat, n'hésita pas, comme Electeur de ce Comté, de se présenter à l'assemblée & de solliciter les suffrages en faveur de M. *Cecil Wray* son ami. Le peuple à l'aspect de

M. Fox murmura la première fois qu'il parut ; mais M. Fox , qui ne se déconcerte pas aisément de pareils accidens , se présenta le lendemain , & comme il avait eu le temps de mieux disposer ses batteries , il fut bien accueilli & réunit tous les suffrages en faveur de M. *Cécil Wray*.

Le peuple en murmurant n'avait qu'une *idée confuse* de ce que la conduite de M. Fox avait de choquant & de dangereux ; s'il en eût eu *une idée distincte* , il aurait passé bientôt du murmure à l'indignation , & M. Fox , malgré toute l'assurance dont il est pourvu , ne se serait pas présenté le lendemain.

La conduite de M. Fox était cependant trop choquante pour ne pas causer quelque rumeur , & lorsqu'on lui en a fait des reproches au Parlement , *il a répondu fièrement* qu'en acceptant la place de Secrétaire d'Etat , il n'avait pas renoncé à son titre & à ses droits d'*Electeur de Westminster*. Cette réponse ne pouvait être regardée que comme *une dérision* ; cependant personne n'a répliqué à *ce nouveau trait d'éloquence* de M. Fox. Je vais donc lui répondre puisqu'on a gardé le silence , & en me mettant pour quelques

instans à la place d'un Electeur de Westminster ou d'un Membre du Parlement, je lui demanderai : Qui êtes-vous, Monsieur, vous qui venez solliciter les suffrages du Peuple au moment d'une élection ? — *Je suis M. Fox.* — Ce n'est pas là ce que je vous demande, & je m'attendais bien à quelque subtilité de votre part. Je vous demande qui vous êtes, ou ce que vous êtes ? — *Je suis Secrétaire d'Etat.* — Fort bien ; qu'est-ce qu'un Secrétaire d'Etat ? — *C'est un des principaux Membres du Ministère.* — Fort bien encore ; quelle est la puissance qui est confiée à un Secrétaire d'Etat ou à un Ministre ? — *La puissance exécutive.* — A merveille ; maintenant qu'est-ce qu'un Membre du Parlement ? — *C'est un Représentant de la Nation.* — Quelle est la puissance confiée à un Membre du Parlement ou à un Représentant de la Nation ? — *La puissance législative ; mais à quoi bon toutes ces questions ?* — Le voici : Quoi, M. Fox, vous êtes Ministre, vous êtes chargé comme tel de la puissance exécutive ! & vous venez solliciter les suffrages du peuple en faveur d'un de vos amis pour en faire un Membre du Parlement en

qui doit résider *la puissance législative*? Vous voulez donc réunir par vous ou par vos amis la puissance exécutrice à la puissance législative. — Vous voulez donc être despote & renverser entièrement notre constitution? Est-ce donc là ce *Man of the People*, cet homme du peuple, ce pilier, ce soutien de nos lois, de notre constitution, de notre liberté? Plus le peuple vous a élevé & marqué de considération, plus votre conduite devient criminelle & dangereuse.

QUE pourrons-nous dire à l'avenir aux Ministres qui voudront influencer dans l'élection des Membres du Parlement, puisqu'ils se trouveront autorisés par votre exemple, par l'exemple *de l'homme du peuple*? Peut-il y avoir une influence plus dangereuse & plus destructive de notre constitution que celle-là? Dites-le moi, n'est-ce pas établir ou frayer au moins le chemin au despotisme? Dites-le moi encore; & après cet événement ne pouvons-nous pas prendre *la grande Charte* & la jeter au feu puisqu'elle nous devient absolument inutile: il y a plus, M. Fox.

SUPPOSONS ce qui n'est pas; supposons que notre constitution n'ait pas prononcé de tout

temps contre la démarche que vous avez faite, c'était à vous à éclairer la Nation ; c'était à vous à lui dire qu'étant devenu Secrétaire d'Etat vous êtes obligé de renoncer au droit d'Electeur de Westminster ; c'était à vous à lui faire connaître qu'en exerçant ce droit dans la position où vous êtes, *c'est porter la plus violente atteinte à notre constitution* ; enfin c'était à vous à prévenir les suites pernicieuses que pourrait avoir la conduite d'un Ministre qui *se trouvant dans votre même position* voudrait *influer dans les élections*.

VOILA, M. Fox, ce que vous auriez dû faire ; mais en ayant la hardiesse de dire qu'en prenant la place de Secrétaire d'Etat, vous n'avez pas renoncé au titre & au droit d'Electeur de Westminster ; mais en ayant la hardiesse d'oser exercer l'un & l'autre *pour solliciter le suffrage du peuple* en faveur d'un de vos amis au moment d'une élection, c'est annoncer évidemment que vous *visez au despotisme*, ou que vous *ne connaissez pas notre constitution*. Choisissez, & dites à présent combien vous méritez la confiance du peuple, le titre de *Man of the People*.

JE viens d'en dire assez pour qu'on puisse juger combien les Anglais sont peu éclairés sur leurs intérêts lorsqu'ils nomment des Ministres Membres du Parlement ou Représentans de quelque Comté. N'est-ce pas réunir dans leurs mains *la puissance législative à la puissance exécutrice*? N'est-ce pas frayer le chemin au despotisme? N'est-ce pas agir contre leur constitution *qui ordonne précisément* que lorsqu'un Membre du Parlement accepte *une place ou un emploi quelconque* dans le Ministère, il cesse sur le champ d'être Membre du Parlement & qu'on doit procéder sans perdre de temps à l'élection d'un nouveau Membre? Enfin n'est-ce pas renverser entièrement leur constitution? C'est cependant ce qui arrive tous les jours, & ce qui vient encore d'arriver dernièrement dans la personne de M. Fox, qui, malgré sa belle équipée de l'année dernière, a été réélu Représentant du Comté de Westminster depuis qu'il a été nommé Secrétaire d'Etat au mois d'Avril dernier.

APRÈS les deux faits que je viens de rapporter, peut-on douter un instant que les Anglais ne connaissent ni leur constitution, ni ce

que c'est que liberté dans un Etat ? Je le demande même à tous les Anglais ; ces hommes si profonds & si grands politiques. On pourra écrire bien des volumes pour détruire le peu que je viens de dire, mais on n'y parviendra jamais.

PUISQUE je suis en Angleterre, ne la quittons pas encore ; les Anglais éclairés peuvent bien appercevoir qu'il me reste à dire une infinité de choses de la plus grande importance, & que je connais l'Angleterre bien à fond : mais ce serait passer les bornes dans lesquelles je suis obligé de me renfermer ici ; il faut donc me contenter d'ajouter encore quelques observations.

LA dernière riote ou révolte arrivée au mois de Juin 1780, quels qu'aient été les motifs ou l'artifice de ceux qui l'ont suscitée & qui l'ont portée aux extrêmités où elle a été portée, cette dernière révolte, cette farce tumultueuse & tragique a tué le peuple en Angleterre ; il n'existe plus ; & c'est en vain que l'on tâche de l'émouvoir par des estampes satyriques aussi grossières que ridicules, ou par des écrits ; il ne bougera plus, il est anéanti, il a été traité avec trop de rigueur pour oser en

core prendre part aux affaires publiques. Il y a plus, cette révolte a armé tous les gens aisés contre le peuple (*), & il y a aujourd'hui en Angleterre la Noblesse qui forme un corps à part & plein d'orgueil, les gens aisés qui forment un autre corps à part, & les pauvres habitans : c'est-à-dire qu'il y a en Angleterre trois classes d'habitans totalement séparées ; je pourrais en ajouter une quatrième, *les biaux & les peoples of fashion*, ou les gens du bon ton & du bel air, mais ils ne méritent pas d'être comptés nulle part pour quelque chose ; c'est-à-dire qu'il n'y a plus d'union dans les habitans, & par conséquent plus de corps de nation en Angleterre. Cette révolution influe terriblement sur l'administration ; je pourrais en donner bien des preuves, mais je me contenterai de la preuve suivante :

(*) Depuis cet événement, les bourgeois de la cité de Londres & des autres villes se sont formés en différentes compagnies qui s'exercent pendant l'été au maniement des armes, afin de repousser le peuple lorsqu'il arrivera quelque tumulte. On voit que cette ressource est trop faible pour avoir quelque succès, & qu'il faudra en venir à d'autres moyens plus violens, ou bien que le peuple restera sans forces & sans vigueur.

PARMI les nouvelles taxes que le Lord North proposa en 1782, quelque temps avant qu'il fût obligé de quitter le ministère, il proposa une taxe sur les spectacles, ou une taxe sur la petite bière, qui est la boisson ordinaire & nécessaire pour le peuple.

LA taxe sur les spectacles occasionna la plus grande rumeur, les papiers publics se trouvèrent remplis d'une multitude d'invectives contre le Lord North à ce sujet, & on porta les choses jusqu'à dire que cette taxe occasionnerait du tumulte & des révoltes au spectacle. — Voici sur quoi tous ces cris, toutes ces menaces étaient fondées : on disait qu'il était injuste & dangereux de renouveler *au peuple aisé*, dans le moment de ses plaisirs, les désastres qui avaient occasionné cette nouvelle taxe. — Ces cris, ces rumeurs, & *sur-tout ce dernier raisonnement* firent tant d'effet sur les Ministres qui succédèrent au Lord North, *du nombre desquels se trouvait M. Fox, cet homme du peuple*, qu'ils abandonnèrent la taxe sur les spectacles, & que la taxe sur la petite bière passa sans la moindre opposition. — *Jamais taxe ne fut cependant plus juste & mieux imaginée, sur-tout dans des temps de calamités,*

que celle du Lord North sur les spectacles, & le raisonnement qu'on employait pour s'y opposer, était précisément *ce qui devait la faire passer* sans la moindre contradiction ; en voici la raison.

S'IL est un moment où *le peuple aisé* doit se rappeler les calamités passées, *c'est dans le moment de ses plaisirs*. Ce moyen est peut-être *le plus puissant* pour le modérer alors & l'empêcher *de s'y livrer avec excès*, en lui rappelant les calamités qui sont arrivées, & qui peuvent survenir encore. *Calamités* que l'on ne peut prévenir que par la continence & la modération dans ses plaisirs.

S'IL est un moment où il faut tâcher de faire oublier au pauvre peuple, où il faut le soulager de ce qu'il a souffert pendant ces temps de calamités, *c'est lorsqu'il prend ses frugals repas*. N'est-il pas cruel non seulement de lui en rappeler alors le souvenir, mais de perpétuer ces calamités en le privant ou en lui faisant payer bien cher *la subsistance grossière* dont il est obligé de faire usage pour vivre. *Cela est certainement bien cruel*. Cependant le peuple n'a pas murmuré, & il ne s'est trouvé personne au Parlement ni dans la Chambre des Pairs, ni

dans la Chambre des Communes qui se soit opposé à cette taxe. N'ai-je pas eu raison de dire qu'il n'y a plus de corps de nation en Angleterre? n'ai-je pas eu raison de dire que le peuple y est anéanti, & qu'il n'existe plus? Il y a dix ans que cette taxe aurait causé les plus violens débats au Parlement; il y a dix ans que cette taxe aurait peut-être causé une révolte générale. Ceci me mène à une observation bien intéressante.

LE Peuple Anglais est naturellement bon, il est plus doux qu'aucun peuple de l'Europe; on va trouver ce fait bien extraordinaire, après tous les contes que l'on a débité à ce sujet; mais ce fait est bien certain, & pour qu'on n'en puisse pas douter, qu'on me cite un peuple en Europe où on laisse aux prisonniers leurs couteaux, leurs ciseaux, leurs rasoirs; où les prisonniers vivent pêle-mêle avec les geoliers, les concierges? C'est cependant ce qui est en Angleterre sans qu'il arrive dans les prisons le moindre acte de violence & le moindre accident. Qu'on me cite un peuple en Europe où les loix & la police soient aussi douces qu'en Angleterre, sans qu'il en ait résulté aucun désordre considérable? C'est cependant ce qui a été

en Angleterre , *tant que le respect pour la Religion* , tant que la pratique de bonnes mœurs & des vertus y a régné. Il n'y a peut-être pas de peuple dans le monde entier qui , avec de pareilles lois & une pareille police ne se fût livré aux plus grands excès.

LE Peuple Anglais *ne se porte à la violence* que lorsqu'il y est excité ; autrement il est extrêmement tranquille. C'est par cette raison qu'on encourageait autrefois chez les Anglais dans toutes les classes de la nation le goût pour les combats , qui ne faisait qu'entretenir leur courage , dont les peuples libres ont un besoin continuel pour conserver leur liberté contre les atteintes qu'on tâche de lui porter. Ce goût pour les combats , les accoutumait à mépriser les dangers & la mort ; il nourrissait chez eux des principes d'honneur si nécessaires dans un pays libre , sans que cela occasionnât de grands désordres ; & c'est ce qui ne serait pas arrivé dans aucun pays du monde. Les Anglais ne sont point tumultueux , ne sont point violens dans l'ivresse , ils se retirent alors fort tranquillement chez eux & vont dormir ; il est même rare qu'il y ait des batteries dans ces temps-là.

ON voit combien c'est à tort qu'on a accusé
les

les Anglais d'être sanguinaires, ils le sont moins qu'aucun peuple du monde. *Le goût des combats qui régnait chez eux, ne servait qu'à empêcher que l'homme faible, que l'homme timide ne fût opprimé par le plus hardi ou par le plus puissant. Il n'y avait point alors d'homme timide parmi eux (*)*, le goût des combats ne servait qu'à établir une espèce d'égalité parmi les hommes : *égalité* si nécessaire dans un pays où règne la liberté; c'est pour cela que l'homme de la première qualité ne refusait pas de se battre contre l'homme du plus bas peuple. Voilà ce qui faisait des Anglais un peuple si uni, si noble, si courageux, & qui estimait tant le courage, même dans ses ennemis. La douceur qui lui est naturelle, rend chez eux nécessaire l'usage des combats qui ne produit qu'un bon effet sans beaucoup d'accidens, & qui causerait ailleurs des scènes bien tragiques. L'usage des combats a presque cessé totalement aujourd'hui parmi le peuple en Angleterre; on en verra bientôt les conséquences.

(*) IL était commun de voir dans le peuple les pères exciter leurs enfans à se battre, & les caresser ou les récompenser lorsqu'ils s'étaient bien battus. C'était bien le moyen de les empêcher d'être poitrons ou timides.

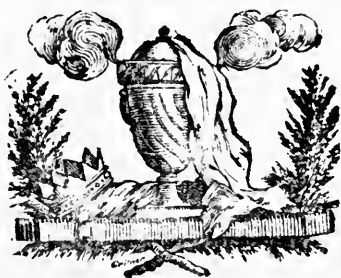
IL règne encore parmi plusieurs Anglais , même de la dernière classe du peuple , des principes d'équité qui feraient honneur aux nations les plus vertueuses de l'antiquité : on peut juger par-là de ce qu'était le Peuple Anglais autrefois. C'est quand il n'était pas corrompu , qu'il respectait si fort les lois & les Magistrats que dans les tumultes les plus violens un juge se présentait au milieu du peuple , accompagné de quelques Connétables sans armes ; & ce Juge était si en sûreté , qu'il n'était pas même insulté. Il écoutait alors les plaintes du peuple , & s'il les trouvait fondées , il lui promettait justice , & leur tenait parole : que si elles n'étaient pas fondées , il les ramenait par la raison , & l'assemblée se séparait ordinairement sans pousser les choses plus loin. C'eût été un crime digne de mort que d'employer alors la voie des armes contre le peuple , & le peuple se serait porté aux plus violentes extrémités. Les temps dont je parle ne sont pas fort éloignés , & il est facile de se les rappeler. Ce n'est que depuis que la corruption a pénétré dans toutes les classes des habitans que les Magistrats sont peu respectés , & qu'on est obligé d'employer la force des armes contre le peuple lors des tumultes. Il est facile d'en appercevoir les suites.

De la Religion.

APRÈS ce que j'ai exposé dans l'article des mœurs, il est aisé de juger que la Religion est aujourd'hui très-négligée en Angleterre & souvent tournée en ridicule. Je ne connais cependant pas de Gouvernement où elle soit plus nécessaire, puisqu'il est impossible de ne pas convenir que la Religion est l'ame & le soutien de bonnes mœurs & des vertus, sans lesquelles aucun pays libre & particulièrement l'Angleterre ne peut conserver sa liberté, comme je l'ai déjà dit ci-dessus. — Il est également impossible de ne pas convenir que la Religion fournit de grandes consolations aux malheureux. Eh ! qui n'a pas besoin de consolation ? Le pauvre peuple sur-tout n'en a-t-il pas le plus grand besoin dans les travaux & les mal-aises qu'il éprouve continuellement ? On ne doit pas conclure de-là que les gens aisés doivent dédaigner la Religion & en laisser la pratique au peuple ; s'ils la dédaignent, le peuple à leur exemple la dédaignera bientôt, & les *Ministres des Autels* seront les premiers à s'écarter de leurs devoirs ; ce qui

O ij

n'est que trop commun aujourd'hui. De-là résulteront tous les désordres & tous les maux dont j'ai parlé, sans que les lois malgré toute leur rigueur puissent les prévenir ou les arrêter. On voit que je ne parle ici de la Religion qu'en politique : si j'exposais tous les sentimens qui doivent la faire chérir & respecter de tous les hommes, on ne manquerait pas de m'accuser d'être un méthodiste ou un dévot.



Des Finances.

TOUTE l'Europe connaît aujourd'hui l'état des Finances de l'Angleterre & le dernier emprunt qui vient de se faire au moment de la paix à près de six pour cent, prouve quelle en est la situation mieux que tout ce que je pourrais dire à cet égard. Une seule chose pourrait peut-être étonner encore l'Europe, c'est d'entendre reprocher aux Ministres qu'ils ont fait un mauvais marché, parce qu'il y avait des gens prêts à souscrire pour plus de soixante millions dans le dernier emprunt qui n'était que de douze millions : ce mystère demande à être développé.

LA proposition de souscrire pour près de soixante millions sterlings n'est pas annoncer qu'on avait *soixante millions sterlings tout prêts à être versés dans les coffres de l'Etat*. Si les Ministres avaient voulu emprunter ces soixante millions sterlings, ils se seraient trouvés bien loin de leur compte ; mais comme le marché que l'on devait faire avec les Ministres était très-avantageux, tout le monde désirait y avoir part ; & je suis surpris qu'au lieu de soixante millions sterlings, on n'ait pas

dit qu'il y avait des souscripteurs pour un milliard sterling : la chose était *tout aussi réelle*, & on aurait trouvé *avec la même facilité* des souscripteurs pour cette somme, si on avait voulu faire *cette parade* ou jouer *cette farce*.

TEL s'est présenté & aurait voulu souscrire pour un million sterling, qui n'avait peut-être pas à sa disposition cinquante livres sterlings, & qui ne proposait sa souscription que pour revendre avec avantage la part qu'il aurait obtenue dans le marché fait avec les Ministres. De-là cette foule de souscripteurs pour des sommes considérables, dont un très-grand nombre n'avait pas seulement cent livres sterling ou le crédit de cette somme à sa disposition ; de-là ces cris, ces rumeurs de n'avoir pas eu part au marché malgré les offres qu'ils ont proposées. Voilà le fait. Joignons à cela une observation bien simple : si l'argent était en si grande abondance, peut-on imaginer qu'on l'aurait vendu si cher au Gouvernement ? Lorsqu'il y a beaucoup de gens qui veulent prêter de l'argent & peu d'emprunteurs, l'argent est nécessairement à très-bas intérêt.

Si l'on veut encore de plus grands détails

là-dessus, on verra dans l'état des Finances de l'Angleterre, publié dernièrement par le Docteur Price, que la dette de l'Angleterre montait au mois de Janvier 1783 à 215 millions, &c. sterlings. — En y ajoutant l'emprunt de 12 millions du mois d'Avril dernier, on aura la somme de 227 millions, &c. sterlings, ou celle de cinq milliarts quatre cent trente-huit millions, &c. tournois.

SUIVANT le même état, les intérêts de la dette nationale montaient au mois de Janvier 1783 à neuf millions huit mille livres, &c. sterlings. En y ajoutant les intérêts de l'emprunt du 12 Avril, on aura la somme de neuf millions soixante mille livres, &c. sterl. ou deux cent dix-sept millions quatre cent quarante mille livres, &c. tourn. On trouve cet état dans toutes les Gazettes Anglaises du mois de Mai dernier.

CE capital & ces intérêts doivent encore augmenter l'année prochaine, parce qu'il y a plusieurs objets de dépense de la dernière guerre pour lesquels on n'a pas fait de fonds*.

* ON dira sans doute que c'est par politique que l'on a emprunté à un gros intérêt, pour attirer l'argent de l'étranger: la politique est bonne? & on s'en ressouviendra long-temps.

De l'Agriculture en Angleterre.

L'AGRICULTURE a éprouvé en Angleterre la même révolution qu'elle a éprouvé en France, & qu'elle a éprouvé ou qu'elle éprouvera toujours dans tous les pays d'un grand commerce, c'est-à-dire qu'elle est tombée à raison de l'étendue de son commerce. Que les spéculateurs oisifs écrivent tant qu'ils voudront pour tâcher de prouver le contraire de cette vérité, les faits & l'expérience la confirment, & la cause en est toute simple. La voici :

LES produits du commerce étant plus considérables & plus aisés à percevoir que les produits de l'Agriculture, les riches particuliers jettent leurs fonds dans le commerce, ce qui fait le plus grand tort à l'Agriculture. *Ce n'est pas tout encore* : comme le commerce amène après lui nécessairement le luxe & tous les désordres qui en sont la suite inévitable, les gens riches viennent dans les grandes villes pour s'y livrer à leur aise aux désordres qu'occasionne le luxe ; c'est là où ils dépensent leur revenu dans toute sorte de frivolités. Par-là les habitans des campagnes se trouvent sans se-

cours , & tombent dans la misère , ce qui fait languir nécessairement l'Agriculture. Voilà ce que le *grand*, ce que l'immortel *SULLI* avait bien prévu & qu'il a tâché d'empêcher autant qu'il a pu. Il ne cessait de dire : *le labourage & le pâturage* sont les deux *mammelles* de la France. Il a fait tous ses efforts pour tâcher de remplir ces mammelles , & les empêcher de tarir. Il connaissait mieux que personne le faux clinquant *des richesses artificielles* ; il savait qu'il y a mille moyens pour faire perdre à une nation *cette espèce de richesse* (on voit tous les jours la preuve de cette vérité) tandis qu'il n'y en a aucun qui puisse lui faire perdre *ses richesses naturelles*. — Il savait que plus les peuples ou les particuliers sont riches , plus *ils font un mauvais usage de leurs richesses* ; cela est prouvé *par une expérience* de tous les temps , & cette expérience n'a pas encore été démentie (*) ; il savait que le de-

(*) Si l'on en veut une preuve bien récente , que l'on compare l'usage que les Anglais faisaient de leurs richesses , il y a environ un siècle , avec celui qu'ils en font aujourd'hui , qu'ils sont infiniment plus riches qu'ils ne l'étaient alors.

On verra dans ces premiers temps une multitude d'établissmens sages , utiles & extrêmement avantageux à l'hu-

fir d'acquérir ces richesses fait naître chez les hommes une cupidité qui altère beaucoup &

manité. La plupart de ces établissemens subsistent encore ; mais comment & par qui sont-ils administrés ? On verra, outre ce , quantité d'actes particuliers de générosité & de bienfaisance , tous plus nobles & plus intéressans les uns que les autres. Il semblait que les gens riches n'étaient flattés de l'être que pour faire part de leurs richesses aux indigens , aux malheureux. Enfin , c'est en Angleterre que l'on pouvait presque dire alors , *que les hommes étaient égaux* , & que les richesses étaient communes à toute la nation.

ON verra qu'aujourd'hui on ne pense plus qu'à établir des théâtres , des spectacles , des maisons *foi - disant de plaisir* , & qui ne sont que des maisons de corruption & d'ennui , &c. On verra que les largeesses ne sont plus répandues que sur des histrions , sur des batteleurs , sur des cactins , &c. On verra que le luxe , que le jeu , que les bals , que la somptuosité des bâtimens , des ameublemens , &c. sont les seuls objets dont on s'occupe. On verra enfin qu'avec des richesses immenses les Anglais éprouvent une pénurie , un mal-aise , des besoins qui les réduisent continuellement aux expédiens les plus tristes : *besoins* qui étaient totalement inconnus à leurs aïeux , quoique moins riches & quoiqu'ils fussent remplis de générosité & de bienfaisance. Ceci aurait demandé de bien plus grands détails , dans lesquels je ne puis entrer ici , & ce tableau ou ce parallèle eût été bien intéressant.

Si l'on veut se convaincre que ces richesses artificielles

qui anéantit souvent l'amour de la patrie. On n'en a eu que trop de preuves pendant cette dernière guerre. Il fallait être un grand homme & un très-grand homme, il fallait être un homme bien profond & bien vertueux pour penser ainsi. Cependant cette façon de penser est le seul reproche qu'on ose lui faire aujourd'hui ; & c'est là ce siècle éclairé où nous vivons !

ON convient que le luxe est la source des désordres & des vices, mais on dit en même temps qu'il y a des circonstances où ces désordres & ces vices sont devenus nécessaires, parce qu'ils font vivre bien des gens qui sont *les ministres* ou qui fournissent tout ce qui peut favoriser les uns ou les autres. Je ne fais si dans aucun état on doit beaucoup s'occuper de ce qui peut être utile à de pareils gens ; mais l'Angleterre *qui a adopté cette maxime seulement depuis quelques années*, vient de faire & fera encore dans la suite une bien cruelle expérience de tous les maux qu'elle entraîne après elle. Au reste, d'après cette belle

après lesquelles on court avec tant d'ardeur aujourd'hui, ne servent qu'à occasionner & accélérer la perte des nations, que l'on jette les yeux sur ce qui vient d'arriver à l'Angleterre.

maxime dont j'ai déjà parlé ailleurs (*), je puis demander, pourquoi punit-on un incendiaire ? Si cette maxime est juste, l'homme dont je viens de parler, devrait être récompensé au lieu d'être puni ; car je ne connais pas de crime qui fournisse plus d'ouvrage, & qui par conséquent fasse vivre plus de monde que celui d'un incendiaire.

UNE autre cause de la chute de l'Agriculture en Angleterre, est la multitude de chevaux qu'on y nourrit ; je ne connais pas de pays au monde où il y ait autant de chevaux & de voitures qu'en Angleterre, ce qui est cause qu'une grande partie des terres est mise en prairies. J'aurais une infinité de choses à dire sur la décadence de l'Agriculture en Angleterre, mais ce que je viens d'exposer suffit pour qu'on ne soit pas surpris lorsque je dirai que l'Angleterre qui passait autrefois pour le pays le mieux cultivé & pour le grenier d'une partie de l'Europe, ne fournit plus assez de grains pour sa subsistance.

Si on veut se convaincre de cette vérité, qu'on considère que le pain & la viande sont

(*) Voyez le Traité sur l'Education des deux Sexes.

plus chers, en Angleterre que par-tout ailleurs, quoiqu'on y mange fort peu de pain; qu'on considère qu'à la première mauvaise récolte l'Angleterre est aux expédiens, & qu'elle ne fait plus comment s'y prendre pour fournir à la subsistance de ses habitans; qu'on considère qu'il y a long-temps que l'Angleterre a non seulement ôté la récompense qu'elle accordait à l'exportation des grains, mais qu'elle a été obligée souvent de défendre cette exportation tandis qu'elle en a permis l'importation dans ses ports; qu'on considère enfin la quantité immense de riz, de bleds, &c... qu'elle tirait de ses Colonies d'Amérique avant la dernière révolution.

TELS sont les changemens qui sont arrivés dans les mœurs & dans la situation de l'Angleterre depuis environ dix ans & particulièrement pendant la dernière guerre; changemens dont il est facile d'appercevoir les suites. Passons à un autre objet beaucoup plus ancien, mais assez intéressant pour que je puisse espérer que le public me sache quelque gré de n'avoir pas négligé d'en parler.

*Observations sur la Prison de
BRIDWELL.*

Tout le monde fait que , grace à M. le Chevalier York & à son Secrétaire le Sr. Madiffon , actuellement Secrétaire d'Ambassade en France, & alors Secrétaire du Lord Grantham, Ministre, j'ai été mis à Bridwell , & confondu avec tous les scélérats, le 13 Novembre dernier , & que j'y suis resté jusqu'au 11 Janvier, tout le monde fait , qu'étant sans secours, exténué de besoins , de mal-aise, accablé d'infirmités, & attaqué d'une maladie qui doit me conduire au tombeau, pour avoir souffert tout ce qu'il est possible de souffrir dans ce monde , savoir le froid , rongé par la vermine, &c.... J'ai cinq cents témoins de ce que j'avance ; tout le monde fait que c'est dans ces momens que Sir Joseph York & le Sr. Madiffon , *que je n'ai jamais vus*, croyant que j'allais bientôt succomber sous tant de maux & *expirer*, se sont opposés à ce que je fusse mis en liberté, en rejetant les cautions d'usage pour le cas dont j'étais accusé, & qu'ils ont demandé des cautions de cinq cents livres sterlings, qu'ils sa-

vaient bien que je ne pouvais pas me procurer. N'eût-il pas été bien plus noble de me faire assassiner que de chercher à me faire périr dans l'obscurité & dans les ténèbres.

TELLE a été leur conduite à mon égard ; mais elle devient bien plus énorme & plus odieuse , puisqu'il est prouvé que l'ordre de mon emprisonnement était illégal ; puisqu'il est également prouvé qu'il n'y avait aucun fondement pour me faire emprisonner ; puisqu'il est prouvé que mon accusation était fausse & qu'on a profité indignement de mon ignorance des usages & de l'impossibilité où j'étais de me procurer un conseil pour me traiter avec tant d'horreur. — Tout le monde fait que lorsque j'ai été jugé le 11 Janvier, on n'a pas osé me présenter le témoin qu'on a forcé de déposer contre moi, tant il est méprisable & tant on était assuré de son imposture ; de sorte que j'ai été acquitté de la manière la plus honorable (*). Tout le monde

(*) VOYEZ mon Mémoire sur ce qui s'est passé entre M. le Chev. York & moi , publié au mois de Février dernier où tous ces faits sont exposés dans le plus grand détail , & auquel M. le Chevalier York n'a pu répondre un mot , quoiqu'il ait eu entre ses mains le premier des exemplaires que j'ai distribué à Londres.

fait qu'il est impossible d'employer plus de ruses & d'artifices qu'on en a employé depuis pour me susciter quelque mauvaise affaire, pour m'attirer dans quelque piège où l'on pût exécuter en sûreté les mauvais desseins que l'on avait tramé contre moi; enfin pour m'empêcher d'obtenir justice de tant de cruautés (*). Tout le monde fait cela aujourd'hui; & comme j'ai tâché de profiter de toutes les circonstances où je me suis trouvé pour faire des observations utiles, je vais exposer celles que j'ai faites sur Bridwell. J'ai bien eu le temps pendant soixante jours que j'y suis resté d'approfondir ce qui se passe dans ce séjour de peines & de douleurs.

LA

(*) JE n'ai déjà que trop fatigué le public en lui parlant de moi, & ce serait l'ennuyer que d'entrer dans de plus grands détails là-dessus. Cependant on peut voir une partie de ces détails dans les deux lettres que j'ai fait mettre à Londres dans le *Morning-Post*, l'une le 25 Avril, l'autre le 5 Juin dernier.

LE Sr. Linguet, ce sot discoureur de la Bastille, ainsi que de tant d'autres sujets dont il s'est permis de parler, le Sr. Linguet a-t-il quelque chose à opposer à cela? J'ai lu son puérile ouvrage, avec sa colonne de papillons.

LA première chose qui m'a frappé, a été d'y voir des enfans depuis l'âge de neuf à dix ans & au-dessus mêlés avec des hommes de tous les âges jusqu'à soixante & dix ans. Ce qui m'a frappé ensuite, a été de voir la plupart de ces enfans chargés de fers comme les autres criminels. Si on m'avait raconté ce fait, je ne l'aurais pas cru, & je pouvais à peine en croire mes yeux. Ce n'est rien encore, j'ai vu ces petits malheureux enorgueillis de se voir traités comme des hommes, devenir tous les jours plus méchans, plus hardis & plus coquins; de sorte que, quand il arrivait quelque étranger dans la prison, ils ne pensaient qu'à tâcher de lui voler ce qu'il avait dans ses poches; & lorsqu'ils étaient pris sur le fait, & qu'on les punissait, soit en les enfermant dans un cachot, soit en augmentant leurs fers, c'était alors qu'ils marquaient *la plus grande audace*, & qu'ils ne faisaient que chanter.

CE qui a mis le comble à mon étonnement, a été de voir conduire ces enfans avec les autres prisonniers (*& j'avais l'honneur d'être du nombre*) à la Cour de Westminster, pour y être jugés avec les mêmes formalités qu'on jugeait les autres prisonniers: j'avoue que je ne

P

puis pas revenir encore de l'étonnement que m'a causé cette scène.

PUNIT-ON un fou ou un imbécille par les lois? non certainement. Si cela était, ceux qui puniraient un pareil homme par les lois, feraient plus foux & plus imbécilles que celui qu'ils punissent. Pour punir un homme par les lois, il faut qu'il sache ou qu'il soit en état de savoir s'il existe des lois & ce qu'ordonnent ou défendent ces lois. Peut-on imaginer que ces petits malheureux dont je viens de parler, aient seulement l'ombre de ces connaissances? Peut-on imaginer qu'ils savent qu'il y a des lois, qu'ils savent ce que c'est que des lois? *Il serait insensé seulement de l'imaginer.* La plupart de ces petits brigands ont fui de la maison paternelle pour se livrer au libertinage, ou sont sans parens, en les mêlant avec des scélérats d'un âge avancé, c'est les mettre dans une école où ils ne peuvent apprendre qu'à devenir des scélérats; & en leur rendant ensuite la liberté, c'est les mettre dans la nécessité de se livrer de plus en plus au brigandage jusqu'à ce qu'ils finissent par la corde.

LE seul moyen de punir des enfans qui commencent à se livrer au crime & au liber

tinage, c'est de les mettre dans une maison de correction où on commence par les punir de leurs fautes, où on les instruit, où on les éprouve ensuite, afin de voir s'ils sont changés, où on les châtie avec plus de rigueur s'ils retombent dans les mêmes fautes, où on leur apprend à travailler; & ce n'est qu'après les avoir mis à portée de vivre du fruit de leur travail, qu'on peut leur rendre la liberté ou les rendre à leurs parens. Je crois que ce sont-là les seuls moyens que la sagesse peut & doit indiquer pour inspirer de l'horreur du crime à des enfans, pour les rendre utiles à l'avenir & pour les empêcher de devenir dangereux à la société. Ces moyens sont bien simples, & ne coûteraient pas beaucoup plus que ceux qu'on emploie aujourd'hui, & qui, comme on vient de le voir, sont non seulement contraires à la justice & à la raison, mais produisent des effets tout opposés à ceux que l'on doit avoir en vue. Cependant ces moyens n'ont pas encore été pratiqués par les Anglais. — Est-ce donc là ce peuple de Philosophes? Oui, c'est ce peuple de Philosophes, & je crois que c'est dans un pays de Philosophes qu'on peut penser & agir ainsi. — Un ancien a dit, qu'en

P ij

voyant les Romains à Rome , il a cru voir *un peuple de Rois*. On dit aujourd'hui , en voyant les Anglais en Angleterre , qu'on croit voir *un peuple de Philosophes*. Si on a pu envier aux anciens Romains le titre d'un peuple de Rois , j'en ai dit dans cette Histoire , pour qu'on ne puisse pas envier aux Anglais le titre d'un peuple de Philosophes , & je crois qu'on ne doit l'envier à personne.

C'EST toujours chez les anciens , particulièrement chez les peuples simples , que les nations *qui se disent éclairées* doivent aller chercher des lumières & sur-tout *des leçons de sagesse*.

LES LACÉDÉMONIENS dans leurs beaux jours avaient coutume de faire enivrer leurs esclaves devant leurs enfans , afin d'inspirer à ces derniers de l'horreur pour l'excès du vin. — Les Anglais devraient établir la maison de correction pour les petits brigands dont je viens de parler , *près de Tiborn* , & les obliger d'assister à l'exécution des criminels. Cet exemple , aidé de quelques discours très-simples , vaudrait mieux que tous les sermons ou les corrections qu'on pourrait leur infliger. *Les premières impressions de l'enfance ne s'effacent jamais*.

J'AI eu occasion d'observer encore que les

concierges & les geoliers n'ont de dure que l'apparence, & qu'ils sont remplis de sensibilité & d'humanité : je n'oublierai jamais les attentions & les égards que m'ont marqué ceux de Bridwell, quoique je n'aie rien pu faire pour les mériter ; je dois aussi beaucoup de reconnaissance à M. Smith, gouverneur bienfaisant de cette prison & ministre respectable de l'Évangile, homme aussi distingué par sa piété & ses vertus, qu'il est intéressant par son honnêteté & ses qualités personnelles.



De la Paix.

IL est impossible de ne pas avouer que la France s'est occupée, toute cette guerre, uniquement du soin de secourir puissamment ses Alliés ou les Puissances que l'Angleterre molestait ; il est impossible de ne pas avouer que la France a souvent oublié & même sacrifié ses propres intérêts pour cela.

DE toutes les Puissances en guerre ou molestées par l'Angleterre, la Hollande est celle qui a éprouvé le plus efficacement l'assistance de la France, & cela dans un temps où non seulement elle en avait le plus grand besoin, mais où elle ne l'a secondée en rien, & où elle a refusé sous des prétextes bien frivoles d'envoyer à Brest dix vaisseaux se joindre aux Flottes Françaises ; tandis qu'elle tirait les plus grands avantages de tous les efforts que la France faisait pour pousser la guerre avec vigueur contre l'Angleterre.

LA France aurait pu marquer à la Hollande d'une manière bien sensible son mécontentement de cette conduite, qui a même été accompagnée de circonstances faites pour aigrir

la France ; cependant elle en a usé bien généreusement à son égard , puisqu'elle a annoncé à la paix qu'elle rendrait à la Hollande toutes les possessions que les Anglais lui avaient enlevé pendant la dernière guerre dans les Indes Occidentales , & qu'elle avait repris sur les Anglais : *Possessions* pour lesquelles la France pouvait exiger une grande compensation de la part de l'Angleterre.

QUEL contraste entre cette conduite & celle de l'Angleterre , qui non seulement a refusé d'accorder à la Hollande , son ancienne alliée , la moindre indemnité pour les pertes qu'elle a souffertes par une guerre aussi mal-fondée qu'inattendue , mais qui s'est opiniâtrée à exiger qu'on lui cédât les Etablissmens Hollandais dont elle s'est emparée dans l'Inde , lors même que tout annonçait que ces conquêtes n'étaient plus en sa puissance. — L'Angleterre , par cette conduite , n'a-t-elle pas manifesté la résolution qu'elle avait prise de se dédommager à quelque prix que ce fût sur la Hollande de la perte de l'Amérique ? Et la Hollande peut-elle se déguiser après cela les pertes qu'elle aurait souffertes dans les deux Indes de la part de l'Angleterre son ancienne alliée , si la France n'y avait pas pourvu

à la défense des Etablissmens Hollandois. Il est impossible aussi de ne pas avouer, que la France, au milieu des succès qu'elle avait déjà eus & qu'elle pouvait se promettre dans peu, en a usé avec la plus grande modération, & qu'elle ne s'est occupée que des intérêts de ses alliés, puisqu'après avoir fait bien des conquêtes sur les Anglais, elle n'a demandé pour toute indemnité des frais & des travaux immenses de cette guerre, que la petite isle de Tabago, & un terrein très-borné dans les environs de ses Etablissmens aux Indes Orientales. La France partant de générosité & de modération, ne prouve-t-elle pas au monde entier, qu'elle ne s'est occupée pendant toute cette guerre, & qu'elle n'a entrepris cette guerre que pour assurer la tranquillité & les possessions de toutes les nations? J'ignore si quelqu'un pourrait encore contester ce fait.

J'AI enfin rempli la tâche que je m'étais imposée ; mais ai-je rempli mon objet ? Cette Histoire sera-t-elle aussi agréable qu'utile au Public ? c'est ce que j'ignore encore. Tout ce dont je suis assuré, c'est qu'on ne pourra pas m'accuser d'en avoir imposé, ou d'avoir voulu trom-

per le Lecteur. J'ai tenu parole, j'ai fait tout ce qui a dépendu de moi pour écrire avec toute la clarté & l'impartialité possible; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour ne point embrouiller les faits, pour éviter la moindre confusion, afin que tout le monde pût m'entendre & me juger avec la plus grande facilité. Si j'ajoutais que j'ai écrit cette Histoire au milieu du tumulte d'affaires bien pénibles & dans une situation bien cruelle, j'aurais l'air, en disant cette vérité, de solliciter l'indulgence du Lecteur; mais il ne m'en doit point, & il doit juger sans aucun égard tout ouvrage qui lui est présenté. — *Si celui-ci est bon*, il doit être de la plus grande utilité pour tout le monde; tel est le motif qui m'a engagé à l'écrire; je n'en ai pas eu d'autre.

CETTE Histoire est écrite sur un plan absolument neuf; quiconque le suivra, ne pourra jamais tromper le Lecteur, parce qu'il fera très-facile d'appercevoir promptement ou son ignorance ou son imposture; & quand ce plan n'aurait que ce seul avantage, il devrait être suivi par tous ceux qui écriront l'Histoire dans la suite, & qui auront pour objet d'éclairer & d'instruire le Lecteur.

JE le répète, j'ai dit le bien avec le plus grand plaisir, j'ai dit le mal avec tant de regret, qu'il s'en faut beaucoup que *j'aie dit la moitié* de celui que je pouvais dire ; cependant on trouvera peut-être encore que j'ai parlé trop librement. — Mais qu'est-ce que l'Histoire, & quel est son objet ?

L'HISTOIRE doit servir à faire connaître les hommes qui ont eu la première main dans les affaires ; comment les faire connaître, si ce n'est par leurs actions ?

L'HISTOIRE doit servir à faire connaître la cause des principaux événemens ; cette cause se trouve en grande partie dans les opérations qui ont eu lieu. Il faut donc exposer ces opérations, & les développer pour faire appercevoir bien distinctement les bons ou les mauvais effets qui devaient en résulter, & les événemens qui en ont été la suite inévitable. Cette cause se trouve aussi dans les changemens qui sont arrivés, soit dans les mœurs, soit dans les usages. Il faut donc faire connaître ces changemens avec toute la vérité possible, pour prévenir ou arrêter les progrès du mal qui doit en résulter, en faisant connaître celui qui est déjà arrivé.

Y a-t-il un autre moyen d'instruire le lec-

teur ? Y a-t-il un autre moyen de le mettre à portée d'imiter le bien & d'éviter le mal ? — Si on déguise les actions des hommes dont on parle, si on altère les faits, n'est-ce pas induire le lecteur dans les erreurs les plus dangereuses au lieu de l'instruire ? N'est-ce pas écrire alors *un pitoyable Roman* au lieu d'une Histoire ? *J'espère que celle-ci n'en fera pas un.* Au reste, je crois qu'il est facile de reconnaître dans tout le cours de cet ouvrage le style simple & vrai d'un ancien Soldat, qui joint à beaucoup de réflexions une très-grande expérience ; qui n'a pas craint de dire la vérité lorsqu'elle a été nécessaire (*), & qui ne connaît point ou qui méprise la politique de ce siècle où il y a *tant de mauvais politiques.*

(*) L'OUVRAGE du Sr. Linguet sur la Bastille ne ferait que puérile s'il ne s'y trouvait pas des choses qui doivent inspirer pour cet homme une aversion & une horreur éternelle : je parle de ce qu'il s'est permis de dire sur HENRI IV & sur le *vertueux* SULLI. Oser écrire encore ! Cela n'est pas étonnant de sa part ; mais qui osera le lire ?

F I N.

E R R A T A.

Page 55, ligne 6, & toute l'Angleterre, *lisez* & comme toute l'Angleterre.

Page 143, ligne 2, les armées font-elles, *lis.* les armées *bat-*
tues font-elles.

Page 161, ligne 12, les fautes des Ministres, *lis.* les fau-
tes des Ministres *d'alors*.

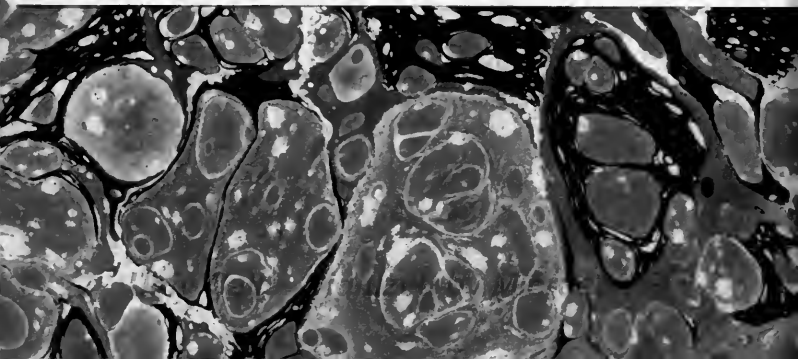
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
Los Angeles

This book is DUE on the last date stamped below.

MAR 23 1957

JAN 31 1998

Ferm L9-100m-9,'52 (A3105)444



DA Joly de Saint
510 Valier -
J68h Histoire
raisonnee

MAR 23 1957

DA
510
J68h

